

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE PRESENTE A  
UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAITRISE EN ETUDES LITTERAIRES

PAR  
MONIQUE JUTEAU

DIRE ET PARCOURIR  
OU  
L'AGENCEMENT MACHINIQUE DE L'ECRITURE  
COMME PROPULSEUR D'UN ROMAN

AVRIL 1987

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## REMERCIEMENTS

Remerciements chaleureux à Monsieur Armand Guilmette qui m'a fait confiance jusqu'à la fin, ainsi qu'à Monsieur Louis Marchildon pour son aide technique.

## TABLE DES MATIERES

	Page
REMERCIEMENTS . . . . .	ii
VOL DE RECONNAISSANCE . . . . .	1
PREMIERE PARTIE :	
ALTITUDE DE L'EXPLICATION . . . . .	12
MAMMOSPHERE DU DIRE	
Les doubles captures . . . . .	13
Les ritournelles . . . . .	17
Les devenirs et les délires . . . . .	21
MECANOSPHERE DU PARCOURIR	
Les «dérêves» et les délires . . . . .	27
DEUXIEME PARTIE :	
ALTITUDE DE L'EXPERIMENTATION . . . . .	32
A PERTE DE VUE JUSQU'AUX CONFINS DU MEKONG \ ROMAN . . . . .	33
Chapitre 1 . . . . .	34
Chapitre 2 . . . . .	42
Chapitre 3 . . . . .	55
Chapitre 4 . . . . .	65
Chapitre 5 . . . . .	77
Chapitre 6 . . . . .	88
Chapitre 7 . . . . .	100
Chapitre 8 . . . . .	110

Chapitre 9 . . . . .	120
Chapitre 10 . . . . .	129
Chapitre 11 . . . . .	139
Chapitre 12 . . . . .	149
Chapitre 13 . . . . .	158
DERNIER SURVOL . . . . .	164
REFERENCES . . . . .	170

[...] l'agencement a d'une part des côtés territoriaux ou reterritorialisés qui le stabilisent, d'autre part des pointes de déterritorialisation qui l'emportent.

Deleuze et Guattari

Dans la machine, il n'y a pas que le machinal (répétitif), il y a aussi le machinant (inventif).

Edgar Morin

Le roman a un double statut : il est un PHENOMENE linguistique (récit), de même qu'un CIRCUIT discursif (littérature).

Julia Kristeva

## VOL DE RECONNAISSANCE

Journal en expansion vers son point de fuite, polar «poético-protozoaire», impromptu incontrôlable, feuilleton d'amour, conte fantastique, tragédie zoologique en trois comas, tout au long de ce texte les genres fusent au fur et à mesure qu'ils se défont au rythme de l'écriture qui graduellement optera pour le roman parce qu'il n'a justement pas de «forme achevée» (1) et pour sa «capacité à tout transformer» (2).

Un chantier de treize chapitres sans plan «d'architexte» pour empêcher la fête et le potlatch, sans parallélogrammes de causes par-dessus triangles de la raison pour dissimuler ce vertige que l'on éprouve quand on décide d'écrire le silence.

Ecrire le silence, «désubjectiver la conscience et la «passion» (3) en tentant d'oublier d'effectuer cette narcissique équation du  $JE = \sqrt{JE^2}$ , car à force de vouloir s'extraire, l'individu devient le sujet du toujours même visage, de la toujours même petite histoire. Mais selon Scarpetta, «l'écriture du je [...] signale l'une des voies ouvertes pour sortir de

---

1. Julia Kristeva, Le texte du roman, The Hague, Paris, Mouton, p. 17.

2. Guy Scarpetta, L'impureté, Paris, Bernard Grasset, 1985, coll. «Figures», p. 233.

3. Gilles Deleuze et Félix Guattari, Mille plateaux, Paris, Les Editions de Minuit, 1980, coll. «Critique», p. 168.

l'abstraction [...] et de cette période théoriciste des années 60-70» (4). Le moi ne serait alors «qu'un seuil, une porte, un devenir entre deux multiplicités.» (5).

Et de la petite histoire, il n'y a plus qu'un pas à faire pour passer à la grande histoire arborescente avec ses monstres (6) à «quatre cents yeux, deux cents pour voir au loin et deux cents autres pour lire le journal» (7); écrire le silence, c'est aussi l'oubli des mots d'ordre et du sens.

Dès lors, solitude parce que plus rien n'est déterminé, incertitude aussi parce que plus rien n'est prévisible comme dans l'actuelle mécanique quantique. Tellement étourdissant d'aller ainsi, qu'il nous est souvent arrivé de nous accrocher à un pan du récit pour nous donner le temps de reprendre notre souffle. La halte où, sur une ou plusieurs pages, on rassemble les événements, on les empile, on calfate les vides, on se met à l'abri du silence en comptant à haute voix les étoiles jusqu'à ce que le texte s'enlise dans le déjà dit ou jusqu'à ce qu'un sirocco, une meute de globules rouges ou un cargo précipite à nouveau l'écriture dans une forêt vierge en devenir à parcourir.

Parcourir, c'est monter, descendre, s'accroupir sur une

---

4. Scarpetta, op. cit., pp. 232-284.

5. Deleuze et Guattari, op. cit., p. 305.

6. Gilles Deleuze et Claire Parnet, Dialogues, Paris, Flammarion, 1977, coll. «Dialogues», p. 21 : A chacun ses monstres... «Marx, Freud, Saussure composent un curieux Répresseur à trois têtes».

7. Woody Allen, Opus 1 et 2, Paris, Solar Editeur, 1979, p. 51.



syllabe, courir, s'affoler pour une idée, en perdre la parole, pour ensuite marcher sous la pluie des sensations. Parcourir, déraciner le texte fané, le transplanter dans une intensité du moment pour qu'il puisse se multiplier à la surface où quelquefois la terre est prose sablonneuse cherchant à s'éparpiller sous les poussées de la poésie.

Dès l'aube des premiers mots, traverser mille plateaux, car il faut de grands espaces littéraires pour réussir à faire sentir au lecteur les mouvements de l'écriture, ses noeuds, ses ruptures, ses dérives, ses silences à en perdre patience.

Déplacements d'idées à une vitesse folle suivis de paragraphes de descriptions agrippés aux récifs du quotidien, les intensités varient comme la faune et la flore d'un méridien à un autre. Le Transsibérien de l'écrivain file, un trajet se développe et peu à peu cadastre le désir; il faut alors des kilomètres de mots pour s'en éloigner, pour y échapper. On change de point de vue, on déplace une montagne pour pouvoir voir la mer, on ne fait plus du tourisme de quelques pages, on prend le temps d'inventer des deltas où les affluents du lecteur viendront se jeter en autant qu'ils accepteront de perdre le cap et de parcourir.

Nous allions donc parcourir, mais par la même occasion, nous voulions tout dire, ce qui compliqua ce voyage qui est encore en train de se poursuivre. Dire un pont, dire : «Qui se

hâte a compris, il ne faut point s'appesantir» (8) et du même coup redire Valéry. Dire autobiographique, commenter amours et passions et frôler le journal intime. Dire événementiel, accumuler du réel, errer jusqu'au «déréal», puis répéter dans la nuit une ritournelle qui, comme les lueurs d'une chandelle, délimite momentanément un territoire. Dire, vouloir tout nommer, tout saisir jusqu'à la double capture. Aussi, combien de détours effectués, combien de sentiers empruntés pour dire ce bout de falaise où l'on entrevoit cette faille entre le plaisir et la jouissance du texte.

Plaisir quand le texte va du côté de ces grandes prairies maintes fois cultivées, labourées par le dire. Jouissance quand des mots nous mènent ailleurs que là où ils auraient dû nous déposer. Plaisir de se faire raconter en se blottissant dans les bras d'un personnage ou de se laisser convaincre lentement par le diseur, mais qu'il insiste trop, qu'il se mette à vouloir unifier, alors les portes se ferment, le plaisir s'éteint... à moins que, dans le noir, son double ne chevauche par nuit et vent et à nouveau le bruit des sabots nous emporte, ne sachant plus où l'on va. La ligne sur laquelle alors on fuit peut risquer de lâcher et de claquer comme un élastique trop tendu; ne manque-t-on pas, certaines fois, la jouissance à vouloir trop tendre le plaisir? De plus, «les lignes de fuite ne consistent

---

8. Paul Valéry, Monsieur Teste, Gallimard NRF, 1946, coll. «Idées Littérature», p. 100.

jamais à fuir le monde, mais plutôt à le faire fuir, comme on crève un tuyau» (9), comme on perfore le dire, ce conduit syntagmatique qui canalise l'écriture.

Tantôt on organise l'agencement pour le plaisir, tantôt on en sort pour la jouissance... «changer de milieu [...] c'est le rythme» (10), le passage d'où jaillit l'anomal, car ce roman «qui n'avance dans la pensée qu'à la faveur des images» (11), n'est qu'un «vers long utilisé sous forme de strophe morcelée en unités d'exclamations ponctuée par une répétition qui lui sert de base» (12), et en même temps, il n'est qu'une série d'anecdotes cherchant à se construire un château fort du récit. Allant ainsi de l'un à l'autre, le texte est toujours à la frontière, à la bordure, transportant cette machine de guerre qu'est le «et» du «dire et parcourir».

Machine de guerre qui n'a pas pour objet la guerre, mais le combat «gai et amoureux». Pas de territoire à perdre ou à gagner; que des mouvements, des gestes, de l'agilité à développer pour se maintenir en vie, c'est-à-dire à la lisière des banlieues mortes de la redite et des zones en dérive d'un parcours suicidaire.

«Ce ne sont ni les éléments, ni les ensembles qui

---

9. Deleuze et Guattari, Mille plateaux, p. 249.

10. Ibid., p. 385.

11. Jules Supervielle, Naissances, Paris, Gallimard, 1951, p. 64.

12. Alain Ginsberg, Howl and others poems, Kaddish, Bourgeois Edition, coll. «10-18», n. 1402, p. 97.

définissent la multiplicité [...] c'est le ET comme quelque chose qui a lieu entre les éléments» (13), là où l'on invente des armes, là où l'on affûte l'oubli pour déjouer ce corps romanesque qui tend constamment à organiser, en roman policier, les accumulations «a-signifiantes» du dire événementiel. Là où l'on déroule des polders remplis de barrages pour déjouer cette prose bavarde qui veut tout dire en espérant ainsi noyer le récit, mais ne réussissant qu'à diluer la poésie. Et c'est aussi dans cet «entre-nulle-part» que l'humour entraîne le dire autobiographique à contourner les sombres tranchées du «je».

Autant d'armes qui tentent de miner le «livre racine», d'étirer dans tous les sens cette dentelle des Flandres, cette «belle intériorité organique, signifiante et subjective» (14). Mais l'opération ne s'arrête pas là, car au fur et à mesure que le tissu se déchire, il faut en profiter pour se faufiler, se développer des parcours à partir de n'importe quel petit bout d'effilochure pour éviter de rester pris sur l'une ou l'autre moitié. Mais on a toujours peur que le fil cède sans «funambule pour mener le suspense» (p.57) (15). De plus, toutes ces ouvertures sont à la fois fascinantes et déséquilibrantes si on les compare à la trame serrée, surpeuplée de points de feston sur lesquels on a appris à durcir sa position, mais à partir desquels on peut encore tirer des lignes.

---

13.Deleuze et Parnet, Dialogues, p. 43.

14.Deleuze et Guattari, op. cit., p. 11.

15.(p.),il s'agira chaque fois d'un renvoi au texte de création.

Géométrie projective de l'écriture pour s'échapper «de la gravitation [...] pour occuper absolument un espace non ponctué» (16). Courses folles des autruches , insaisissable monstre de Jéricho, «le guerrier emprunte à l'animal l'idée d'un moteur plus que le modèle d'une proie» (17). Et les parcours se font, se défont, la carte change, le Transsibérien de l'écrivain file, jette un coup d'oeil sur ses cadrans, oblique vers le sud pour déboussoler les taïgas du lecteur ou ralentit dans ces sables mouvants de la raison où les verbes ont plus de difficultés à décupler leurs rhizomes.

Ou, alors, c'est la fausse rupture; on se croit déjà loin de cette station, de cette position dans le système du réseau, mais par un beau matin givré, on y est revenu ou, peut-être, n'a-t-on jamais cessé d'y appartenir. A nouveau, on s'arme de sextants, de passion et de vigilance, on va de son mieux croisant le grand axe du dire, s'en éloignant, butant contre certains parcours circulaires pour ensuite se multiplier plus loin par poussées tourbillonnaires.

Et même quand tout est en devenir, l'écriture peut dérouter. Qu'elle s'absente trop du réel, qu'elle brûle quelques feux rouges de l'émotion et aussitôt l'écriture ne se fait plus au «nom d'un dehors» (18); c'est la crise «épilepticopoétique»

---

16. Deleuze et Guattari, op. cit., p. 494.

17. Ibid., p. 493.

18. Ibid., p. 34.

(p.46). Les sons roulent, viennent s'écraser contre la page, suivis d'une spectaculaire explosion du «je». Des hordes d'orques et de voyelles se jettent sur le silence, le dévorent pendant que se disloque le quai du lecteur. Mini suicide de l'écriture raté sur quelques paragraphes, puis elle revient au monde et «la pendule vivante qui est descendue du son vers le sens tend à remonter vers son point de départ sensible.» (19).

Deleuze et Parnet nous mettent en garde contre ces mouvements d'auto destruction de l'écrivain en pensant à l'alcoolisme de Fitzgerald, au découragement de Lawrence, au suicide de Virginia Woolf (20); mais dans le cas présent, c'est au processus de destruction de l'écriture qu'on aimerait référer, à cette tentation contemporaine de vouloir ne retenir des signes que leurs sons en pensant illusoirement que l'accumulation de telles sonorités puisse désintégrer le signe et, une fois pour toutes, l'annuler. Et c'est justement «à force de radicalisation [...] et en fonction de leur propre logique, poussée jusqu'au bout, que les avant-gardes ont fini par se précipiter dans cette sorte d'auto destruction» (21). On confond alors mort et silence. De plus, «les signes ne sont pas signes

---

19.Valéry cité par Jean Burgos, Pour une poétique de l'imaginaire, Paris 6e, Editions du Seuil, 1982, coll. «Pierres vives», p. 108.

20.Cf. Deleuze et Parnet, Dialogues, p. 50.

21.Scarpetta, L'impureté, p. 14 : «La radicalisation débouche sur le triomphe, en peinture, des monochromes blancs (minimal art); sur la promotion, en musique, du bruit pur et simple [...]; sur la fétichisation, en poésie, de deux ou trois mots éparpillés sur une page».

de quelque chose, ils sont signes de déterritorialisation et de reterritorialisation, ils marquent un certain seuil franchi dans ces mouvements et c'est en ce sens qu'ils doivent être conservés.» (22)

Ainsi, toute cette histoire des autruches, du fakir et de l'australie maudite est sous le signe du «déréal» et marque un «certain seuil franchi». Qu'ils proviennent directement des mots, qu'ils sortent des mains d'un prestidigitateur, personnages et événements reliés à cette histoire ont traversé les limites du réel et, peu à peu, le journal de la romancière a été contaminé par l'anomal. La ligne, sur laquelle le texte vous avait confortablement installés, va se mettre à vibrer, et vous sentirez qu'elle vous trahit. (23).

Tricher le lecteur aurait été plus facile; il aurait suffi de normaliser cette histoire en grandes hiérarchies policières ou d'augmenter l'effet de réel du journal en subjectivant davantage le discours pour en faire un écrit de l'intime et, du même coup, en optant ou pour l'un ou pour l'autre, tuer faune sauvage et monstres incontrôlables qui auraient pu naître dans l'enchevêtrement des lignes des genres.

En se fixant ainsi sur l'un ou l'autre centre, il n'y aurait pas eu de «entre», ni de «et»; le dire autobiographique

---

22.Deleuze et Guattari, Mille plateaux, p. 87.

23.Deleuze et Guattari établissent une différence entre le traître et le tricheur, ibid., p. 158.

se serait poursuivi sous le même signe jusqu'à la fin au lieu de commencer à s'effriter à partir du chapitre 4 dans les contorsions de la femme caoutchouc qui se mit à distordre le réel. Il n'y aurait pas eu non plus de tragédie zoologique en trois comas et l'on serait resté dans la vraie vie ou, si l'on veut, dans «l'artificialité des conventions littéraires».

Mais il y eut croisement; autruches, monstre de Jéricho et «schmolls volants» se mirent à trouser, limer, transsuder ce journal déjà dispersé. Les personnages du cirque gonflèrent leur folie et ce, à tel point, qu'ils devinrent réels. Les événements se succédèrent à la vitesse des médias et lentement voulurent prétendre à la vérité. Ne pouvant supporter davantage l'obésité d'une telle dialectique, certains personnages se sont écroulés, comme autant de châteaux de sable, sous le poids du «qu'est-ce qui est arrivé?»

Sautiller entre le réel et le «déréal», empêcher que le dire autobiographique, qui est du côté du réel, aille se perdre dans l'«entre-trois» des bois du «je», veiller à ce que le dire événementiel ne s'endorme pas dans les sofas douillets du «déréal» qui, lui-même, peut risquer de se prendre dans les pièges de la séduisante unité signifiante et, parmi toutes ces manoeuvres, permettre à l'écriture de parcourir, de s'inventer des ponts, des jetées, des tunnels pour qu'elle puisse faire passer sa poésie, car sans elle, il n'y aurait jamais eu de possibilité de dire.



Pour expérimenter une telle «théorie des multiplicités» basée sur un mode de territorialisation/déterritorialisation activé par cette machine de guerre du «et», il fallait, pour ne pas simplement être, peupler le dire de double capture, de ritournelles et de devenirs capables d'effectuer des connexions nouvelles le long desquelles l'écriture a pu actionner ces différentes machines que sont les délires, les dérives et les «dérêves».

Nous allons donc passer en revue les bandes du dire, leurs affects et le reste, puis nous tenterons de comprendre ce que sont ces délires à moteurs rotatifs du dire, pour ensuite terminer à bord des dérives et des «dérêves», machines abstraites menant dans ces espaces lisses près du silence.

PREMIERE PARTIE

ALTITUDE DE L'EXPLICATION

## MAMMOSPHERE DU DIRE

### Les doubles captures

Saisir le pied, le cou de la femme couchée  
Et puis ouvrir les mains. Combien d'oiseaux lâchés

Combien d'oiseaux perdus qui deviennent la rue  
L'ombre, le mur, le soir, la pomme et la statue

Jules Supervielle(1)

Wapiti, Wallonie et wagon-lit sont empilés, pris dans les mains de la romancière, elle-même prisonnière de sa situation de geôlière. Le temps est arrêté, figé, ligoté comme dans ce hall blanc d'un certain musée du chapitre 2. On fait le point sur une seconde et cette simple capture, si elle dure, tombera au fond du récipient comme ce corps insoluble formé dans un liquide lors de ce phénomène chimique du précipité d'argent.

Mais si l'on ne désire pas finir ses jours immobile au fond d'un récipient; ou l'on ouvre les mains, on libère le captif sans le regarder et l'on recommence à zéro; alors, «c'est la table rase, la recherche [...] d'un point d'origine» (2); ou l'on tente la rencontre, on danse la java dans les bras d'un lavis de Che T'ao que l'on a trouvé en feuilletant le

---

1.Jules Supervielle, Le forçat innocent, Poèmes, Paris, Gallimard, neuvième édition, 1930, p. 35.

2.Deleuze et Parnet, Dialogues, p. 50.

dictionnaire, on se laisse emporter par les chants turcs de Thrace et ce, si loin, que l'on revient, «au clair soleil de barbarie», les pupilles légèrement ambrées par le phosphore des Dardanelles.

«Trouver n'est rien. Le difficile est de s'ajouter à ce qu'on trouve» (3), dès lors, les ravisseurs allongent davantage la jambe, apprennent à se défaire au fur et à mesure que le mot ou la lampe dérobée change l'angle de ses reflets, chacun se tenant à distance, essayant de développer dans l'immédiat ses propres devenirs à partir de la moindre échappée de l'autre. «L'affect est la décharge rapide de l'émotion, la riposte, alors que le sentiment est une émotion déplacée, retardée, résistante» (4).

Dans La Presse, un dessin d'un cormoran aptère; un vers de Goethe, «Qui passe si tard, par nuit et vent» (5); un livre, «Bestiaire insolite» et ses monstres; un événement, qu'on se rappelle Tchernobyl; la folie d'un autre, les «schmolls volants» de Woody Allen; des lieux, New York, un hippodrome; une maladie, l'acromégalie; on ne sait jamais où l'affect va nous projeter, tantôt sur une ligne de fuite imprévisible ou directement dans le néolithique parce que subitement quelques mots étranges de la paléontologie nous ont fait dériver.

---

3. Paul Valéry, Monsieur Teste, p. 19.

4. Deleuze et Guattari, Mille plateaux, p. 498.

5. Goethe, Poèmes, Paris 6e, Editions André Silvaire, 1964, coll. «Bilingue, Grands poètes étrangers», p. 73.

«On peut prendre des pots, des rois, des épluchures [...] il n'y a pas lieu de bâtir une théorie spéciale et une école littéraire pour chaque matériel» (6), la seule grande affaire, c'est ce qu'ils produisent. Double vol au-dessus du pôle Sud, trous dans la couche d'ozone et moi mes yeux et hors des deux, naît Roselyne Larose, cette tératologue qui, parce que le réel ment, a tendance à vouloir le déréaliser, «tant il est vrai que les deux sont mensonges» (7).

Ainsi la double capture, avec ses entrées multiples, a permis au dire événementiel d'éclater en mille et un personnages et faits divers qui, à force de s'accroître au rythme des prises, ont noyé ce corps romanesque qui, lentement, s'est dissous comme un soluté. Et de boucle rétroactive (8) en effet de régulation, les bijoux volés du paroxysme ont empêché, en le combattant par excès, le dire événementiel de se figer dans le «déréal», provoquant du même coup une mise en abîme du réel. Les ravisseurs se croisent, s'entrevoient, se volent entre eux, s'affectent et progressivement grugent ce grand axe du dire.

De plus, les corps, celui de la romancière, d'Eva et des

---

6.Christiane Rochefort, Journal de printemps, Récit d'un livre, Montréal, Editions de l'Étincelle, 1977, p. 27.

7.Beckett cité par Scarpetta, L'impureté, p. 271.

8.Edgar Morin, La méthode, 1.La nature de la nature, Paris 6e, Editions du Seuil, 1977, p. 191 : «Nous sommes trop habitués à chercher et trouver la régulation dans un dispositif de correction d'erreurs et non dans la poïesis où le jeu des solidarités et des antagonistes fait boucle».

autres , ont été maintes fois défaits par ces doubles captures zoologiques telles que l'acromégalie (p.79), les crampes (p.82), les désordres hormonaux causés par le diabète (p.130), les petites flèches empoisonnées de l'émotion (p.151), la morsure d'un chien policier (p.128) et ce, toujours sous la pression des poussées sourdes du corps sans organes de l'écriture (9). Le corps romanesque a donc, en même temps qu'il se faisait noyer par les événements, été saboté par ces incessantes désintégrations de l'organisme des personnages qui ont permis délires, dérives et «dérêves».

En tout et partout cela faisait beaucoup de corps à corps, de protozoaires jetés par terre, de vertèbres disloquées, d'unité secouée et de plasma perdu, et chaque fois, on risquait, à force de démolir, que toits et voûtes crâniennes s'effondrent sur nos désirs, les étouffent et viennent troubler la fête; aussi, «l'organisme, il faut en garder assez pour qu'il se reforme à chaque aube [...] pour pouvoir répondre à la réalité dominante» (10). En ce sens, les ritournelles sont ces minimums vitaux de continuité qui, inlassablement, ont tenté de cartographier le dire événementiel et quelquefois même sont allés jusqu'à le nouer dans un refrain sans fin.

---

9.Deleuze et Guattari, Mille plateaux, p. 188 : «Le corps sans organe, c'est ce qui reste quand on a tout ôté. Et ce qu'on ôte, c'est, précisément, le fantasme, l'ensemble des significances et des subjectivations.»

10.Ibid., p. 199.

### Les ritournelles

Un enfant dans le noir, saisi par la peur, se rassure en chantonnant. Il marche, s'arrête au gré de sa chanson. Perdu, il s'abrite comme il peut, ou s'oriente tant bien que mal avec sa petite chanson.

Deleuze et Guattari(11)

Quand, dans l'accumulation déboussolante des doubles captures bruyantes, on perd le fil; quand on est fatigué de perforer au marteau piqueur les structures de béton de ses propres limites; quand on a peur de lâcher prise au-dessus de l'incertain; quand la fête nous monte à la tête et perd le lecteur; quand on est à bout de souffle des ruptures et du chaos, la ritournelle, par un effet d'écho dans le vent, nous entraîne vers elle comme autant d'îles, de relais, d'étapes répétées où l'on s'assoit en scandant presque rituellement cette phrase qui revient si souvent: «Qui a fait sortir les autruches de l'australie maudite?» (p.69,73,75,97,120,132).

Les ombres s'allongent, alimentent le feu du passé qui se consume sous la lune, qui se recroqueville autour de cette question dont la réponse est sans importance. Le passé crépète dans la pénombre et dégage une chaleur réconfortante. La ritournelle centrifuge repousse temps et narration par son contenu impertinent et absurde pendant qu'on se prépare une échappée à la lueur du «qu'est-ce qui est arrivé?»

---

11.Ibid., p. 382.

La ritournelle centrifuge est cette bouée au-delà de laquelle on risque de devenir incompréhensible. C'est à partir d'elle qu'on s'élancera à nouveau ou c'est à partir d'elle qu'on refermera le cercle et qu'on s'enfoncera dans le «qu'est-ce qui est arrivé?» en tentant de l'organiser et de le surcoder jusqu'à ce qu'il nous étouffe avec ses sangles du sens à prouver, la ritournelle devenant alors assassine et centripète.

Dans ce texte, il y aurait donc une «ritournelle de départ» qui a rassemblé les «forces [...] pour aller au-dehors» (12) et qui lentement est devenue ritournelle assassine à trop vouloir faire le point. Mais juste avant que le trou noir ne se referme, au moment où elle allait atteindre un degré, un quantum au-delà duquel elle ne pouvait plus aller, il y eut fissure et au lieu de se laisser sombrer dans le centre signifiant de cette ritournelle, la romancière a pu, à partir de cette halte, s'évacuer dans le silence d'un coma étrange. Rupture abrupte de dernière minute où, «non seulement la matière du passé s'est volatisée, mais la forme de ce qui s'est passé [...] n'existe même plus» (13); dès lors, finis pour elle «les voyages, toujours à la traîne de quelque chose» (14).

Eva et Emilie Andrinople tombèrent, elles aussi, dans ce coma étrange, mais pour Eva ce n'était qu'une fêlure et pour Emilie

---

12.Ibid., p. 403.

13.Ibid., p. 244.

14.Ibid., p. 244.



Andrinople , qu'une coupure. Fêlure qui permit à Eva de sortir de cette impasse vers laquelle elle se dirigeait, mais qui ne déclencha pas de déterritorialisation absolue puisque dès qu'elle revint à elle-même, elle s'accrocha à cette opéra-fin, à cette ritournelle baroque qui ramassa pêle-mêle les éléments de la narration en un segment théâtral plus souple que cette fin-synthèse vers laquelle le récit voulait l'emporter.

Quant à Emilie Andrinople, elle s'affola, ne trouva pas de repère, ne s'endormit pas dans les bras d'une ritournelle. Fatiguée, au bout d'elle-même, elle s'effondra. Il n'y eut pas de fêlure, ni de fissure par où elle aurait pu se faufiler, mais seulement une coupure, (15) effectuée par son organisme diabétique, qui mit fin à sa révolte mal amorcée, à son errance hors du cirque. Aussitôt guérie, rien ne changea puisqu'elle n'avait rien compris, et elle continua à se durcir dans sa surdité.

Ritournelle centrifuge, ritournelle centripète qu'on inhale ou qu'on rejette et, en dernier lieu, la ritournelle primitive, gratuite, éphémère qui, une fois lancée dans le texte, réapparaît plus loin , puis s'enfuit à nouveau comme cet insaisissable monstre de Jéricho. Ni centrifuge, ni

---

15. *Ibid.*, p. 244 : «Fitzgerald nous propose la distinction de trois lignes qui nous traversent et composent une vie [...] ligne de coupure, ligne de fêlure, ligne de rupture» dispersées à travers ces trois personnages que l'on vient d'introduire.

centripète, la ritournelle primitive s'inscrit dans le temps, s'allume un instant, éclaire images et voyelles arrachées au passé jadis en passant, puis elle continue, développe une nébulosité et recommence plus loin dans le texte ou s'éteint définitivement comme une étoile.

«Il voulait tout voir très loin, à perte de vue, jusqu'aux confins du Mékong» (p.40,109,157) rebondit trois fois comme une pierre lancée à la surface du texte. Ritournelle parce qu'il y a répétition, territorialisation momentanée de l'écriture par la mémoire; primitive parce qu'elle est inculte, sauvage comme cet oiseau-mouche qui ne laisse en passant que quelques traces de couleurs et de mouvements. La ritournelle primitive surgit, puis s'envole; pas de sédentarisation, ni de culture de l'événement, ~~Seulement~~ une traversée d'ondes dans le circuit de Papez comme cette déroutante phrase : «Qui chevauche si vite dans la nuit et le vent?» (p.74,78,162) ou ces «vingt chats noirs qui passèrent sous les trente-deux échelles appuyées ici et là contre les murs du temps» (p.58,82).

Les ritournelles primitives arrivent bien souvent sans cause, sans raison, sans prétexte et déjà on peut commencer à entrevoir les mains de ces sorcières agitant l'entonnoir du temps pour faire déborder quelques heccéités (16) qui vaudront

---

16. Deleuze et Guattari, Mille plateaux, p. 318 : «Il arrive qu'on écrive «eccéité» en dérivant le mot de ecce voici. C'est une erreur, puisque Duns Scot crée le mot et le concept à partir de Haec, «cette chose». Mais c'est une erreur

pour elles-mêmes et qui iront s'inscrire dans une temporalité différente de celle du dire qui a un début, une fin et une destination.

### Les devenirs et les délires

L'acte scriptural est un risque qui déclenche le monde des phénomènes.

Phillipe Sollers (17)

Qu'un gaucho à l'accent lent du chaco apparaisse (p.81); que des steppes arides de l'an 378 surgissent des yeux du barbare (p.122); que Turquie et mosquée bleue sortent de la bouche d'Emilie Andrinople (p.94); que des boas s'enroulent soudainement sur la tête d'un ogre chauve (p.74); chaque fois, on sent les soubresauts et coups de pied désordonnés de la poésie dans la «mammosphère» du récit et «les choses viennent (alors) sans y penser, comme par distraction, dans un moment d'absence» (18).

Cette «mammosphère», moins compliquée que la «mécanosphère» des dérives et des «dérêves», est cependant relativement dépendante du placenta narratif. Elle peut produire anomalies

---

féconde, parce qu'elle suggère un mode d'individuation qui ne se confond précisément pas avec celui d'une chose ou d'un sujet [...] heccêitês, en ce sens que tout y est rapport de mouvement et de repos [...] pouvoir d'affecter et d'être affecté.»

17. Philippe Sollers, L'écriture et l'expérience des limites, Paris 6e, Editions du Seuil, 1968, coll. «Points Littérature», n. 24, p. 154.

18. Rochefort, Journal de printemps, p. 42.

et devenirs, mais génétiquement parlant, elle doit maintenir une certaine linéarité pour assurer sa propre survie.

Effets de serre du dire, «mène-moi le coeur dans les champs de vertige» (19); dès lors les sorcières enfantent dans la lumière des devenirs imperceptibles qui iront jusqu'à Cienfuegos, par-delà les sommets des tropiques où s'arrêtèrent Eva et la romancière prises dans les filets de «Chronos».

Mais qu'il s'agisse d'une simple contraction dans la «mammosphère» ou d'un accouchement dans la lumière, peu importe, pour l'instant, d'où ils viennent et où ils iront; tous les deux surgissent, provoquent une excroissance de la «mammosphère» et c'est en ce sens qu'ils se ressemblent. Que les secousses du magma de l'écriture propulsent des paradigmes dans les failles du dire, que les flux à quanta de la poésie injectent des galaxies indéfinies à parcourir, dans les deux cas, on perçoit des mouvements, des projectiles, des bouffées de particules, des lignes de fuite tentant de s'arracher du texte.

Et c'est justement sur ces lignes de fuite que se croiseront des «blocs de devenir». Devenir de vertébrés, le temps d'une visite au zoo dans la cage d'une sarigue-souris. Devenir de monstre, mais ne pas faire le monstre, ne retenir que ses latitudes, «les affects dont il est capable» (20) et ses

---

19.Jules Supervielle, Oublieuse mémoire, Gallimard, quatrième édition, 1949, coll. «Métamorphoses», p. 12.

20.Deleuze et Guattari, op.cit., p. 314.

longitudes c'est-à-dire les «rapports qui (le) composent, le décomposent ou le modifient» (21). Devenir de romancière, inventer une histoire, se laisser dissoudre dans un coma pour s'en déprendre au lieu de la déboîter et de calquer ainsi certains nouveaux-romans, car les devenirs ne sont jamais imitation, mais individuation. Devenir de mère, et voilà Lola prise dans la chair de l'hiver de l'âge, mais tous ces devenirs involuent dans les limites temporelles de la «mammosphère» et doivent revenir à temps pour souper. L'échappée est plutôt brève, mesurée, demi-soupir s'expulsant du réel ou du «déréal» à même l'orbite du dire événementiel.

Mais lorsque la sorcière enfante, c'est «l'arrachement émotif», le cri. La folie du corps tordu, les bruits rauques dans la gorge et les mains crispées la poussent jusqu'au délire, hors des impératifs structuraux du récit. Elle accepte alors de disparaître dans le vide de «n'être en aucun lieu, pour une durée qui forme elle aussi une espèce de vide dans le temps» (22). C'est alors la fuite à cheval sur les mots, elle crache les secondes, délire sur le papier, tombe, s'accroche à une mappemonde, se déchire le muscle de l'éminence thénar (p.126), mais peu importe.

L'écriture devient viscérale, urgente, hémorragique. Les

---

21.Ibid., p. 314.

22.Italo Calvino, Si par une nuit d'hiver un voyageur, Paris 6e, Editions du Seuil, 1981 pour la traduction française, p. 225.

strates statiques d'un néolithique littéraire figées dans leur rhétorique technique craquent comme une calotte glaciaire à l'aube du primaire. Le corps crie dans le désordre interstellaire des mots et «la lumière se réfléchit différemment selon la façon dont les mots-cristaux sont orientés» (23); on perd alors le «respect du tout», mais si peu souvent.

Si peu souvent, oui, si peu souvent, parce que, pour enfanter, il faut porter l'écriture dans son ventre juste assez longtemps pour éviter les mots-nombrils enroulés autour d'un «je» prématuré, juste assez longtemps pour ne pas donner naissance à une écriture autistique traversée de crise «épilepticopoétique», juste assez longtemps pour pouvoir couper le cordon sans qu'il y ait naufrage dans le délire, car il s'agit bien d'un délire qui n'a pas à revenir sur ses pas, qui n'a qu'à se laisser perdre dans le dédale des étoiles.

Mais dans le contexte de cette expérience littéraire, les délires ne sont jamais allés si loin, tout au plus se sont-ils rendus jusqu'à Pluton; et pour qu'il en ait été autrement, il aurait fallu choisir entre les voyages intergalactiques de la poésie pure et le récit cyclique partagé, comme on l'a déjà vu, entre le réel et le «déréel». Mais contrairement à monsieur

---

23. Italo Calvino, La machine littérature, Paris 6e, Editions du Seuil, 1981 pour la traduction française, coll. «Pierres vives», p. 37.

Hypothalamus, on n'a pas choisi, on s'est promené de part et d'autre comme Valéry, Barthes et Proust ont avancé, eux aussi, dans les brouillards de l'écriture, tiraillés entre la côte et le large.

Il faut donc prendre les délires pour ce qu'ils sont, des machines du désir à moteurs rotatifs précipitant la fuite dans cette danse du feu du corps s'étalant sur trois ou quatre paragraphes et commençant par une brève itération, acte démarreur projetant les mots dans tous les sens. «Je voudrais» (p.114), «Ecrire, écrire» (p.125-126), «J'aurais voulu» (p.153, 154), incantation qui frise le «je», mais qui s'en expulse.

Ces délires sont autant de détachements du dire autobiographique centré sur le «je», que les doubles captures, les ritournelles primitives et les devenirs le sont pour le dire événementiel, à la différence qu'ils ne s'inscrivent pas dans la même temporalité. Les délires ont engendré des parcours imprévus dans le temps flottant jusqu'à Pluton, alors que les ritournelles primitives, les doubles captures et les devenirs se sont développés à même le temps pulsé de la «mammosphère» narrative. Mais il y eut aussi des «dérêves» et des dérives qui ont permis la fuite dans ces espaces lisses où «le temps est lové sur lui-même comme un lasso accroché au pommeau d'une selle» (24); seul alors prime l'espace, et le temps, qu'il soit

---

24. Calvino, Si par une nuit d'hiver un voyageur, p. 240.

flottant ou pulsé, n'a plus d'importance.

Mais avant de passer à ces espaces et leurs géographies, nous allons voir comment, à maintes reprises, on a voulu en finir avec «Chronos» en tentant de l'arrêter, de le suspendre par le bout de la grande aiguille comme dans ce parcomètre qui ne compte plus le temps (p.138). Prises de bec de quelques phrases qui ne repoussent pas le temps comme les cloisons des haltes centrifuges , mais qui essaient de le vaincre en le faisant tomber dans une tanière où il n'est question que d'oreilles à dresser, de pattes à lécher (p.66) ou de le pousser dans le réservoir d'un stylo qui n'écrit rien (p.127).

Embuscade suivie de combat au sol et d'immobilisation au beau milieu d'un vingtième siècle sollicitant (p.148), comme pour laisser passer l'instant sans qu'il ne soit pour autant bousculé par la chronologie des événements. Echauffourée de quelques mots pour retarder le temps et le forcer à changer son horaire pour que le Transsibérien de l'écriture puisse dévier de sa trajectoire.

Mais qu'on se mette à l'abri du temps, qu'on le combatte, qu'on s'y intègre ou qu'on en sorte, on a toujours affaire à la même botanique des tubercules de l'écriture et de leurs mille et un petits filaments avides de sels minéraux et d'espace. Besoin vital d'espace dans l'argile et les couches stratifiées du sol, mais besoin aussi de faire surface et de s'étendre dans ces espaces lisses loin de la grande et de la petite aiguille du



dire.

## MECANOSPHERE DU PARCOURIR

### Les «dérêves» et les dérives

Cherchons au plus simple comment l'espace échappe aux limites de son striage. A un pôle, il y échappe par la déclinaison, c'est-à-dire par le plus petit écart [...] à l'autre pôle, il y échappe par la spirale ou le tourbillon.

Deleuze et Guattari(25)

Combien de fois a-t-on voulu la mer (p.50,51,86,113), les déserts (p.58,145), une steppe quelconque (p.62), un territoire neutre (p.135)? Quête de silence, de vide et de vision d'immensité lointaine, monter à une tour (p.40), puis voir très loin jusqu'aux confins du Mékong, «suis-je ici, suis-je là? Mes rives coutumières changent de part et d'autre et me laissent errant» (26).

Prise de vue en contre-plongée au-dessus d'un vide incalculable, comme du haut de cette tour, comme du bout de cette jetée face à la mer, comme de cet avion en destination d'Ouargla, comme dans ce rêve construit enjambant les ponts. Survol de l'infini, déterritorialisation absolue suscitée par ces machines abstraites que sont la dérive et la «dérêve» et qui surgissent quand on ne les attend pas, «au détour d'un

---

25.Deleuze et Guattari, Mille plateaux, p. 610.

26.Supervielle, Oublieuse mémoire, p. 14.

endormissement, d'un état crépusculaire, d'une hallucination, d'une expérience de physique amusante» (27). Et c'est dans cette «mécanosphère», espace poétique rempli de ces machines à tout faire, que l'on peut réussir à frôler le silence.

Comme les délires ont provoqué des sorties hors la «mammosphère» temporelle du dire dans un temps flottant, les machines abstraites ont permis au texte de faire surface et d'exécuter quelques entrechats dans un espace lisse avant de replonger dans l'espace strié du dire où les machines de guerre terre à terre auront, encore une fois, à maintenir les frontières ouvertes pour assurer, d'un côté, dérives et «dérêves», de l'autre, délires et tous ces petits déplacements mécaniques entre le réel et le «déréal».

Mais frôler le silence, si peu souvent, oui, si peu souvent, parce que, par inadvertance, les dérives et les «dérêves» se sont quelquefois aventurées dans cet imaginaire divisé en «deux grands domaines antagonistes: l'Est, orient de la lumière renaissante et victorieuse, opposé à l'Ouest, pays du mystère et du déclin. Ces domaines à leur tour sont redoublés par le Nord, pays du froid, de la guerre, de la mort, et par le pays tropical, pays des épines» (28) et c'est dans cet imaginaire que les machines abstraites ont failli s'embourber

---

27. Deleuze et Guattari, op. cit., p. 207.

28. Gilbert Durand, Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Introduction à l'archétypologie générale, Paris, Bordas, 1969, coll. «Etudes», p. 481.

dans le quadrillage de cette anthropologie magnétique. Mais à la différence de l'imaginaire, la «mécanosphère», quand on peut réussir à s'y introduire, est lisse, sans centre ni dualité, dense, en suspension comme une galaxie que l'on ne retrace qu'en partie. Les machines abstraites, à bord desquelles on peut se rendre, sont tout aussi insaisissables, mais il fallait «fixer, fixer la terminologie comme on pouvait pour rien» (29).

Ainsi les «dérêves» sont des rêves construits, des conjugaisons pour venir à bout de sortir de ces espaces labourés par le dire, comme cette déclinaison dans la pensée pure (p.77,78), décollage subversif qui nous mena jusqu'à la déraison d'un gigantisme qui nous fit retomber dans le «déréel» et la stratégie souterraine de ses bulbes événementiels.

Courte «dérêve» de la romancière dans cette femme assise sur une balançoire et qui tente d'atteindre du bout de ses pieds le moteur d'apogée d'un satellite (p.107). Poche d'air éphémère gonflée par l'hélium volatil des machines, mais retenue par un fil invisible qui sera plus tard lié à cette chute de la romancière en bas d'une balançoire, chute suivie d'un coma, espace blanc, indéfini, hors d'atteinte du temps.

Passages, va-et-vient, des lignes s'entremêlent, se ramifient, se rejoignent plus loin, se durcissent dans un tubercule jusqu'à ce qu'un autre écart déclenche une tangente à

---

29.Deleuze et Guattari, op. cit., p. 92.

tendance cinématographique (p.137) qui tentera d'éjecter la fin pour qu'elle aille se perdre dans cette «mécanosphère» sans bout du monde ni commencement. Mais Eva a pris sa «dérêve» pour un rêve inaccessible, elle s'est alors recroquevillée dans la «mammosphère» et, à même le désordre des événements, elle a produit un conglomérat de signifiants (fin-opéra) colorés comme ces oiseaux-mouches sortant de la ritournelle primitive; à chacun sa fuite, «là tu te dégages et voles selon» (30).

Quant aux dérives, ce ne sont pas de simples écarts comme les «dérêves»; elles sont accompagnées de poussées tourbillonnaires créant une matière-mouvement, «un voyage en lisse» sur le toit des dômes croissant sous les serres de l'Adriatique (p.123) ou dans cette atmosphère d'éther bleu rorqual ceinturant le pont avant d'un cargo fantôme (p.54) ou dans ce soliloque sur ce qu'est une véritable mère (p.134).

Il y eut aussi tous ces voyages sur place au-dessus de la mer, des pôles, des déserts, en haut de cette tour aux cerceaux d'ozone ou dans cette volière située on ne sait plus trop où, puisqu'elle et lui habitent nulle part. Les dérives sont sans doute les moments-mouvements les plus dégagés, les plus nomades et les plus illégaux. D'ailleurs, lors de cette fin-opéra suggérée par Eva, la romancière constate qu'il manque justement

---

30.Rimbaud cité par Jean-Pierre Richard, Poésie et profondeur, Paris 6e, Editions du Seuil, 1955, coll. «Points Littérature», n. 71, p. 190.

une mer, une serre, une rizière (p.161), de ces petits sentiers par où l'écriture trafiqua de cette poésie distillée dans l'alambic du dire.

Dérives, «dérêves», délires, machines à vapeur, passage d'un corps solide ou liquide en un corps sans organe qui s'infiltré par n'importe quelle fissure ou fente et s'éloigne et rencontre et il suffit «d'un mouvement pour que s'approche un autre monde» (31).

Mais avant que se dissipe notre terminologie, on peut conclure que les machines de guerre sont au «et», ce que les machines du désir sont au «dire», ce que les machines abstraites sont au «parcourir». Trois machines à mots qui, à force d'écriture, ont produit cet agencement machinique qu'est le «dire et parcourir», propulseur de ce roman que nous allons maintenant explorer.

---

31. Supervielle, Oublieuse mémoire, p. 18.

DEUXIEME PARTIE

ALTITUDE DE L'EXPERIMENTATION

A PERTE DE VUE JUSQU'AUX CONFINS DU MEKONG

ROMAN

## CHAPITRE 1

Contrairement à l'illusion courante des autobiographies et des romans traditionnels, le sujet de l'énonciation ne peut jamais être le même que celui qui a agi hier.

Roland Barthes

Elle et lui habitent nulle part pour l'instant, mais si vous le désirez vraiment, vous pouvez monter une montagne et puis une autre plus haute; reprenez votre souffle, car vous aurez maintenant quelque deux cents marches à monter, l'ascenseur est en panne. Murs couverts de graffitis et de «manon love Yvon», vous aurez beau sonner, aujourd'hui ils sont partis en plein midi des choses et demain ils auront sûrement déménagé; je vous y conduirai.

Mais il faut mentionner, avant d'aller plus loin, qu'il lui arrive souvent de se ronger les vertèbres pour un rien, pour une phrase dite à l'emporte-pièce, pour un regard vide. Elle s'étourdit alors à suivre la circonférence des circonstances jusqu'à ce qu'elle retrouve son stylo pour tracer des mots, toujours les mêmes, ceux qui lui appartiennent. Quelquefois, mais ce, très rarement, l'émotion, ou disons l'électricité du moment, lui fait piger de ces verbes qui ne sont pas les siens et qui parfois perforent le paradigme presque paléontologique de



son écriture. Refrain d'orgue de Barbarie, les dinosaures vont d'un pas lourd quand elle ne sait plus la solitude.

Lui, il voudrait dans sa bouche, toutes les sphères, alpha delta et fleuves. Le matin, chose étrange, il promène ce volier d'outardes qu'il pense être toujours le même. Ils vont d'étangs en pignons délogeant les pigeons.

Je vous quitte, elle ne devrait pas tarder, mais souvent elle tourne longtemps autour de chaque phrase, mâchant chaque son comme pour détruire le sens. Le paragraphe me pousse aux trois points de suspension, là voilà...

Jardin botanique, midi tombe sur la rampe, les reflets des serres me cristallisent. Pénicilline survole les leucocytes, les reins m'en parlent encore, mais les rhododendrons m'attirent et la rampe me ramène dans le midi des choses. Trapèze tropical, jasons photosynthèse, troupeaux de zèbres mal à propos, Il Il Il colporte mon attention.

Ses doigts entre les miens, mais les fougères géantes, rien de tel pour déposséder. Manquent les baobas et les pauwlonias, en plein hiver, c'est pas facile d'être tropicalement vôtre , nous dit le jardinier en arrosant des souvenirs de vacances. Surtout, ne pas chercher à comprendre pourquoi ce sable dans les plates-bandes, pourquoi, soudain, ses mains sur mon épaule. Bambous et cocotiers racontent; descendons l'escalier.

Nous deux, une table et café chaud et boire l'autre, ses

jungles et ses jaguars. Longtemps s'assoir, regarder l'un qui dîne, l'autre qui déjeune. Self-service dans la soupe, cellophane dans le sandwich et nervosité dans le cendrier; le dimanche s'entasse dans la soucoupe.

Puis la faim, puis tous ces gâteaux, puis toute cette croisière dans les serres; on se convainc et finalement, on mise avec prudence sur les brioches. Tour de Babel de glaçage et rares raisins, seule la canelle valait toute cette tarentelle de glucose dans l'estomac. Trottoirs et jambes, on entre.

Enjamber une clôture, sauter deux saisons et nous reviendrons en septembre, car elle s'est laissée descendre dans le passé. Pourtant, elle veut écrire le présent, mais cette lumière de l'automne lui fit voir des châteaux givrés remplis d'Amazonie.

Elle et lui connaissent l'oubli; un ami passe, les jours aussi. Manuel de zoologie, chapitre VI: «La circulation du sang», elle patauge dans les globules blancs, protozoaires entre les dents.

Des personnages! Vous attendez sûrement que d'autres arrivent et viennent les envahir. Arriva donc cette écuyère en tutu, belle, touchante et désarmante. Elle s'exécuta pendant plusieurs mois. Tête sur la selle, grand écart sur le divan, coup de pied à la lune avec demi-tire-bouchon carpé, l'écuyère plongeait dans ses fantasmes à lui et lentement l'oreiller glissa hors du lit, puis elle disparut dans l'opéra de la vie.

Suite à cette volte-face, ils mirent des jours à se dire, à s'expliquer et se dire encore; mais depuis elle se sent autre, à la fois plus libre et captive et quelquefois seule, terriblement seule. Pourtant, elle sait que rien ne sert d'étourdir cette solitude, car elle fait partie de la zoologie, qu'on le veuille ou non; la cellule s'étire, se divise et se retrouve seule avec son noyau. En quatre phases, vous me direz, mais je crois qu'elle en est à la mésaphase, une phase de clair-obscur où elle commence à entrevoir les contours de son protoplasme.

Les frappes passent, les lignes s'entassent; normalement, elle devrait prendre le relais de cette page; elle a dû être retardée par la pluie qui s'est mise à tomber peu de temps après son départ pour l'Est, landes et l'île qui ne sont que prétexte pour prendre le large. De retour, elle appuie son coude sur la table...

Passer l'éponge sur nos amours. Prendre son bain et lire la Méditerranée. Vitres embuées et heures avancées de l'est, je tâtonne le temps. Basilic dans la sauce à spaghetti, ils devraient arriver vers les quatre heures. Stylo rouge, je me tortille autour des mots ne sachant plus quoi dire. Cinq heures, ils ne viendront pas, parce que l'auto, parce que secondes et longues histoires de mappemonde. Dévisser l'attente et glisser dans une chaise longue à l'ombre d'un livre payant dans le jéjunum à la recherche de plaisirs sur pilotis où l'écho tyrolien de l'orgasme n'a de cesse.

Deux jours maintenant qu'elle lit en avalant de grands verres d'eau pour inonder les pyramides de Malpighi; mais pourquoi s'entête-t-elle à lire ce roman où tout est épidermique, hypodermique, marais où grouillent et se brouillent libido et longues langues de salamandres géantes? Elle poursuit peut-être l'Archimède de son système hydraulique, mais je préfère monter sur le toit de ses châteaux d'eau pour écouter le vent me dire sa solitude dans cette multitude de cellules serrées les unes contre les autres sous d'humides latitudes.

Mais Il Il Il ne comprend pas toujours ces considérations d'ordre biologique, car il est plutôt spatio-temporel; il voit loin, capte toutes les couleurs du spectre de la lumière et même les perspectives compliquées des Hymalayas. Il sait jouer avec les contrastes de quantité et excèle dans le mimétisme, ce par quoi, il se rapproche de la zoologie. Un jour blanc pour elle, gris pour une autre, la longueur des poils pubiens l'affecte beaucoup et peut presque réussir à l'allonger en un fin renard roux.

Elle et lui s'en vont souvent sans regarder derrière eux, mais de temps en temps, 160 degrés vers la gauche, le rapporteur d'angles les ramène vers la droite perpendiculaire de Lola. Trente d'écarts planétaires, Lola est toujours là, se consumant comme une nova. Tantôt frisée, tantôt châtaine, tantôt chrétienne, en constante recherche d'une impossible orbite qui saurait la serrer très fort dans toute l'apesanteur de l'âge. Traits de compas le long des arcades sourcilières et

toujours la même bande sonore d'un bing bang de trou noir éclaté. Elle et lui la tolèrent et quelquefois même l'emmènent jusqu'au bord du silence qu'elle comble aussitôt de dix roues de paroles concassées.

Partie Lola, elle et lui sont seuls, ce soir elle sort. Sous les galeries, les criquets se frottent la bedaine contre les dernières chaleurs de l'automne.

XXXXXXX

Revenus bruts, chômage, revendications salariales et taux d'escompte, l'oppressé me compressait le butane dans le fond de la bonbonne. J'adhère, il me jette par terre. Je me relève, mais ses lèvres, autrefois fines lignes du levant, maintenant ne sont plus que nouilles trop cuites que la rage persiste à vouloir gratiner. A force de l'entendre râper le parmesan de la permanence du pouvoir dans sa lasagne syndicale, j'en viens à me sentir coupable d'avoir toujours cherché à fuir, évitant constamment de plonger dans la sauce comme un essentiel condiment. Mais très vite ses paroles m'éclaboussent, j'étouffe; tranquillement j'émiette ma culpabilité, le laisse poursuivre dans son pyrex puis soulève le couvercle, essaie de l'interrompre, mais les mots continuent, lui crispent le cerveau, lui croquent les organes et le crachent en mille ailleurs concaves à des kilomètres de la table et de mes jambes.

J'endors l'encéphale et fuis dans la bière en fût, le long d'un verre ou dans ces boucles d'oreilles lointaines qui n'en

finissent plus d'être triangulaires. J'attends que l'opressé s'arrête, mais petites aiguilles et pédalo, la vague continue de l'emporter.

Titanic et DC-8, score final et dollar tombe, Mexico s'effondre, mais rien ne bouge, excepté les nombres, excepté les mots affolés comme des atomes dans la bouche du reporter. Crème de Grand Marnier dit la tradition, gënuflexion dans le gosier, mots et nombres tombent, engorgent le sciatique jusqu'à ce que l'élastique éclate en pleine statistique dans le marathon des chiffres.

Mais que lui arrive-t-il? Où est-elle rendue? Elle, pourtant si silencieuse, là voilà maintenant eau lourde et sidérurgique. Pourquoi tous ces chalumeaux oxyacétyléniques braqués sur ce siècle? Point d'interrogation, elle se calme.

Les champs l'entourent. Elle monte à cette tour qu'il a construit depuis peu. Elle fait comme il lui a toujours dit, elle ne regarde pas en bas, évitant ainsi d'avoir le vertige, mais à chaque échelon les extenseurs de la main hésitent, et plus le vent se précipite entre ses cuisses plus les ventricules accélèrent, se contractent et chassent violemment le sang dans les artères. Elle a juste le temps de penser qu'il n'aurait jamais dû construire cette tour si haute, mais il voulait tout voir, très loin, à perte de vue, jusqu'aux confins du Mékong.

Elle hésite maintenant, car c'est à cette hauteur stratégique que la panique franchit le mur du son de la

confiance; la plate-forme est encore si inaccessible. Et puis, c'est toujours à cette hauteur qu'il lui prend cette irrésistible envie de regarder vers le bas, juste pour entrevoir, pendant quelques secondes, la tournure des arbres et le vide fracassant, écartelant la biosphère. Fraction d'hésitation et coup de poing dans le nimbo-stratus qui l'empêche de continuer; le cristallin signale déjà de ces cerceaux d'ozone qui normalement encombrant la dernière étape. Puis les vitres de la plate-forme, le plancher frais peint, elle s'assoit et se laisse mitrailler par toute cette infanterie de silence, de vide et d'horizon. Elle nomme chaque butte, étiquette chaque ombre et cherche en vain silos et convois transsibériens.

## CHAPITRE 2

[...] la forme romanesque est un jeu, un changement constant, un mouvement vers un but jamais atteint [...]

Julia Kristeva

Dans le grand hall blanc du musée où je suis maintenant, il n'y a pas de chaise, pas de table et les quatre colonnes n'ont pas de style. Les gens sont immobiles, ils ne dorment pas, ils sont paralysés, ils attendent que le récit reparte pour poursuivre gestes entrepris.

Dans un coin, où il n'y a pas de parasol, trois femmes figées dans la position d'attente, trois femmes que je ne connais pas. L'une, la bouche entrouverte, s'apprêtait sûrement à dire que le soleil est trop chaud; la deuxième, les doigts crispés sur la monture droite de ses lunettes, n'écoutait pas; la troisième, le pied gauche tout entier sorti de son soulier à talon haut, devait regarder depuis longtemps ce groupe de touristes japonais autour de cette fontaine où il n'y a pas de banc.

Les touristes sont également immobiles; les jets d'eau et une légère brume sont étrangement inanimés autour d'eux et le bras de leur guide pointe toujours cet amas d'ivoire de petits chats sculptés à même le troisième bassin de la fontaine. Il



n'y a pas d'horizon derrière eux, tout au plus une grande avenue où les autos sont arrêtées. Une bicyclette, qu'un autobus venait probablement de renverser, est restée coincée dans le vide, attendant que les mots reviennent pour reprendre sa chute.

J'attendais comme eux, les bras croisés devant cet immense tableau. Le marbre me courait dans les jambes et le bronze de mon buste me montait déjà à la tête; pourtant je savais fort bien que je n'étais pas devenue Mademoiselle Pogany de Brâncusi puisque je pouvais, à volonté, bouger les petits doigts. Je prolongeais cet arrêt dans le temps, pour une fois que tout n'était pas éclaté en mille et un gestes précipités, mais une voix sortant d'une vidéocassette se mit à nasiller une nouvelle théorie qui, aussitôt, actionna les touristes japonais. Les trois femmes changèrent de place, se mirent à l'ombre et, en même temps, j'entendis le bruit d'une bicyclette retombant lourdement sur la chaussée.

Je ne voulais pas qu'on m'explique l'art; je ne me suis pas assise pour écouter; les mots n'ont pas couru dans le couloir et ne se sont pas jetés en bas de l'escalier pour se faire voir, ils ont seulement franchi l'explication et n'en sont jamais ressortis. Où va mon histoire? D'un jardin botanique au musée d'art contemporain. Où désirez-vous aller? Peut-être n'irai-je pas?

Elle sort donc du musée et encore une fois s'en va dans le midi des choses. Elle aimerait s'arrêter très longtemps,

trouver une citrouille dans n'importe quel jardin, la vider, y découper de grandes fenêtres puis s'y installer, ne pas bouger, se laisser pousser en regardant passer pollen et graines; mais , à la place, elle trouve une rue, un trottoir et de la pluie. Elle n'est pas triste pour autant; d'ailleurs, elle ne connaît pas beaucoup la tristesse. Quelquefois, elle aimerait être mélancolique surtout quand il pleut comme aujourd'hui, mais elle n'y parvient pas, ça l'énerve d'être triste, car alors les sentiments vont et viennent, pincent le plexus, cherchent le tragique et lui font manquer le vertige du silence et l'instant qui passe. Mais pour réussir à vous expliquer convenablement tout ceci, il lui faudrait quelqu'un d'autre qu'elle et que moi. Elle court donc s'acheter trois quotidiens, commande une éclaircie et se met à fouiller les annonces classées.

Elle n'encercle rien, ne note rien, ferme le journal, un peu déçue de ne pas avoir trouvé ce qui lui fallait. Il aurait été si facile que quelqu'un vous explique tout pour elle, schémas à l'appui, à l'ombre desquels vous auriez pu entrevoir des allées bien tracées, bien identifiées et dans lesquelles vous auriez pu vous promener sécuritairement de bassins de vérité en bosquets de synthèse, mais décidément la pluie est à l'orage; elle enfile son manteau gris et me téléphone pour me dire qu'elle n'a plus le goût d'expliquer le pourquoi de ses fréquentes boulimies de silence ni le comment de ses «Où est-ce qu'elle s'en va?». A tout hasard, je lui refille cette annonce que je viens de découper : «Géomètre de l'événement,

cartographie du présent, tracée de lignes de fuite, mille plateaux d'expérience». Elle note et raccroche.

Puis elle plonge dans le présent qui tombe à verse sur le nylon de ses désirs. L'autobus est bondé de gens occupés à pelotonner leurs pensées. Des yeux glissent sous la gêne ou derrière les pages d'un quotidien. Elle ne sait plus où mettre son parapluie mouillé, le tient tant bien que mal, mais il devient vite encombrant comme ces sacs et manteaux qui n'en finissent plus de ruisseler. Humidité frelatée, elle croise les pieds, déboutonne le présent et se décide enfin à intervenir, car depuis l'expérience du premier chapitre elle s'était dit qu'elle enchaînerait n'importe comment, au gré de l'instant, pourvu qu'elle parvienne à se multiplier.

«Convoquer les tribus», j'ai mille chocs et chats à suivre. Je voudrais pouvoir me catapulter parmi ces nuées d'images blanches, mais les mots tardent, le cerveau trie trop longtemps. Matraque, j'attaque, je jappe et mords la matière grise, mais toujours pas d'émeute, si ce n'est qu'une foule de synapses continuant à transmettre des mots d'ordre, toujours les mêmes.

Cocktail Molotov dans le paragraphe, j'avorte... enfin tare le «tandis que» pendant que se disloque le quai, les blocs s'entrechoquent, les murs s'accrochent aux portes, mais les patios s'écroulent. Des tours d'histoires et des tonnes d'écrits tombent dans les canaux qui déjà débordent, poussés par ces hordes d'orques qui déchirent berges et ponts et baies pendant

que la mer suffoque, étranglée par les docks.

Cracher dans le Grand Lac de l'Ours; que d'urgences amères, si près des pôles, à quelques détroits du silence! Les brise-glaces écartent la démesure; j'ai juste le temps de finir de graver mon soliloque sur le granite de l'attente avant de descendre Clark et Prince-Arthur.

Où va-t-elle? Elle marche très vite et d'un pas très léger malgré les rafales de pluie qui, en quelques coins de rue, ont réussi à la tremper. Tous ces mots, sens dessus dessous, dilués dans quelques onces de poésie à 45% d'à propos, l'ont réchauffée, l'ont comme soulagée de la prose. «Mais vous ne consommez pas là de la poésie», lui a-t-on dit, «trop de virgules et de points; vous savez, depuis Apollinaire, il n'y a plus de ponctuation dans la poésie. Et puis, il vous manque de ces précipices profonds du tragique balisés par des barres obliques savamment tracées. Et puis, vous faites trop de bruit, tous ces sons qui s'entrechoquent! On se croirait dans la gueule d'un lion qui sape sa proie; on ne vient pas à bout de vous entendre dire».

Mais justement, quand il lui arrive de piquer ainsi une crise «épilepticopoétique», elle a cette drôle de sensation de ne plus vouloir rien dire, d'annuler les mots en les mastiquant pour que seuls restent les sons sans sens, près de ce silence que salivent les glandes. Mais tout ceci n'est que de la zoologie et n'a rien à voir avec la poésie. Ainsi, elle qui

s'en allait je ne sais où, elle revient sur ses pas, saute dans le métro jusqu'à la station Berri Demontigny. Terminus des voyageurs, elle file vers le zoo-selva la plus proche, «Bestiaire insolite» sous le bras.

Pas d'ornithorynque ni de pangolin ni de tamandua, j'ai beau chercher, vider chaque cage, questionner les barreaux, toujours pas de «mormose l'inquiète», cette sarigue-souris qui, à force d'histoire, a perdu sa poche de marsupiaux et depuis, ses souriceaux lui grimpent sur le dos et s'agrippent à sa queue comme on s'agrippe au réel, comme on oublie le ventre, le cordon de l'autre et cet attirail de dépendance liquide.

Plus loin, des loups n'en peuvent plus de tourner en rond dans ces carrés sans cône tronqué ni prisme oblique. Quant aux girafes...je ne sais plus, car, soudainement, sans raison, je n'en pouvais plus d'être vertébrée et m'en allai.

Elle plante un décor, entrouvre les rideaux, commence une scène, puis elle arrête la représentation, roule les pangolins, éteint les projecteurs et nous laisse seuls. Désordonnée, discontinue, elle éternue; peut-être est-ce dû à cette grippe qui, depuis quelques jours, l'atténue.

Aujourd'hui, à bâtons rompus par la fièvre, elle se casse la tête à lire au lit cette longue histoire qui ne s'interrompt jamais, qui se poursuit d'un tome à l'autre sous le feuillage touffu d'un impressionnant arbre chronologique. Elle espère ainsi guérir ses fréquentes dislocations de la pensée.

Descendent les icebergs le long de la nuque; le port frissonne; décidément, elle ne va pas bien. Hier, toute cette pluie. Elle presse le citron, ajoute un peu de miel dans l'eau chaude et se laisse infuser.

Lui, qu'on allait presque oublier il s'amuse et colle des bouts de papier au gré du hasard, parcourant le noir et le blanc à dos d'éléphant, profitant des lignes pour monter aux lianes de l'abstraction.

De son côté, elle a souvent cette sensation d'être avalée, digérée quotidiennement par des paroles à demi-paralysées par l'obésité du conditionnement, mais cela ne l'inquiète pas outre mesure, car, après tout, elle croque et grignote à sa façon langage et arbitraires dimanches. Mais, vous me direz, on peut croquer et puis cracher sans jamais avaler; alors c'est la révolte! A force de croquer la carie dentaire augmente proportionnellement au taux de calcium rejeté, et puis vous risquez de provoquer une gingivite, ce qui est très douloureux, mais elle s'impatiente et me coupe juste comme j'allais parler de dentifrice et de...

La pastille fond dans ma bouche, je n'ose pas la croquer, je l'imagine à plat ventre sur ma langue entre deux plages de sucre se laissant peu à peu dissoudre par des vagues successives de salive. Climat tropical de la gorge et puis les grottes à traverser et voûte et voir et voie rapide, tard l'encéphale entre à camphre perdu dans les sinus congestionnés. Je tire sur

les couvertures ; un cortège de chaleur suit l'aspirine et son convoi analgésique.

XXXXXX

Ils coupent le maïs, les courgettes ont gelé dans le jardin, on commence à parler de double fenêtre et l'heure maintenant que l'on recule... me taire, ne plus rien dire, il faudrait que j'apprenne à me retenir, car chaque fois que je dis ce que je pense, les mots se font aussitôt prendre, peser, dépecer, emballer, étiqueter et au bout de la ligne, comme un faux filet je me retrouve coincée entre deux feuilles de papier ciré par les préjugés. Mais je n'apprendrai jamais à retenir les mots; c'est biologiquement impossible; car, alors, ils font des dépôts, s'accumulent, bloquent la grande circulation des émotions et tout devient noeud crispé où plus rien ne se joue. As de pique, je passe...

Trois de coeur, j'enchaîne, car elle doit partir pour New York. Elle n'a pas encore fait sa valise et elle traîne encore autour des mots. Elle aurait pu partir pour Paris, Pékin ou Chittagong, mais, pour l'instant, New York est la ville la plus proche et la plus économique. Elle espère entrevoir l'Atlantique, elle y va seule, pas d'amant, donc pas de personnage en perspective; pourtant elle devrait savoir qu'ils sont essentiels à la réussite d'un roman. Il aurait été si facile de s'accoupler, de prendre des pages pour décrire cette nouvelle relation et puis, elle aurait pu consacrer un chapitre

entier sur le dilemme du retour et de la séparation; vraiment , elle vient de rater l'occasion de nous faire rêver.

La mer, quatre ans sans la voir, une heure de métro pour s'y rendre, en espérant qu'elle y soit toujours. Malgré les buildings qui n'en finissaient plus d'être gris, malgré les promenades en bois, malgré les transistors, la mer , sans hésiter, s'est emparée de l'horizon, a jeté ses brumes et bombé les quais.

Pressée j'étais de tout voir, j'ai serré très fort la baie, j'ai allongé les bras vers l'avant comme pour essayer d'atteindre l'infini, puis je suis retournée à la ville en pensant que ce que j'aime de la mer, du désert et des pôles, c'est cette vision d'immensité lointaine qui semble suivre les méridiens de la terre qui courbent l'espace au-dessus d'un vide incalculable.

Pleine est la ville maintenant, pleines sont les vitrines, pleines sont les galeries d'art; il faut à tout prix remplir la nuit de jour. Bondée d'impressions je suis. Comme un wagon de métro, j'attends un quelconque terminus pour narrer mes graffitis. Tatouée fut ma cornée par l'ombre des gratte-ciel. J'ai la bouche pleine d'avenues et des enfants de la Petite Italie s'éparpillent sur ma langue comme ces glucides qui secouent leurs sucres au sortir du bonbon.

Mais elle ne parvient pas à tout rassembler, à tout raconter convenablement, à décrire les quartiers vides, à longer



de mémoire cette grande place aux kiosques presque pagodes. Non, vraiment, demain, peut-être, au détour d'un paragraphe, elle se servira d'une prise de vue sur la tour Chrysler, d'un cargo remontant l'Hudson ou alors elle inventera une histoire à partir de ces diamants remarquablement incrustés dans le ciment d'un trottoir.

Quatre jours, c'est tellement vite passé, en plus des nuits blanches à repasser. Au bout du compte, elle ne savait plus si tantôt elle était à Canton, tellement l'automne épelait à tue-tête les couleurs presque jaunes de la jonque et du Mékong. Pourtant, si elle avait regardé au loin, sous les piliers du pont de Brooklyn, elle aurait pu entrevoir de ces courants gris bleutés par les reflets des poutres d'acier qui n'ont absolument rien à voir avec la mer de Chine. Mais ces odeurs sucrées d'Orient, ces poissons étalés, ces intonations étranges éclatant dans la gorge des marchands l'ont fait s'asseoir et goûter l'Asie entre deux platées de riz et quelques regards calligraphes.

Impossible pour l'instant d'enchaîner; ma mémoire trie, ne veut pas de ceci ou entre où je ne suis pas vraiment allée. Plus rien ne passe, les mots se sont comme soudainement arrêtés. Les chouettes pourtant si blanches, le vent pourtant si sens dessus dessous ne réussissent pas à ~~me faire écrire~~.

L'automne grisonne l'azur; je lis, mais rien ne m'arrive, rien ne me bouleverse. J'ouvre une porte: on sert le thé sur

plusieurs pages. Dans la cuisine, domestiques et autres pèlent des pommes. Londres 1915, parcs et promenades, de temps en temps des bombes, rien de plus, dîners mondains en sus. Une époque mécaniquement vécue comme un moteur deux temps. La mer à peine effleurée.

A force de lire, je sens qu'elle va manquer le silence et passer à l'indifférence où peu à peu les choses vont commencer à s'éloigner et devenir de plus en plus floues. Heureusement, aujourd'hui, elle a un rendez-vous pour un examen de la vue chez l'optométriste; peut-être s'évitera-t-elle ainsi ce détour, cette déroute?

Que voyez-vous la nuit? Des meutes de loups dans mes rêves, la lune quand elle y est. Et que voyez-vous dans la lune? Sans mes lunettes, je n'y vois qu'une masse blanche et brillante; avec mes lunettes, c'est tout à fait différent; tantôt j'y vois une face d'Apaches avec ses quatorze os soudés entre eux ou alors, quand l'ombre des nuages est propice, je peux réussir à voir quatre ou cinq caniches blancs s'amusant à faire le tour des cratères qui dégivrent au fur et à mesure que la lune tourne.

Avec sa lampe de poche satellite, l'optométriste sonde longtemps l'intérieur de mon oeil droit; il aperçoit, collées sur la rétine, de ces voûtes en ogive de cathédrales gothiques déjà visitées il y a déjà plus de 10 ans. Il contourne cônes et bâtonnets et me demande de regarder vers le

haut comme s'il cherchait une quelconque nébuleuse. Puis , sans suite logique, il me fait courir après la tâche aveugle qui, sitôt prise, s'évade à nouveau. Tours de chamane et ongles d'orteils écrasés au quatre coins de son bureau, l'optométriste se gonfle le nerf optique en écrivant des chiffres magiques sur l'état de ma sclérotique.

«Lisez la ligne du bas», me dit-il, en m'écrasant sur le nez un lourd et gigantesque appareil froid pouvant lointainement ressembler à trois cents paires de lunettes collées l'une par-dessus l'autre. Je lis, j'hésite sur le premier F rencontré, car il ne sait pas que je mélange encore les V et les F. Je ne le lui dis pas, car il risquerait alors de fouiller dans l'alphabet de mon enfance. Et font, et vont, les V et les F Ventent dans ma mémoire au moment même où mon Frère est dans le Ventre de ma mère attendant, je croyais, une grande Vente pour sortir de cette si petite Fente à l'abri des Vents et du mauvais temps.

«Décidément, vous êtes une vraie myope», me dit-il, en ramassant les V et les F éparpillés ici et là sur mon dossier. Presque midi, il passe au test des fourchettes que l'on doit faire entrer l'une dans l'autre sans jamais les faire dévier. Puis j'ai dû affronter une assemblée de montures de toutes les origines.

En revenant, elle passa par le port où un cargo semblait l'attendre. Etant donné sa myopie, elle ne vit pas le «No trespassing» et monta sur le pont où déjà d'autres curieux, comme

elle, allaient et venaient cherchant un bouton à presser , une manivelle à tourner dans l'espoir d'y déclencher un départ. Mais pas d'équipage ni sur la dunette ni sur la passerelle de navigation ni sur le pont vers l'avant. Pas de capitaine, pas de barre ni d'homme à la mer et malgré le fleuve, pas le moindre brouillard qui aurait pu donner cette sensation d'avancer vers un nulle part creux à la merci de rafales chargées d'haleine froide sortant des gueules géantes des courants nordiques.

Puis sans prévenir, son imaginaire largua trois guépards équatoriaux, jetant ainsi par-dessus bord cette atmosphère d'éther bleu rorqual qui commençait déjà à nous transpercer. Sans doute, était-elle à l'affût d'un événement, n'importe quoi, une flèche rebondissant sur le mât en acier, un enfant dévoré par un escalier ou alors un hublot qui éclate, terrassé par des géraniums qui n'en peuvent plus de supporter le mal de mer.

Bien entendu, rien de tout cela n'arriva. Il ventait beaucoup; le soleil, la lumière sur les écoutilles cadenassées, elle fit le tour de la salle des cadrans en se collant le nez aux grandes vitres panoramiques, seuls interdits tangibles. Les mamans n'en pouvaient plus de découvrir et tout le monde semblait un peu pressé par l'autorité des vents, l'absence de lois, le silence des groupes électrogènes et la vacuité des lieux.

### CHAPITRE 3

Faire un événement, si petit soit-il, [...] le contraire de faire un drame, ou de faire une histoire.

Gilles Deleuze et Claire Parnet

J'efface, je recommence, j'ajoute, j'enlève depuis le début. Je m'en vais dans tous les sens, appuie les coudes sur la table, me ronge les ongles, regarde par la fenêtre, cherche un personnage, l'habille, le déshabille, le renvoie dans le fichier. Je me relis, déchire, soustrais. Tout cela m'arrive parce que la terre est ronde et que, pour réussir à s'y tenir debout sans avoir cette sensation de toujours être tiraillée vers le bas, il me faut écrire pour vaincre cette gravité qui, à long terme, fixe, immobilise, écrase avec toute la pesanteur de ses lois. Mais peu importe les pourquoi, à force d'écrire on voudrait bien se faire lire et voilà l'événement explosif qui manquait à ce récit. Bilan de la catastrophe: 30,000 mots morts, abattus en un seul instant par le refus d'un éditeur.

Elle avait passé la soirée à feuilleter «Les grandes catastrophes du vingtième siècle», passant de l'éruption du Mont Pelé à la tour infernale de Sao Paulo, cherchant un prétexte à rebondissement du genre à vous donner le goût de poursuivre votre lecture pour en savoir plus long; mais voilà, tout s'est

déroulé autrement. Le glissement de terrain a eu lieu chez elle, dans sa propre cour intérieure, renversant orgueil et peupliers, écrasant plates-bandes d'amour propre et d'illusions cultivées, rasant tout sur son passage. Et comble du malheur, l'émotion se mit à déverser des tonnes incontrôlables de matières incandescentes, mettant le feu aux chambranles de l'autre. Désir brûlé au deuxième degré, elle repose sur un divan-lit qu'il a installé à proximité de l'automne...pourvu qu'elle ne se laisse pas emporter.

Mais ces catastrophes qu'elle avait tant cherchées se mirent à se succéder à un rythme étourdissant, l'emportant malgré elle. Ainsi, hier quand le moteur de leur auto mit fin à ses jours, on ne le mentionna nulle part ni à la radio ni dans la section météorologique des journaux, et pourtant ce fut un événement qui, en quelques instants, fit monter leur pression artérielle et déclencha de terribles tornades dans l'Alabama de leur quotidien. Tout fut renversé: tasses de café, lectures entreprises, chapitre à peine commencé. Les outardes s'envolèrent pour quelques jours sans hésiter.

Un fait marquant qui leur coûta exactement trois jours de doigts vissant, glissant, déboulonnant, suivant les fils et prises, sans compter la patience qu'ils eurent à déverser par litres dans le carter de leur tempérament plutôt colérique.

Pourtant, il s'agissait simplement d'enlever le moteur qui ne voulait plus fonctionner; mais l'opération se compliqua le

deuxième jour en posant le nouvel arrivant, un 18RC semblable au précédent avec de ces petites différences de rien, qui tôt ou tard déclenchent de ces hystéries mécanico-dépressives accompagnées de coups de clé à molette; mais je n'entrerais pas dans les particularités attenantes au métier, car je risquerais de vous perdre comme ils l'ont fait en essayant de comprendre pourquoi le carburateur se noie.

Depuis elle marche sur des échasses évitant d'être ainsi trop terre à terre. Labours et diesel, amour et ficelle, quelquefois elle chancelle en frôlant les cordes raides de ce roman sans funambule pour mener le suspense. Elle a beau se tenir à distance du tragique, voilà qu'une importante tempête menstruelle, comme elle n'en avait jamais connue, se mit à la perturber. Ses phrases, une à une, passèrent par son ventre avant d'être écrites au «rhythm and blues» des crampes.

Un jour, dimanche. Demain, novembre. Je me concentre, tente la comptine pour endormir la douleur. Il fait noir à cinq heures, on soupe à six heures, à la queue leu leu les crampes descendent le long de la hanche. Je me perche sur la tige d'une pervenche, laisse passer zeppelin chargé d'ovules et reviens sur la pointe des pieds de peur d'ameuter à nouveau la douleur.

En de pareilles circonstances, elle pourrait s'abstenir d'écrire, changer de wagon ou faire descendre les lecteurs, mais il est vrai qu'il pleut; il vous faudrait attendre le prochain train, seul, en silence, vous gelant les pieds. Vaut mieux la

suivre; d'ailleurs, elle vient juste d'enfiler un chandail; son métabolisme ne devrait pas tarder à nous redonner cette sensation de filer à nouveau à toute vitesse au travers du texte.

Vingt chats noirs passèrent sous les trente-deux échelles appuyées, ici et là, contre les murs du temps, puis les catastrophes disparurent peu à peu. Elle se laisse longuement tremper dans un bain de zinc fondu, car elle s'oxyde à rien, surtout, quand, sous la galerie en fer forgé de ses amours, viennent à passer de ces mains oxygénées par des regards séducteurs .

Elle ne comprend rien à la séduction; pourtant c'est très zoologique, mais elle ne prit pas le temps d'ouvrir son manuel de zoologie, elle était trop pressée. Sexe en bandoulière, quand, sur le patio d'un divan, Il Il Il fait griller des illusions sur les braises rouges d'une diva se lovant dans son hibachi, elle prend l'avion, descend à Ouargla où il n'y a plus rien que du sable, que des kilomètres de vide et d'horizon, que des caravanes d'yeux maures transportant dunes de gestes et lente montée d'un grand erg. Quand elle revint, ils mirent les cartes sur la table et jouèrent toute la nuit à faire briller la dame de coeur à force de se la passer..

Flâne le matin, je rêve qu'il pleut. Des chevaux blancs s'éparpillent dans mon inconscient. Une ondée de princes charmants tombent et se mettent à faire neiger mon passé sur les



lointaines plaines boisées où je ne me souviens plus de rien. A coups de poudrerie, j'envahis le creux des arbres pourris, j'égorge les prairies, je m'agrippe aux galeries, me blottis dans le coin d'un chassis jusqu'à ce qu'un cauchemar vienne me mordre la main engourdie aux quatre coins d'un rêve pris dans le torticolis d'une souris grise rongant le vert-de-gris du bronze de ces bonzes aux ventres remplies de nirvana et de monstres en pyjamas rayés par les chassés-croisés de la mémoire.

Elle se réveille, brasse les dés du jour, mais l'hiver est prise de chair pour Lola qui vient de se brûler la peau parce qu'elle a trop mis de cette crème magique qui devait faire disparaître cette étrange maladie qu'est le psoriasis. Déménagement, nouvel appartement, énervement, le sang se mit probablement à cavalier éperdument nonobstant les risques d'un raz de marée épidermique. Barrage analgésique, murs d'hôpital et chauves voûtes crâniennes de dermatologues pour endiguer, endiguer...

Zuiderzee, tant de digues me ramènent en plein polder où tout est retenu, conquis, contrôlé, la mer mise à distance. Puis Il Il Il me dit du bout de ses landes, qu'à force d'être là côte à côte, on ne sait plus soi-même être, mais il reste.

Tête baissée, épaules courbées, elle n'eut plus le goût de se dire. Elle se mit alors à briser les mots qui volèrent en mille voyelles dans le creux de la chaise et de la table.

J'épelle, je martèle le réel, je fais du bruit pour le

pousser hors de moi, car les demoiselles parlent d'anthropophagie. Je jette assiettes, fourchettes, couteaux et cuillères au fond du kiosque où déjà elles avaient commencé à jouer une sonate pour l'ogresse qu'elles voudraient que je sois, mais je me retourne et m'enfuis.

XXXXXX

Montréal, novembre, attente; un homme pressé commande un sous-marin, sept pouces, steak et salami, puis il s'assoit. On parle grec, des chiffres en anglais bondissent sans prévenir au beau milieu de leur conversation. Un tapis rouge défleurit par les allées et venues des clients qui, de temps en temps, émettent des regards qui vont se perdre loin dans ces miroirs aux tête à tête inévitables. Les cigarettes se fument. L'automne est au vent. La ville est à l'envers. Lola se fait attendre. Elle lui avait donné rendez-vous à son nouvel appartement, mais Lola oublie souvent, mélange les temps et, quand on déménage, il y a tant de choses à penser.

J'étire mon café. Pizza et souvlaki se promènent sur les tables aux alentours. J'esquisse mal, les odeurs manquent, les chaises aussi et cet éclairage qui assomme tout; vaut mieux ne pas en parler. Dans la cuisine, combien sont-ils? Une voix de femme, on coupe, on frit, le téléphone sonne, on fait répéter l'adresse, 1800 Berri, avec des oignons, appartement 7.

Ce soir-là, Lola la serra dans ses bras tellement elle était contente de la voir. Elle lui montra son nouvel

appartement qu'elle pensait être un presque paradis sans balcon avec tapis mur à mur. Sans cesse elle lui vantait les avantages de l'ascenseur; Lola semblait heureuse.

Il Il Il m'a rejoint. En s'en allant au salon du livre, il a neigé entre les gratte-ciel. Il me parlait de l'une, de l'autre, de séduction et d'autre chose. Il semblait pris dans une tempête socio-émotive qui n'avait rien à voir avec les trottoirs glissants et la neige de plus en plus envahissante. C'était comme s'il avait essayé de me transplanter, à ciel ouvert, son milieu social en pleine épine dorsale, coin Dorchester et Mansfield. J'écoutais, j'entendais passer des noms familiers, mais la neige me bousculait, me donnait de ces envies folles de plonger à même les flocons et de l'entraîner hors de lui dans le lointain va-et-vient éphémère de la chimie des cristaux.

Sans vraiment en prendre conscience, on se retrouva dans la gare Windsor. Nous mîmes un certain temps à essuyer les verres de nos lunettes, puis la conversation reprit. Je ne voudrais surtout pas donner l'impression qu'elle ne m'intéressait pas, mais il y avait tant de bancs, tant d'odeurs de train, tant de départs qu'on a dû s'asseoir et prendre un café pour venir à bout de se parler.

Séduction et relation amoureuse devinrent des échangeurs achalandés. Au fond de moi-même, je n'en pouvais plus de constater l'illusion derrière la séduction et j'eus le goût du

givre, d'une steppe quelconque et du silence.

Au salon du livre, salle 9, co-édition, fromage, collection à trois inconnus et vin blanc, des yeux courent par-dessus la haie des connaissances. Plus loin, des iris s'agitent, s'entrouvent sur cette jupe serrée ou se ferment sur cette ambiance à mi-jambe de l'indifférence

Dehors, c'est l'hiver, on marche et frôle grappes de lilas lunaires, frises blanches et maisons à triple toits de neige. Nuit entre parenthèse, la lune est inexistante et pourtant je la sens se promener dans mon ventre. Triptyque, auto, moi et lui; le pare-brise dégivre.

Entre les ratés du moteur et autres problèmes existentiels, elle essaya de démêler ce qui venait de se passer. Elle revit dans sa tête le poète lui disant gentiment qu'elle tuait souvent le tragique avec de l'humour mal à propos. Etrange, car il y a déjà deux ans, elle avait tenté d'assassiner le récit à coups de poignard, sept steppes de neige par-derrière par devant, la voilà maintenant qui égorge le tragique à son insu. Et quand elle se met à nous mitrailler de sons comme pour lapider le sens, ne nous entraîne-t-elle pas vers la mort? Déjà ce mot nous angoisse, mais rassurez vous, car je crois que je viens de confondre mort et silence. Elle-même se trompe souvent; croyant cheminer vers le silence, elle aboutit aux cris, aux sabres et coups d'épée dans les mots qui volent en rimes qui aussitôt terrassent le silence.

Puis les jours passèrent laissant courir lièvres et louves dans l'entre-deux de décembre se faufilant dans l'entre-trois des bois. Finalement, elle se décida et peu à peu elle vida ses poches laissant tomber par terre dagues, flèches et couteaux à cran d'arrêt. Elle tira du garage une énorme catapulte et la brûla, mais très vite le regretta, car plus souvent qu'autrement, elle s'en servait pour se propulser dans la stratosphère sans jamais rien déplacer ni l'orientation des planètes ni le moindre satellite ni le plus petit des trous noirs.

Dans sa rage contre elle-même, elle sortit alors son lance-flammes et, pour une dernière fois, elle allait tenter de de...elle ne le savait pas exactement; mais avant de partir, elle dévissa, démontra son hallebarde à pointe magnétique et la rangea à jamais.

Faisant route, elle se souvint de la hache dans la cave, des couteaux dans la cuisine, des ciseaux dans le panier, du tue-mouches et des aérosols; décidément son arsenal se multipliait malgré elle, mais, pour l'instant, elle le considéra comme à peu près inoffensif pour son écriture, et, d'un pas décidé, lance-flammes sur l'épaule, elle continua.

Comme il faisait très froid, elle n'alla pas vraiment loin. De plus, le mécanisme de déclenchement de son lance-flammes s'enraya, puis elle réalisa qu'elle avait déjà oublié les motifs, la cible et la suite.

Je la soupçonne souvent d'être là où déjà elle n'est plus.

#### CHAPITRE 4

Le vrai, le faux et le faire  
croire sont devenus plus ou moins  
le sujet de toute oeuvre moderne.

Alain Robbe-Grillet

Décembre, longues nuits, guirlandes et givre, reflets brillants, fées et foisonnements de globules rouges dans les vitrines; qu'il est difficile de revenir à la prose après ce bref séjour poétique organisé par moi-même pour je ne sais plus trop quelle raison. C'est comme s'il m'avait pris une soudaine envie de sauter à la corde à danser en comptant jusqu'à deux mille cents les yeux fermés, conjuguant mes trente-sept ans dans les pages d'un manuscrit.

Maintenant, j'ai la sensation de ne plus pouvoir rien dire, hésitant à chaque phrase que je trouve longue à construire alors que la poésie est si courte et si instantanée. Et juste comme je venais de revenir de ces rizières mi-eau, mi-temps, mi-terre, je fus terriblement bouleversée par l'autre. Après-midi sans fin, nos amours devinrent lourdes et longues. Heureusement, la neige, les champs me calmèrent; que c'était amer et pour l'un et pour l'autre!

Il ne me servirait à rien de tout vous raconter en détails; l'essentiel de l'événement m'échappe. On s'est emporté l'un et

l'autre dans l'avalanche d'un non-sens. Maintenant, tout est blanc partout entre nous deux. On se faufile, on traverse, longe, monte et descend vallées d'incertitude où l'on s'accroche aux pylones dans le présent de cette phrase que je trouve longue à finir.

Elle pensa le quitter, mais fallait mieux attendre, faire du ski de fond , loin, très loin, revenir vers les quatre heures de l'après-midi quand il fait presque noir.

Allant ainsi d'un terrain boisé à l'autre, elle espérait trouver une tanière au fond de laquelle elle irait chercher un renard, un lynx ou un loup pour les regarder longtemps dans les yeux jusqu'à ce qu'elle pivote et se laisse emporter quelque part là où il n'est question que de pattes à lécher, que d'horizons à surveiller, que d'oreilles à dresser.

Puis un jour de poudrerie et de neige collée aux verres de ses lunettes, elle dut se mettre à l'abri dans une de ces petites forêts de conifères bien alignés, disciplinés par le temps. Mais à sa grande surprise, elle n'était pas seule; quelqu'un venait de passer avant elle. Sans se poser la moindre question, elle se mit à suivre ces pistes sans aucune crainte, sans aucun doute... elle verrait bien.

D'ailleurs, depuis que tout est blanc, on dirait qu'elle est à l'affût de choses étranges, de toits ouvrants, de maisons basses et de boas enroulés sur la tête d'ogres chauves. Nul doute que ce séjour poétique y est pour quelque chose, car,



alors, elle pouvait se permettre de dissoudre et reconstituer autrement objets et lieux au gré du langage. Mais elle n'a pas nécessairement le goût de se retrouver dans un de ces merveilleux châteaux remplis de princesses condamnées à se promener sur la pointe de leur «je». Elle ne veut pas non plus perdre l'hiver de vue. Elle s'arrête, reprend son souffle, regarde le soleil qui déjà se défile, débobinant les derniers mètres de jour qui s'effilochent. Des souvenirs par bandes d'années mélangées viennent s'y superposer.

Finalement, elle conclut qu'il était temps de rebrousser chemin, déçue en quelque sorte, car elle était presque certaine, qu'en suivant les traces jusqu'au bout, elle allait tomber sur un Titan avalant arbres, cheminées et lacs gelés. Une peau, un corps tellement transparent qu'elle aurait pu voir les collines se faire avaler, descendre, se prendre dans les tendons des jambes ou tourbillonner en passant dans les poumons. Elle se souciait peu des dangers d'une telle rencontre; la poésie du moment lui faisant oublier que ce même Titan aurait pu la dévorer. Elle pouvait donc se permettre d'inventer monstre, hécatombe et mappemomdes, mais elle ne sait plus.

Je ne sais plus le subjonctif passé du verbe dire ni les virgules ni les points de suspension que ces gens venus d'ailleurs viennent faire rouler dans l'entrée de l'aéroport où l'on a attendu jusqu'à onze heures.

Je ne sais plus pourquoi si souvent je me cache derrière

les mots, pourquoi? Pourquoi pendant longtemps, je me mets à aimer quelqu'un sans vraiment savoir pourquoi, ne ~~le~~ lui dis pas, garde tout loin dans un rang situé à mi-chemin entre la tour des raisons et la maison hantée des émotions.

Je ne sais plus quel effet me fait l'écriture? Elle me fait tout dire ou presque dans cet espace intime de la page où je me crois seule ou plutôt à l'abri, alors que dans la vie je ne parviens pas toujours à me dire parce que les mots n'ont plus la même portée. Ils sont dits, s'envolent, se perdent parmi les millions d'autres phrases qui se disent en même temps. Je ne réussis pas à franchir le delta de l'autre, alors qu'un simple geste de la main... mais je ne sais plus le geste.

Elle ne sait plus; elle est comme ce magicien qui a perdu formules et gestes magiques ne pouvant plus se faire apparaître ou disparaître; mais je complique les choses, car elle n'a rien perdu et ne cherche rien, encore moins l'absolu. Elle essaie plutôt de se parcourir et au bout de la ligne, elle se constate autre.

Elle regarda alors ses doigts et elle eut le goût du cirque où tout bouge, grogne, s'enflamme, virevolte et revient on ne sait jamais quand. Culbutes, pirouettes, prouesses, la femme caoutchouc se contorsionne, se noue, se donne, vire de bord, s'avale et se tord dans la chair de poule de la foule.

Des châteaux de sable surgissent sur la piste et des centaines de nains descendent en parachute, puis atterrissent

debout sur le dos de ces farouches autruches qui tournent autour des châteaux sans les faire s'écrouler. Des nuages de poussière se lèvent; les autruches disparaissent.

D'un coup de laser éblouissant sortent de gigantesques mille-pattes qui, au son de la musique, se mettent à danser un cancan époustouflant pendant que des acrobates, cuisses luisantes d'éclairage, se précipitent dans d'immenses bols de céréales croustillantes. La musique s'arrête. Les mille-pattes se transforment en cuillères; l'éclairage change. Un fakir s'avance, se concentre, se gonfle et fait éclater en mille et un morceaux les trente-six mille coupes de cristal que l'homme le plus fort au monde transportait sur un plateau en plexiglas inébranlable.

On applaudit très fort; le fakir salue en marchant pieds nus sur les morceaux de verre qu'il ramasse et mange. Les mille-pattes transformés en cuillères descendent lentement dans les bols de céréales pour aller chercher les malheureux acrobates qu'on allait oublier.

Et puis, plus rien; le fakir regagne sa loge, s'endort et rêve probablement à des pluies d'éclats de verre de bouteilles consignées. Les écuyères ragent, car, normalement, elles devaient, debout sur leurs chevaux, recevoir sur leurs épaules les nains en parachutes. Elles se demandent qui, à la dernière minute, a fait sortir ces autruches de cette australie maudite que le fakir range toujours sous son lit à clous.

Oui! Depuis le début de ce chapitre, elle avait le goût du magique, essayant de le camoufler, de le faire passer par des relais poétiques ou cherchant à se perdre dans les bois pour rencontrer des êtres épouvantables qu'elle ne rencontrait jamais, ne sachant plus rien sur elle-même, étourdie par cette musique qu'elle voulait s'interdire, ayant peur de vous perdre, allant trop dans toutes les directions. *M*ais tirons sur ce fil de nylon qui se balance entre vous, elle et moi, et allons voir qui a pu faire sortir les autruches de cette australie maudite?

D'abord, elle questionna les nains, mais elle constata très rapidement qu'ils n'étaient que des marionnettes géantes actionnées par un système électronique complexe opéré par un certain monsieur Hypothalamus. Oui/non, l'amour/la haine, la raison/la folie, la mort/la vie, selon lui, entre les deux, rien. Pas de entre la vie et la mort, pas de folle raison, pas de demi-portion, pas de possibilité de se faufiler; il faut opter ou pour l'un ou pour l'autre. Il avait donc choisi la raison. Il détestait le cirque; il s'était installé très haut sous le chapiteau, passant son temps à lire des ouvrages à tendance épistémologique qui, disait-il, n'ont rien à voir avec les maux de ventre de la femme caoutchouc.

Continuellement il faisait de ces choix critiques; il alla même jusqu'à se faire sectionner la jambe gauche prétextant que, dans la vie, il fallait faire des choix capitaux entre deux entités, sinon on devait subir les effets néfastes d'une éternelle opposition.

Bref, elle ne lui serra pas la main droite parce qu'il n'en avait plus. Il se mit à la traiter carrément de folle parce qu'elle écrivait au hasard des événements et que, pour devenir une véritable romancière, il faudrait, qu'un jour, elle invente un héros capable de choisir entre la vie ou la mort.

Décidément, elle ne pouvait se résigner à admettre ce système de l'un ou de l'autre. Il y avait tellement dans le langage de «et» et de «mais» et de «si» et de «peut-être» et..., et..., et..., se disait-elle, n'en pouvant plus d'être assise. Elle se leva, demanda à monsieur Hypothalamus de lui ouvrir l'écoutille et elle descendit.

Pour l'impressionner, monsieur Hypothalamus largua marionnettes et parachutes. Il mit de la musique et l'éclaira de tous côtés; l'échelle de corde, par laquelle elle avait grimpé si rapidement, lui semblait maintenant plus difficile à manoeuvrer et lui rappela un certain vertige, des cerceaux d'ozone et cette ascension de la tour du premier chapitre.

Allait-elle passer ce livre à monter et à descendre? En mettant le pied droit au sol, une jeune fille dans la quinzaine, qu'elle n'avait pas vue, attentive qu'elle était à descendre, se mit à se rouler sur la piste en hurlant et en criant; monsieur Hypothalamus éteignit l'éclairage, arrêta la musique, ferma l'écoutille et ne se mêla pas de ce drame auquel il était habitué.

Je venais de mettre le pied sur l'un des plus beaux

châteaux de sable d'Emilie Andrinople. Sang, colère et confluent inondaient ses joues et allaient même jusqu'à submerger les pourtours lointains de ses minuscules oreilles. Elle venait de la Turquie où elle avait appris à bâtir des châteaux de sable et où elle devint sourde à cause du sable et d'un certain Mustafa.

Je venais donc de détruire une partie d'elle-même et de son après-midi. Mais comment avaient pu opérer les autruches pour ne rien faire s'écrouler, elles qui ont tourné si étourdiment autour de ces fragiles châteaux de sable? Et comment se fait-il que tantôt, juste avant de monter à l'échelle de corde, je n'ai pas vu un seul de ces châteaux? Je ne sais plus quoi dire ni quoi faire; mon soulier droit est rempli de grains de sable. Suis-je dans un rêve, coincée par un de ces dispositifs inhibiteurs qui vous immobilisent le corps pour que le sommeil puisse réussir à se poursuivre? Où suis-je vraiment? Dans l'imaginaire, en train de me dilater entre le réel et l'inconscient? Devrais-je quitter ces lieux, partir en courant, fuir ce monde que j'invente au fur et à mesure qu'il se produit?

Et comme elle allait se poser une autre question, un barbare lui tendit la main et la fit s'asseoir à l'écart. De son sac, il sortit une boîte de chocolat, s'excusa d'un coup de tête poli, puis se dirigea vers Emilie qui, en finissant de se lamenter, prit au hasard trois chocolats. Il revint vers elle et lui en offrit. Comme il ouvrait sa bouche pour à son tour enfiler un chocolat, elle constata qu'il n'avait pas de langue.

Emilie sourde, le barbare muet, décidément, elle était près du silence.

Le barbare lui offrit un autre chocolat, mais cette fois-ci elle remarqua que, sur le couvercle intérieur de la boîte, chaque chocolat était nommé et décrit sommairement. Elle opta pour le «mu japonais», «ni 1, ni 0, ni oui, ni non», telle était la composition de base de ce chocolat. Pas de goût spécial, pas de coup de gong dans les jambes, rien, «ni 1, ni 0, ni oui, ni non»; elle n'avait plus qu'à se lever sans se demander où aller.

S'en aller simplement, suivre une piste; le lendemain, ouvrir une porte, tomber dans la dialectique, s'en excuser, puis traverser un portique rempli de questions concernant les autruches. Des questions, toujours des questions! Les réponses sont sans importance, j'aime autant vous le dire tout de suite, au cas où vous seriez trop intéressés à découvrir qui a pu faire sortir les autruches de cette australie maudite que le fakir range toujours sous son lit à clous.

Par mille détours, elle reviendra toujours à cette phrase. Une ritournelle qui la ramènera constamment là où elle ne se croyait plus déjà. Elle est sûrement tombée sous l'emprise magnétique de cette phrase interrogative dont le contenu n'existe déjà plus, puisque les écuyères ont vite fait d'emballer les autruches et de les expédier d'où elles venaient.

Mais il restait le lit à clous, le fakir. Elle aurait aimé regarder sous ce lit, jeter un coup d'oeil rapide sur cette

australie maudite. Puisqu'elle était comme dans un rêve, elle se précipita à la porte de la loge du fakir. Boas enroulés sur sa tête chauve, comme elle l'avait déjà désiré quelques pages auparavant, le fakir la pria d'entrer.

Devait-elle s'asseoir sur un de ces coussins grouillants bourrés de serpents vivants ou prendre place sur ce fauteuil au piqué richement relevé d'aiguilles de nopal? Mais elle n'eut pas le temps de choisir, car le fakir mit de la musique et l'invita à danser.

En dansant, elle essaya de repérer le lit à clous en surveillant les boas qui, visiblement, tentaient de se dérouler. Enfin la musique s'arrêta et le fakir replaca ses boas en lui disant très pompeusement : «Qui chevauche si vite dans la nuit et le vent?»

Voulait-il la séduire, elle qui ne comprend rien à la séduction? Voulait-il l'impressionner, l'enduire de toute sa personnalité cultivée? Elle ne savait pas, ne comprenait pas où il voulait en venir, ne sachant même pas où elle-même voulait en venir. Viendrait-elle à bout de sortir de cette histoire qui depuis quelques jours l'empêchait de voir pousser la menthe sur les rebords de sa fenêtre givrée?

Le fakir avait-il été vexé par son manque flagrant de romantisme? Elle ne le sut jamais, car aussitôt, il sortit l'australie maudite, la déplia sur le plancher en faisant très attention aux trous des autruches, puis il tira sur de longues



cordes verticales et disparut derrière un très très long rideau de scène de velours rouge.

Que devait-elle dire maintenant qu'il n'y avait plus rien que ce rideau de scène autour d'elle. Elle allait dire «Qui donc a fait sortir les autruches de cette australie maudite que le fakir range toujours sous son lit à clous?», mais elle ne le dit pas, resta figée , puis se mit à murmurer une phrase sans importance : «Chaud est la soupe à l'orge, en un tour de langue reviennent mangues et tropical confort».

Le rideau s'ouvrit sur la cuisine. Os à soupe, feuilles de laurier, thym et sel, tout était là rangé sur le comptoir entre les carottes et le persil. Fallait couper les légumes, les faire mijoter en pensant au prochain chapitre qui, peut-être, n'aurait rien à voir avec celui-ci; par quoi allait-elle le commencer et par quoi allait commencer l'année?

A la radio, on parle de représailles. Quand ils viennent nous dire leur guerre à coups de paquets piégés dans nos aérobares, on parle de terrorisme, on n'y voit pas là la guerre parce que la guerre, dit-on, la guerre, elle, elle est différente, plus pacifique en un sens et on s'enfle et on pense et on s'arme.

Etrange de passer au salon après ce long séjour où les décors se succédèrent à une vitesse étourdissante. Il Il Il n'a sans doute pas eu le temps de passer l'aspirateur, comme il n'a sans doute pas eu le temps de ramasser les bris de lune dans les

prairies, mais elle n'a pas le goût de partir de chicane... en un tour de langue reviennent mangues et tropical confort.

## CHAPITRE 5

[...] un peu plus dans le mouvement de la vie et moins dans celui de la pensée toute pure.

Christiane Rochefort

Chapitre 5, elle attend. Depuis trois jours elle attend l'idée, l'entrée spectaculaire, les mots qui roulent dans le paragraphe et déclenchent avalanche de bon sens, ambiance et prose rythmée à son état de conscience; mais, voilà: elle entre dans le chapitre cinq sans décor ni personnage ni thème ni sujet; bref, elle prend le risque de se laisser aller.

Et si j'allais loin là-bas jusqu'au bord de la pensée pure où, déjà, chemin faisant, les idées s'ordonnent au fur et à mesure qu'elles sont conçues. Mais c'est étrange, car plus j'avance, plus les étangs sont remis en question, n'étant plus que des demi-réalités; plus rien à saisir, mes mains s'atrophient; plus rien à toucher tellement la matière est réfléchie. Des concepts à réaction viennent de passer dans le ciel entre des parallélogrammes encombrants de la dialectique. Pas de vent, que des milliers d'idées qui voyagent par bandes de cerveaux alignés, que du savoir à siroter trois fois par durée déterminée. Pas de falaises ocre ou roses, que des murs qui divisent et le long desquels on creuse dans l'espoir d'y trouver, m'a-t-on dit, le monôme manquant à cette longue

équation du temps reconstituée en pleine mer sur des plates-formes métaphysiques.

La mer! La mer existe donc même dans la pensée pure! Elle demande alors la mer, toujours la mer, mais on ne la comprend pas. De plus, tous ces neurones frisés, coiffés d'abstractions et de mises en abîme l'intimident, la ralentissent et, à la longue, l'ennuient.

Que va-t-elle faire? Rebrousser chemin, effacer et recommencer ailleurs ce chapitre 5? Il n'en est pas question. Elle se met donc à courir comme pour donner de la vitesse à son chapitre, sautant les virgules, s'empêtrant dans les synapses de l'un, écrasant sans se retourner trois lobes pariétaux célèbres, criant à tue-tête en franchissant les murs. Et sans jamais s'arrêter, au rythme des ventricules percutant contre les tympanes, elle court en redisant cette phrase qui, subitement, lui revient : «Qui donc chevauche si vite dans la nuit et dans le vent?». Puis elle se donne un élan, tourne sur elle-même autant de fois que le permet son équilibre et s'arrête net comme ces professionnels de patins sur glace. Elle constate alors qu'il fait nuit, que le vent, enfin le vent, souffle dans tous les sens et qu'elle peut le saisir...elle est donc ailleurs que là où plus rien ne s'entend, ne se touche, ne se sent.

Sens en effervescence, elle se met alors à vouloir tout prendre dans ses mains. Saisir rive, banquise et givre, gratte-ciel, concorde et bombes, Joconde, albatros et mauves,

Wallonie, wapiti et wagon-lit. Jusqu'à l'aube, elle empile, juxtapose, entasse au creux de ses mains

Immobile, elle attend jusqu'à midi, puis sans trop bouger, en faisant très attention de ne rien écraser, avec ses lèvres et l'aide docile de sa langue, elle grignotte les mauves; le wapiti doucement se dissimule derrière la Wallonie. Elle avale quelques bombes indigestes, mais cet arsenal de crudités lui explose dans l'estomac qui, aussitôt, ordonne un cessez-la-faim au centre concerné et peu à peu elle prend conscience de l'état dans lequel elle est plongée: le gigantisme au stade de l'empirisme.

Je n'avais jamais pensé que l'on pût devenir géante du jour au lendemain! Mais quand donc suis-je devenue ainsi? En revenant du pays sans vent ou bien avant, quand le rideau de velours rouge m'a entourée?

Elle se penche, et soudain à ses pieds l'australie maudite. Les autruches, tant bien que mal, essaient de se fourrer la tête dans les oeillets de ses chaussures. Elle ne comprend plus rien, voudrait revenir au réel de la cuisine, mais dans ses mains, les lumières des wagons-lits s'allument et s'éteignent. Les banquises se sont mises à fondre et à tout inonder et dans son estomac c'est encore le branle-bas de combat, et, et, et... Ce n'est pas facile d'être géante; chaque pas doit être calculé afin d'éviter les catastrophes, chaque geste étudié; c'est presque de l'auto-gestion sans parler des problèmes de

digestion, mais la neige tombe lourdement, elle reste figée.

Pourtant il y aurait tant à faire; replier l'australie maudite avant que les autruches ne meurent de froid, remonter le col de son manteau, se boutonner un peu, car la neige s'infiltrerait le long de son cou qui, maintenant, a presque le diamètre d'un bouleau blanc; mais, les mains toujours pleines, elle n'ose pas bouger.

Des milliers de questions vont et viennent et se perdent dans ce cerveau maintenant beaucoup trop vaste. Comment fera-t-elle pour remettre les gratte-ciel en place sans risquer qu'ils ne s'effondrent? Où dormira-t-elle ce soir? Et s'il fallait ~~que~~, en s'étendant dans une prairie, elle écrase Il Il Il en train de ramasser les bris de lune comme il le lui avait promis. Elle qui croyait s'être enfuie de ce terrible pays de la pensée pure, la voilà maintenant forcée à penser, rien qu'à penser jour et nuit, secouant ses synapses à tous moments pour qu'ils viennent à bout de trouver une solution.

Je reste là fixant mes mains, essayant de revenir quelques pages en arrière pour tenter de comprendre; mais erreur d'aiguillage de la mémoire mal adaptée aux nouvelles dimensions de mon cerveau, je reviens quelques années trop loin. Je lis, c'est l'automne; paprika et curcuma, que suis-je donc en train de lire? Impossible de retracer le titre, il m'est retourné à l'envers comme quand on regarde dans un miroir. Des pampas me traversent, enjambent mes «rio». Je croise les jambes, arpente

un plateau, descend jusqu'au fond d'un canyon qui me conduit au bout de la Patagonie à deux pas d'un gaucho qui, d'une voix à l'accent lent du Chaco, me demande:

«D'où venez-vous ainsi couvert de précipices  
Avec plus de ravins que chaînes de montagnes».

Mais court-circuit le long des dendrites, ma mémoire ne répond plus; ma main droite sursaute libérant ainsi l'albatros resté coincé entre mon majeur et le propulseur du Concorde. Le froid me traverse, la Joconde s'exaspère, car dans ma rage de vouloir tout saisir, j'ai dû la prendre sans m'en rendre compte.

Deuxième nuit, elle reste donc là, debout, toujours à la même place. De temps en temps, elle jette un coup d'oeil au ciel qu'elle ne reconnaît plus parce que ses pupilles, dix fois plus grandes que les précédentes, voient dix fois plus précisément. L'alpha du Grand Chien jappe à l'est, elle cherche le Toucan, mélange les hémisphères et s'endort presque en regardant monter le Cocher.

Le matin bat le blanc du jour en neige. Malgré ses pieds gelés, elle ne bouge toujours pas. Elle fait l'inventaire de ses mains et constate qu'il lui manque le wapiti. Elle secoue légèrement la main, renverse la Wallonie, mais toujours pas de Wapiti. Il s'est sans doute décidé à partir, bravant l'ourlet de sa manche, s'aventurant dangereusement sur le nylon glissant du manteau ou passant, peut-être, entre la peau et le sur-vêtement chaud; mais avec son encombrant panache, cela ne fut sûrement pas chose facile. Elle se penche; à ses pieds, les

viles de Melbourne et Sydney sont paralysées dans la neige. Dans le désert de Gibson, les kangourous courent dans tous les sens affolés par le froid; quant aux autruches, n'en parlons point.

Poser un geste, lequel? Pourquoi cette attente? Cela crée sûrement un effet de suspense, mais que pourrait-il bien arriver d'étrange et d'inattendu pour que le récit éclate en mille et un dénouements précipités?

Alors arrive la crampe dans la cuisse, la douleur qui excite, qui mord, qui provoque, qui jette par terre, qui fait oublier... les mains se libèrent, le wagon-lit roule dans la plaine de Nullarbor, les pieds s'agitent, enjambent l'australie maudite et c'est maintenant la course folle.

Elle court maintenant sans arrêt; et plus elle court, plus elle rapetisse, plus elle s'essouffle, plus elle désouffle; il ne lui reste plus que quelques pieds à perdre et elle redeviendra comme avant, mais comme avant quoi? Pas le temps de répondre, car la réflexion ralentit sa course. Flexion du torse vers l'avant, elle poursuit. Elle frôle les pôles, les glaces craquent sous son poids, mais peu importe ...

Vingt chats noirs passèrent sous les trente-deux échelles appuyées ici et là contre les murs du temps, puis elle revint peu à peu à son état normal ou presque. Décidément ce chapitre 5 l'a emportée plus loin que prévu; on l'attend avec impatience; où était-elle donc passée? Elle n'avait pourtant pas oublié que



c'était le jour de son anniversaire, mais comment leur expliquer? De toutes façons chacun s'assoit et n'a plus de regard que pour lui-même.

Le brouillard monte entre nous tous. Un éclat de rire nous ramène dans le salon, mais comme on est loin, même côte à côte comme c'est loin l'autre. Continent séparé par un océan de mots, chacun flotte au gré de la conversation. Et d'atoll en paquebot de paroles, chacun tente d'accoster. Les voyelles larguent le langage qui s'amarre à l'ambiance du salon. Sur le divan, les enfants chavirent sens et lexème, mais la télévision s'énervé, car avec ces agitations, l'information risque de ne pas prendre, ratant ainsi cette gelée royale essentielle à l'alimentation du savoir, lui-même denrée indispensable à la riche consistance de la conscience que l'on coule discrètement derrière l'écran dans des moules de toutes grandeurs sociales.

Depuis, c'est le calme plat. Je surveille mon poids et le matin je me mesure, car s'il fallait que je redevienne géante ... vaut mieux ne pas y penser; mais, curieusement, tantôt, à la bibliothèque, je me suis vue en train de chercher «Horribles et Epouvantables Faits et Prouesses du très renommé Pantagruel», mais, dérivant d'une tablette à l'autre, j'ai fini par sortir «L'agressivité détournée» de Laborit.

Je suis distraite et tendue, car je viens de passer quelques heures devant un ordinateur, essayant de lui transmettre mes textes. Dans cette salle informatisée mur à

mur, une terrible ventilation permet aux circuits fragiles de s'oxygéner et, j'ai la sensation de filer dans le futur au fond d'un wagon réfrigéré... Heureusement la cafétéria n'est pas loin et me ramène au quotient de la caféine.

Tables rondes, face à face, mains nerveuses cherchant à s'expliquer, parade, retrait, attente, regards jaloux, jambes croisées sur un désir, détente gourmande et cigarettes gigognes emboîtant les bronches, tout le monde crie tout bas. Quelques interceptions ici et là; le reste se perd, se faufile doucement, monte, se désintègre ou va s'éteindre loin entre le matin et le jour suivant.

On ne veut surtout plus entendre crier ni les enfants ni les hystériques, tant et si bien que l'on crie par en dessous, en cachette, de façon détournée, coup de poing dans les sentiments, mots amers et mauvaise haleine, on n'entend presque plus rien.

Grigri dans la gorge pour conjurer le cri. On fait cent fois le tour des totems de la langue pour apprendre à discourir et, au bout du compte, on parle, on s'étouffe dans les phrases, on n'entend plus que son propre petit cri d'un bout à l'autre des globules qui gesticulent au creux des gestes.

Elle voudrait insister, inciser davantage, ouvrir une parenthèse pour introduire une particularité ou pour approfondir une notion comme les globules, mais elle n'a justement pas le goût de descendre plus loin, car elle sait qu'elle chavirera du

côté de l'angoisse et de la contemplation des tourments qui poussent le sujet à hululer lugubrement longtemps comme si le sens l'avait déchiré pour toujours.

La cafétéria est toujours là; j'attends Il Il Il. On se couche, on dîne, on se lève ensemble; j'écris, j'ai mon chez-moi quelque part entre mon index et mon cortex; mais lui, l'amour l'étouffe. Il a passé la nuit à me le dire et ce n'est pas la première fois. Je voudrais pouvoir l'oublier, l'effacer, mais pourquoi le ferais-je puisque je suis bien quand on se couche, quand on dîne, quand on se lève ensemble.

Il voudrait que je disparaisse, puis que je réapparaisse comme il l'entend, que je sois là, souriante, à la portée, sur la tablette du haut comme une bouteille d'aspirine. J'exagère, comme toujours j'amplifie, une véritable quadriphonie sur bande FM. J'ai le don de diriger des coups de cymbales là où cela fait mal; à huit ans, je voulais devenir chef d'orchestre, mais cela fait mal de se sentir de trop pour l'autre.

Elle ne comprend rien. Elle n'est pas de trop, mais c'est qu'ils sont trop souvent ensemble. C'est une question d'adverbe de quantité, rien de plus. Mais elle est comme un enfant; pour elle, ce n'est jamais trop; alors, c'est difficile de comprendre que pour l'autre c'est trop.

Trop, trop, trop, je me suis laissée trop emporter par le confort de notre relation et ce, à tel point que maintenant j'ai de la difficulté à lire dans les yeux d'un autre. J'ai

comme désappris à entrer en contact intime avec une autre personne que lui, mais ai-je vraiment désappris? Et tout d'un coup, je me rends compte que je n'ai jamais voulu apprendre.

Longs et lourds grondements de la grosse caisse, le vibraphone enchaîne, étale les dièses et, d'un coup de cymbale, le drame éclate! Les violons pavanent, arrachent les nombrils pendant que le piano se mord la queue ahuri par un crescendo, qui, tutti quanti, déclenche un charivari que le chœur suit tant bien que mal.

Retour de chariot, mettons les émotions de côté, car sur le coup, c'est toujours ainsi: tempête dans un verre d'eau, bancs de fluor et de biphényles polychlorés l'entraînent, la noient jusqu'à ce qu'elle arrête de se débattre. Elle se laisse alors flotter sur le dos et s'étend sur le lit. Elle passe ensuite à l'analyse insouciante juste avant le sommeil, mais très vite la raison veut tout régler et, d'un coup de pied, elle se retourne sur le ventre, allonge jambes et bras, impulsion dans l'inconscient vers l'avant, elle tente une brasse, accélère, fait le vide, tend les muscles, se concentre, nage rapidement dans un océan d'algues-images et, soudain, tourbillons inexplicables, on l'avale!

Je ne vois plus rien, je me sens emportée, happée par un courant d'air humide, collant comme un crachin d'automne. Dois-je paniquer? Crier très fort? Je n'en ai plus la force, mes doigts cherchant à s'agripper, glissant à tous moments.

Dans sa tête, elle récite des bribes du chapitre 8 de son manuel de zoologie. Elle ne remue ni les lèvres ni la langue ; tout se passe autour de la dure-mère, elle se remémore, puis elle continue son kyrie : «La lamproie, de l'ordre des cyclostomes, adhère à ses victimes par sa bouche, leur enfonce ses dents, suce leur sang et, et, et ...» ; elle hésite, ne se souvient plus de la suite, envoie des mots au hasard comme pour empêcher l'action de se dérouler ; mais, cette fois-ci, elle sent qu'elle ne pourra pas tenir très longtemps.

Monte-t-elle ou descend-elle ? Peu à peu tout s'ouvre, tout se dissout, tout s'effrite. Elle rebondit, se recroqueville, est-ce la fin ? Coup de couteau tranchant dans le sommeil, elle se réveille, dépêche le réel. Le lit, la chambre, elle se souvient : «on dort, on dîne, on se lève ensemble». Janvier, quartier de lune ciselé par le froid, Il Il Il est là, réveillé, à côté d'elle.

## CHAPITRE 6

C'est ce qui rattache le roman au baroque : il fait pulluler la simulacre au lieu de le refouler.

Guy Scarpetta

Hiver concave, il pleut. On se vexe, amour convexe. Nous sommes au siècle de l'écriture complexe. Il pleut à boire debout. Assis dans nos maisons, nous regardons la boue, les flaques d'eau, les restes de neige sale et nous avons l'impression que l'hiver est fini. On sort, on se roule en boule ou on se laisse tirer au sort.

Pour Lola déjà aux prises avec la grisaille de sa maladie, la solitude risque de tourner au noir, aux croquis sombres qu'un coup de grisou peut emporter; à moins qu'un homme n'intervienne, l'emmène, la promène, la fasse naviguer dans les flaques entre les glaces et lui fasse aimer la pluie parce qu'il porte un complet bleu tirant sur le gris avec un parapluie de la même couleur.

Je cours après les mots comme on court après quelqu'un. J'attrape le mot «robe» et elle devient rose. Robe rose, le tour est-il joué pour autant? Pour qui cette robe rose? Est-elle à manches longues? Jusqu'où va le décolleté, s'il y en a un? Mais rien de plus ne me vient à l'idée... la robe rose est là,

flottant, attendant que je la saisisse.

Je ne la saisis pas, écris encore pour prendre un certain recul, un certaine distance, car mon écriture est encore trop accrochée aux mots. Tout passe si vite à l'extérieur de soi et puis, tout y est si mêlé: robe rose, femme seule, Lola ,Il Il et les autres.

Mon écriture est effilochée, elle se cherche, va dans tous les sens jusqu'à l'incohérence et vous fait perdre patience. Je me relis, ne trouve plus rien de bon. Enchevêtrements de phrases, vous butez contre ma syntaxe; bref, il est temps que la robe rose réapparaisse ou qu'un monstre, disons le monstre de Jéricho, traverse pour un instant l'espace littéraire que je viens de lui créer; plus loin, passe une spécialiste en tératologie en robe rose très, très courte.

Elle a de très longues jambes musclées si essentielles aux tératologues qui sont si souvent appelés à courir après les monstres pour venir à bout de les observer. Où va-t-elle? Je la suis; elle se retourne et, par la même occasion, j'ai le temps de jeter un coup d'oeil sur son visage et le devant de sa robe. Une série de boutons roses pour marquer la taille, une coupe droite; la jupe est étroite et le corsage sans col, sans manche. Son regard a un petit quelque chose d'anormal; les globes oculaires sont trop sortis de leur orbite, et en la regardant plus longuement, on a la sensation que son cerveau est en train de lui sortir par les yeux sous forme de boule de chair

veinée. Je vous laisse imaginer le reste, tour de poitrine, hanche et chaussures qui doivent absolument convenir aux exigences de sa profession.

Quant au monstre de Jéricho, il suffit que je prononce son nom pour qu'il vienne se faufiler entre les paragraphes. Selon une récente étude comparative menée par notre spécialiste, le monstre de Jéricho ressemblerait, psychologiquement parlant, à l'autruche, mais ses dents n'auraient rien à voir avec les ratites, ces oiseaux coureurs dont on vient de parler.

Menu détail, la pluie a cessé; je chasse monstre et spécialiste, les regarde s'en aller, ferme les portes de la maison et pars pour Montréal en pensant que ce monstre de Jéricho a peut-être un lien direct avec cette histoire de l'australie maudite que je croyais close.

A Montréal, malgré les galeries d'art s'accumulant pêle-mêle, malgré les vitrines alignant coeurs rouges et cupidons aux pulsions enrobées pour l'occasion, malgré les gens s'éparpillant aux coins des rues, malgré les enseignes lumineuses accolées aux facades des maisons qu'on oublie de regarder, malgré les rampes en fer forgé, à chaque pas, je brassais toujours la même idée : le monstre de Jéricho.

Obsession, toccata et invitation à souper, on mange, on jase, on réchauffe la conversation, on n'a pas la même opinion, on passe à la crème glacée pour refroidir les pensées. J'ai beau me concentrer sur les personnes qui m'entourent, mais en avalant



une gorgée de café mousseux, sans vraiment le vouloir, le monstre de Jéricho traverse encore mon imagination.

De la soucoupe aux bords de mes lèvres, de mes lèvres à la soucoupe, la tasse effectue le même trajet, aller-retour guidé par l'index et le pouce. Gestes sans importance, mais qui, chaque fois, interrompt ce que je m'apprêtais à dire; mon attention étant centrée sur une question : pourquoi la spécialiste en tératologie n'a-t-elle pas cherché à comparer le monstre de Jéricho à un petit cheval du genre de l'onagre puisqu'il lui ressemble beaucoup? Pourquoi a-t-elle choisi les ratites comme point de référence et centre de sa circonférence comparative?

Je me réinsère dans la conversation; pas d'émotion, s.v.p pas d'émotion dans ma maison, notre hôte insiste, poursuit en étalant ses connaissances littéraires et persiste à dire que les femmes du XXe siècle ne décrivent que leurs émotions et qu'un auteur sérieux devrait s'abstenir de se tenir près de ses sentiments et devrait plutôt s'efforcer d'objectiver ses perceptions pour que le réel ne soit plus qu'une question de reflets, de lumière, de plasticité et de cubes qui s'emboîtent et se superposent.

J'avale un gros motton de tension; je le laisse dire, je le laisse jouer à l'homme impassible qui, depuis quelques années, se construit, par-delà les rives lointaines de son moi, un complexe cérébro-spinal muni de quatre turbo-couteaux capables

de broyer l'existence à volonté.

Notre hôte est calme comme s'il avait le contrôle parfait de sa personne et, pourtant, ses mains tremblent quand il se lève pour nous servir un deuxième café. Il verse avec une sorte d'empressement panique comme si l'émotion du moment était descendue directement dans ses jambes qui n'appréhendent plus rien et butent contre chaque patte de la table et des chaises.

Plus la soirée s'allonge, plus il étend son empire et voudrait que sa femme soit plus calme, qu'elle évite d'étaler ainsi son excitation, car c'est bien connu, Il Il Il la trouble, la transforme, la rend plus joyeuse. Elle sourit, s'assoit autrement.

Puis on se met à converser sur l'art: le sujet fatal. On catégorise, on généralise, peinture symbolique, courant néo-expressionniste, devenir célèbre, ne pas être comme les autres, galeries, affaire de prix... dans ma tête je crie, je me lève et me laisse tomber dans le miroir de la salle de bain. Très loin je vais jusque derrière le tain et reviens quelque peu étamée comme les yeux du monstre de Jérico dans lesquels on peut se voir sans jamais le voir.

Dans le salon, la nuit se rue sur le divan; minuit passe. Au petit trot s'en vont les mots; il semble qu'on s'est tout dit. Le sommeil cavale entre chacun de nous, mais voilà qu'on sonne à la porte. Chacun reste figé sur sa portion de coussin. On se regarde, on rappelle sa raison; notre hôte s'inquiète; sa

femme se précipite à la fenêtre, peut-être est-ce un livreur de pizza qui, à cette heure, se serait trompé...non, pas d'auto de stationner en double.

Notre hôte se décide, ouvre la première porte, tire sur la longue corde qui est reliée à la serrure de la deuxième porte en bas de l'escalier. Dans le salon, on écoute, on tend l'oreille et, dès les premières paroles émises par la visiteuse, un siècle de souvenirs s'engorgent dans mon larynx et me jettent en bas de l'escalier.

Emilie Andrinople! Que fait-elle ici dans le réel? Que veut-elle? C'est tout à fait invraisemblable! Qui lui a donné cette adresse? Pourquoi si tard? Je suis embarrassée, mais elle me prend la main, la serre très fort et enfin, je la fais monter.

Je tente maladroitement de justifier sa présence, mais elle prend la parole et ne s'arrête plus. Notre hôte refait du café et étrangement se passionne. Châteaux de sable défaits, catastrophe, congédiement, complot, vengeance, perte totale, chômage, éligibilité ou non, que fera-t-elle? Rage de plus en plus rouge, elle s'emporte; elle blâme monsieur Hypothalamus; elle voudrait couper en mille et un petits morceaux le fakir, et, finalement, un dernier nom roule sur le plancher, prend de la vitesse et vient me frapper de plein fouet : le monstre de Jéricho.

Je savais que le monstre de Jéricho allait revenir sur le

tapis, mais si rapidement et en de telles circonstances; décidément, je perds le contrôle de mon récit. De plus, tout arrive en même temps, car Eva, ma narratrice, m'a quittée au chapitre précédent; c'est elle qui prenait le relais, apportait des précisions et, en certaines occasions, se permettait certaines réflexions qui, bien souvent, m'empêchaient de sombrer dans ce «JE» pris dans les barbelés du lyrisme. Mais pour l'instant je ne crains pas ce type d'emportement, car il me faut agir sur le champ, poursuivre la narration, jusqu'où? Je ne sais pas. Aurais-je seulement assez de souffle pour tout balayer jusqu'à la fin, mais la fin de quoi?

-«J'ai faim, j'ai le grand épiploon qui se rétrécit dangereusement», me dit Emilie Andrinople en m'arrachant de mes pensées qui, de toutes façons, voulaient tourner en rond. Que va-t-on lui offrir, le restant du pâté au saumon? Elle fait la grimace, elle n'aime pas le poisson. Des oeufs, un sandwich au fromage? Elle s'indigne; on comprend alors qu'elle est strictement végétarienne. Il ne reste donc qu'une seule possibilité réaliste : des frites. Huile végétale ou graisse animale, personne ne s'interroge sur la nature exacte de la friture et déjà notre hôte nous entraîne vers un restaurant ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

On met la nuit à digérer. Turquie, mosquée bleue, mer Noire et Dardanelles, Emilie parle inlassablement. Il ne faut pas oublier qu'elle est sourde et qu'il lui est donc impossible d'écouter les autres. De plus, elle a cette manie de se fermer

les yeux quand elle parle, ce qui a pour effet de décourager toute tentative d'intrusion de l'autre dans son champ de vision.

Dehors il neige abondamment; en une seule nuit, on est passé du printemps à l'hiver. Elle parle toujours d'elle, de ses amours, de son infirmité, de sa courte vie, d'un certain Mustafa, du sable, du désert de Sechura où elle rêve de vivre. Pour quelques instants, elle se met à parler espagnol mêlé de quechua entre coupé de mots arabes: kasbah, souk et fatima. Elle ouvre ses yeux sans nous regarder, cherche sa valise, l'ouvre, déplie une djellaba, fouille dans le fin fond de sa valise et sort une boîte de chocolat .

Personne n'ose bouger; la boîte de chocolat n'a pas encore été entamée; le cellophane luit entre ses doigts longs habitués à modeler; et rapidement comme pour nous dissuader, elle dit d'un ton généreux: «C'est du chocolat amer, vous ne l'aimerez pas; de plus, il est fourré de scarabées croquants qui risquent de vous faire tomber la luette dans le côlon sigmoïde.»

Elle, ce n'est pas pareil, elle n'a plus d'aluette. Elle range rapidement la boîte de chocolat, puis elle s'empresse de sortir un lourd annuaire du téléphone d'Ankara. Elle se rend jusqu'à la lettre «M» ; sans doute cherche-t-elle le nom d'un certain Mustafa, mais elle ne s'attarde pas.

Maillots de bain, crème solaire, serviette de plage, elle ne veut plus jamais construire des châteaux de sable à l'intérieur, soumise à l'éclairage torturant de monsieur

Hypothalamus. Elle aime la mer même si elle ne l'entend pas; ses mouvements, sa présence, ses fugues lui suffisent amplement.

Notre hôte perd peu à peu de son self-control; il est visiblement tombé amoureux de cette jeune fille; il l'écoute, la désosse, la dévore. Elle continue toujours son numéro en fouillant nerveusement dans une section de sa valise qui semble très sacrée, pour ne pas dire interdite à nos regards. Elle sort alors une petite boîte recouverte de velours bleu ; va-t-elle nous montrer sa bague de fiançailles ratées, sans doute, à cause d'un certain Mustafa? Il allait en être tout autrement.

Médicalement parlant cela n'avait rien de très hygiénique; esthétiquement parlant cela n'avait rien d'attirant; poétiquement parlant cela n'avait rien de métaphorique et pourtant j'étais complètement saisie par cet amas de chair à demi-séchée autour d'une griffe que je mis un temps à distinguer.

-«Griffe du monstre de Jéricho! En espérant qu'il en perde ses dents», a-t-elle lancé en refermant le couvercle.

Sans perdre une seconde, je tente de lui poser une question parmi les mille et une questions qui me viennent à l'esprit; mais elle m'ignore, et comme elle remballé tout, alors qu'il ne lui reste que son maillot de bain à flamants roses à plier et à ranger, un bouton roule sur le tapis. Un bouton rose en tous points semblables à ceux que j'avais notés sur la robe rose de

la tératologue.

Cette fois-ci, trop de mystère! Je me lève, lui serre le bras et lui écris très vite sur un petit bout de papier cette phrase qui soudain me revient : «Qui donc a fait sortir les autruches de l'australie maudite que le fakir range toujours sur son lit à clous?»

Mais pourquoi cette phrase, alors que j'avais une toute autre question? Emilie Andrinople s'impatiente, dit ne rien comprendre à notre alphabet, se croise les bras, boude et devient de plus en plus rouge. Déjà le soleil se lève, notre hôte insiste, voudrait en savoir plus long et ainsi de suite jusqu'à midi.

J'essaie de voir par où cette histoire a commencé... par une nuit, j'ai frôlé la poésie, puis, lentement, j'ai glissé vers le magique et l'insolite, et me voilà maintenant aux prises avec ce récit qui n'en finit plus de se compliquer. Je voulais des personnages; la femme caoutchouc a fait son entrée, s'est contorsionnée, puis le fakir et tous les autres ont suivi. Maintenant, je reste là, je fais le point alors que je ne devrais pas. On dirait que je viens de recevoir, en plein centre de mes données, un curseur empoisonné qui m'empêche de poursuivre, d'ouvrir les portes, de sortir et de passer à une autre ligne.

Mes yeux se ferment, reviennent sur leur décision, s'ouvrent à nouveau, puis se ferment en balbutiant des excuses.

Ma tête vacille, tente désespérément de se relever, puis...plus rien que du noir, que des jets d'absence.

Trois heures de l'après-midi, des reflets de neige et de lumière m'étourdissent à tourner ainsi dans le salon. Il Il Il, notre hôte et sa femme sont empilés sur le divan; ils dorment encore. Emilie Andrinople a disparu, mais je vous le jure, je n'ai pas rêvé, car cela serait trop facile d'aller et venir ainsi sans obligation narrative de poursuivre, sous prétexte que ce n'était que du rêve. Elle a dû partir précipitamment, car la djellaba est restée par terre parmi les cendriers renversés.

Dans l'auto, en revenant, je me suis laissée bercer par le va-et-vient des courbes en tétant le paysage. L'hiver est à son comble. Je feuillette mon nouveau dictionnaire, me promène d'un océan à l'autre, m'aventure dans la ville de Jéricho située à l'extrémité septentrionale de la mer Morte et je tombe dans le protonéolithique; je survole des habitats en briques crues et puis, c'est tout, pas de monstre de Jéricho, ni 7000 ans av.J.-C. ni après ni plus tard.

D'une page à l'autre je laisse défiler les lavis de Che T'ao, les estampes de Hiroshige penchées sur le présent, accrochées à l'instant, suspendues au temps comme j'aimerais l'être pour quelques jours et plus. Temps flottant sans queue ni tête ni fin ni commencement, mais Cronos s'agrippe, fixe les limites de vitesse, fixe la durée, fixe la dérive.



Le froid aussi fixe notre degré de tolérance, nous impatiente. Le vent glacé gruge la portière de l'auto et vient se blottir à nos pieds. Nos regards se croisent et projettent des numéros chanceux de super-loto ou de monte-carlo confortable, chaude et silencieuse, mais comme mes géographies célestes ne me font gagner que des petits prix, que des petits bons de \$15 de marchandises, et comme Il Il Il n'est pas chanceux, on se gare le long de la route, puis on enfle une deuxième paire de bas de laine.

Plus tard, on s'arrête pour prendre un café. On avale doucement la tragédie du siècle en exploration spatiale: Challenger, sept astronautes pulvérisés, des milliards de dollars retombent dans l'océan, en direct, au ralenti, en aparté, en plusieurs clichés. On commente l'événement, on le décompose, on le décortique via satellite. Spectacle de quelques secondes à peine, gros plan d'une explosion presque nucléaire et qui, pour quelques mois, nous piétinera la rétine.

La serveuse sert; dans un coin, des hommes sucent leur conversation par cuillerées d'histoires à double sens. On sort, on part, on n'a même pas besoin d'émettre de commentaires, car tout était clair, simple et ordinaire alors qu'il faut vingt ans de fiches techniques avant qu'un turbo-réacteur réussisse à se dire par lui-même.

## CHAPITRE 7

L'art [...] a retrouvé sa  
fonction magique consistant à  
faire arriver les choses [...]

William S. Burroughs

Acheter le journal et le feuilleter; chercher un emploi que je ne désire pas vraiment; tourner très vite les pages de la section économique de peur que, du haut de ses colonnes de chiffres, l'indice boursier ne se précipite entre mes cuisses. Continuer, sauter les ventes de canapés et les bébés kidnappés par un ordinateur qui, de lui-même, exige une rançon en logiciels capables de traiter de façon numérique les grands principes de la réincarnation, puis revenir sur soi-même en se recueillant sur son horoscope qui, d'un coup d'ouvre-boîte, transforme votre destin en grains de maïs symboliquement associés à la réussite de ce que vous entreprendrez.

Chaque samedi, c'est ainsi. Ensuite Lola téléphone pour profiter des rabais de fin de semaine. Elle me parle de ses faits divers allant de son otite à sa cuisinière électrique en passant par ses amours assassinées, puis je reviens au journal traversé de balles et de titres missiles défonçant les ogives de l'inconscient.

D'une page à l'autre j'allais donc méthodiquement,

fouillant les petits articles en bas de page, grignotant les détails d'un vol à main armée, puis, subito presto, trois mots se mirent à s'enrouler autour de mon artère sous-clavière en propulsant à toute vitesse une bande d'influx nerveux dans le noeud sinusal de Keith et Flack; avais-je bien lu?

Montréal, lundi dernier, en des circonstances obscures, une trentaine d'autruches renversèrent plusieurs piétons dans le parc attenant à l'hippodrome. Les autruches ,selon des sources officielles, furent poursuivies par un monstre dont on ne connaît pas encore l'identité. Un groupe de spécialistes en tératologie s'est immédiatement rendu sur les lieux afin d'analyser pistes et autres indices qu'aurait pu laisser le monstre dont on ignore encore la provenance. Parmi les membres de ce groupe de spécialistes, nous avons noté la présence de Roselyne Larose qui a si souvent défendu les droits des monstres en voie de disparition. Les autruches, dont on se demande encore comment elles ont pu résister à un tel froid, furent maîtrisées par un cordon de policiers qui ont manoeuvré avec tout le brio qu'on leur connaît. On détient actuellement une certaine Emilie Andrinople d'origine turque qui fut mêlée à cette affaire pour le moins étrange. Les autruches sont actuellement, et ce, temporairement, logées dans les bâtiments ouest de l'hippodrome, a déclaré un porte-parole officiel de l'agence de la protection des animaux.

J'avais beau essayer de me contenir dans mon contenant, de maintenir un certain équilibre, j'étais momentanément

dépolarisée, éparpillée aux quatre coins de mon champ électrique. Que fallait-il faire? Ne rien dire, attendre, laisser décanter les événements jusqu'au prochain rebondissement ou tenter d'élaborer une forme de synthèse policière où tout se tiendrait, s'emboîterait, s'expliquerait, se prouverait au nom des grands principes de la raison? Mais j'étais de plus en plus convaincue que cette affaire et cette histoire de l'australie maudite n'avaient rien à voir avec la logique et convergeaient plutôt vers une question de désordres zoologiques et d'intrigues basées sur certains dérèglements hormonaux.

Par exemple, monsieur Hypothalamus ne m'avait-il pas avoué avoir été obligé de prescrire des hormones corticosurrénales aux chevaux des écuyères afin de leur redonner de cette vitalité dont ils avaient besoin pour s'exécuter sur la piste? Moi-même, n'avais-je pas été la victime du syndrome d'un hyperfonctionnement antéhypophysaire qui me mena directement à l'acromégalie caractérisée par le développement exagéré des os de la face et des extrémités des membres et qui explique cet état de gigantisme dans le lequel j'étais tombée? De plus, Emilie Andrinople, que j'avais toujours prise pour une petite adolescente chétive sortant de l'enfance, était en vérité une adulte ayant eu de graves problèmes de croissance à cause d'un mauvais fonctionnement de sa glande thyroïde; elle nous le répéta à plusieurs reprises lors de cette soirée où elle parla tant.

Il n'était donc pas question de vouloir tout démêler; il me

fallait plutôt adopter une attitude médicalement philosophique où l'on accepte temporairement de ne rien comprendre et de laisser les symptômes s'en aller jusqu'à ce qu'ils se fixent sur un organe, forment une maladie, une vérité saisissable; ou alors accepter d'écrire un roman sans organe qui cherche à s'éparpiller chaque fois que le corps romanesque tend à prendre forme et à vouloir s'imposer à l'écriture. Je me questionne trop, comme si j'avais le contrôle sur ce qui allait se produire dans les dix prochaines pages alors que je suis à la merci des mots qui eux-mêmes surgissent au fil des faits divers.

XXXXXX

Février, les jours allongent. Il Il Il vient de partir pour ses cours. Ensemble nous avons déjeuné, avides de silence, car hier, ils sont arrivés. Elle, l'écuyère, belle, touchante et désarmante; vous vous souvenez sans doute de ces coups de pied à la lune avec demi-tire-bouchon carpé; lui, Cuchillo, un lanceur de couteaux...elle et lui nous ont donc envahis, criblés de leur présence.

Elle n'est plus ce qu'elle était; elle se dit maintenant princesse de l'Ardèche et, du haut de ses fesses, elle attend que Cuchillo l'atteigne, la caresse. De son côté, Cuchillo la mord, la griffe, lui lance son sexe en plein tour de guet; elle crie, se roule par terre pendant que l'on sert les croque-monsieur. Ils continuent, on remplit les coupes, elle rebondit dans mon assiette; il insiste et dans un dernier élan de mâle

insatisfait , il lui lance une cuillère en plein Ardèche et la java-combat se poursuit ainsi jusqu'à minuit.

Cris, jambes écartelées, regards perdus, corps-sangsue , on n'a pas très bien compris. Qui de l'un possède l'autre? De toutes façons, plus rien n'existe en dehors d'eux. Ils ont tout renversé; on s'est penché, on a tout ramassé, sans révolte, sans parole; on s'est fait petit, gris et vieux, ils en étaient heureux, cela les rajeunissait davantage. Evidemment, j'exagère, me vide sur les marches glissantes de mon intolérance.

Conversation entre-coupée par le va-et-vient d'un bras ou par des prises de bec interminables, elle a réussi, tant bien que mal, à nous faire part de ses projets. Normalement, si tout va bien, elle devrait commencer à travailler pour un cirque qui vient de perdre une de ses écuyères qui se serait blessée au cou en tombant en bas d'un cheval d'arçon. Et comme pour nous prouver qu'elle n'a rien perdu de sa flexibilité et de sa souplesse, elle effectue un grand écart qu'elle prolonge en nous narguant. Cuchillo sort alors un sabre et prétend pouvoir la fendre en deux et à nouveau les cris fusent de toutes parts. Un tango-kendo s'engage, se poursuit sans égard pour le rythme à deux temps qu'est le nôtre.

Ils sont partis; l'hiver continue, tue à petit feu vitamines C et résistance, sans compter les énormes pertes d'énergie occasionnées par de telles visites. Je suis vidée, enrhumée, la gorge écorchée.

-«Allo, Eva, c'est moi, je n'en peux plus. A bien y penser, j'ai besoin d'une cantatrice-narratrice, ma voix n'y suffit plus.»

-«Oui, mais c'est que...»

-«Tu ne veux plus travailler avec moi?»

-«Non, ce n'est pas le cas, mais c'est que...je suis envahie par l'histoire de ma vie.»

-«Tu pourrais alors chanter la tienne en même temps que la mienne.»

-«Et toi, que feras-tu?»

-«Je conterai la mienne.»

-«Oui, mais à la longue, ça risque d'être mélangeant?»

-«Pas plus que le traité de désespoir de Kierkegaard.»

-«Oui, mais c'est que je fais du judo maintenant.»

-«Et alors?»

-«C'est très physique et très loin de la métaphysique.»

-«Mais tu le sais pourtant, j'ai toujours été zoologique et cela n'a rien à voir avec la métaphysique.»

-«Oui, je sais...ça va, j'accepte dès maintenant.»

Des jours passèrent; elle est maintenant aussi mêlée que moi; elle voudrait que je fredonne le vide exponentiel qui l'envahit alors que j'aurais envie de vous exécuter le 6e mouvement de hanche appelé «hane-goshi» et qui par un jeu de déséquilibre peut entraîner le plus gros des poids lourds au sol. Non, décidément, elle n'est pas en forme; on dirait qu'elle attend un quelconque cargo rempli de personnages qu'il

faudrait débarquer, déballer pour elle.

Là voilà maintenant qui reprend vie à la vue du courrier. Une lettre sans adresse de retour, une enveloppe pourtant très quelconque et le tour est joué; elle actionne un sourire, ses doigts s'excitent, ses yeux s'emparent déjà des premières lignes...

Mes très chers,

Hier, j'ai perdu la canine droite en recevant sur la bouche le pied gauche en bois d'un pantin que je devais normalement loger sur mes épaules en maintenant mon équilibre, debout sur le dos d'un cheval. Cuchillo m'a immédiatement transportée chez un électricien en pensant qu'il pourrait parvenir à la revisser; mais malheureusement, en cours de route, Cuchillo s'est mis à s'agripper au tulle de mon tutu; cela m'a vexée, j'ai piqué une crise de nerf, le sang a giclé dans l'alvéole dentaire et dans l'énervement on a perdu la dent.

A part cela, les écuyères ne pratiquent plus sur le cheval d'arçon depuis que l'une d'entre elles s'est cassée le cou. C'était, paraît-il, l'idée d'un certain fakir qui voulait forcer les écuyères à développer davantage leurs muscles couturiers pour ainsi devenir aptes à s'adapter à n'importe quelle monture. Merci pour le week-end tout à fait... etc., etc.

Elle ne bouge pas, ne s'assoit pas, reste là figée. Je ne sais si je devrais entamer l'ouverture de l'opéra bouffe que



j'ai pratiqué hier ou si je devrais m'en tenir à respecter le dramatique silence qui s'installe à contre-chant? Définitivement tous les chemins mènent à Rome qui, en l'occurrence, est cette histoire à boire debout ou assis.

Le soir, après avoir longuement analysé les informations contenues dans cette lettre, elle conclut, c'était évident, que son amie, l'écuyère, travaillait pour ce même cirque qu'Emilie Andrinople avait rayé de son existence. Elle tentait de se rappeler dans quelles circonstances elle-même était entrée en contact avec ce cirque; mais tentures, toiles opaques, et rideaux de fond allaient, venaient, s'interposaient au fur et à mesure qu'elle faisait un effort pour essayer de se souvenir. Pourtant, se disait-elle, cette histoire de cirque avait bel et bien commencé quelque part? De mon côté, je ne faisais aucun effort pour essayer de l'aider; tout cela était chose du passé qu'on ne peut pas mettre au four qui, d'ailleurs, était déjà plein de meringues.

L'hiver encore l'hiver, j'ai la tête remplie d'eau lourde à force de revenir en arrière. Comme les perroquets aboient parce que les chiens jappent autour d'eux, je picore le passé parce que les événements s'en nourrissent constamment. Eva chante doucement à voix basse pour accompagner la lente et fragile cuisson des meringues. Je voudrais dormir, ne plus penser à rien, mais une image sans cesse se faufile entre les strato-cumulus de mon intelligence stroboscopique. Une femme assise sur une balançoire tente de toucher, du bout de ses

pieds, le moteur d'apogée d'un satellite. Elle s'étire, recommence, se donne des élans en projetant le buste vers l'avant; elle va et vient inlassablement, elle persiste ainsi dans mon esprit sans qu'il y ait de suite.

Je voudrais pouvoir changer sa trajectoire, mais elle est trop loin, et, de plus, elle est insaisissable, et de plus, j'ai la grippe et tout semble si froid autour d'elle. Un grand frisson venu de l'épine dorsale balaie cette image ; des milliers de particules cathodiques s'agitent et me font faire le vide. J'enfile mes pantoufles, brasse mes braises; le frisson tombe.

Elle passa la nuit à tousser, se réveillant toujours sur la même scène : une femme se balançant. Qui donc était cette femme sur la balançoire? Elle ne parvenait pas à se convaincre qu'elle puisse être cette femme, car elle n'a jamais vraiment aimé se balancer; ce mouvement, tôt ou tard, lui donnait le mal de coeur. Elle préférerait de loin la glissoire, les mille et une positions à la barre fixe et aux anneaux.

L'humidificateur venait de partir lui rappelant qu'elle n'avait pas dormi de la nuit. De son côté, Il Il Il se réveilla, lent, distant et lointain. Il s'attarda sur les rives d'un rêve; mais la radio avec ses airs rétro long dodo, le fit sortir du lit et des années quarante où il n'avait pas envie de se retrouver.

Pamplemousse, l'eau bout pour le café. A l'horizon, le

jour s'évapore. Une sitelle a mis sa poitrine blanche; elle pense que c'est dimanche. Il promène son volier d'outardes, puis il les fait entrer dans cette volière particulière qu'il a installée à côté de cette tour qu'il a construite parce qu'il voulait voir, très loin, à perte de vue jusqu'aux confins du Mékong.

Il est revenu avec Rémi, un ara d'Amérique du Sud, une sorte de perroquet incontestablement bavard qui passera la journée à essayer de chanter la Cantilène de sainte Eulalie, qu'hier soir, j'ai pratiquée dans la volière en nourrissant les outardes avec quelques morceaux de meringue trop cuite.

Elle s'informe de son couroucou de Cuba, mais personne ne l'a vu depuis sa dernière prise de bec avec le drépanornis, une sorte de paradisier aux comportements ecclésiastiques. Elle est visiblement inquiète; elle se chausse et sort.

En appelant constamment le couroucou de Cuba, elle consulte sa fiche, la date de son achat, son lieu d'origine, ses habitudes et, soudain, à propos de rien, tout lui revient, elle se souvient... Elle sait maintenant où cette histoire a commencé... au fond d'elle-même, dans cette rage contre les cages et les dompteurs de cirque.

## CHAPITRE 8

On dirait que les éléments formels de l'intrigue ne cessent de faire signe sans jamais lever le voile qui les dérobe à notre compréhension.

Armand Guilmette

Où est donc le ruban collant? Depuis qu'il Il Il a introduit Rémi dans la maison, la salle de bain est sens dessus dessous; les chambranles des portes sont rongées, sans parler des mille et une petites choses qu'il avale sans discernement. Mais il est trop tard pour commencer à parler de Rémi, car elle doit coller ce nouvel article qu'elle vient de trouver dans la Presse; puis elle doit finir de dépouiller le Devoir et la Gazette, à l'affût de nouveaux déroulements concernant cette histoire d'autruches dans l'immense parc public attenant à l'hippodrome.

Selon le rapport des tératologues, on aurait beaucoup de difficultés à se mettre d'accord sur l'identité du monstre. Certains prétendent avoir affaire à un monstre de Jéricho, mais Roselyne Larose nie catégoriquement cette affirmation, car, selon elle, le monstre de Jéricho est plutôt sauvage et très refermé sur lui-même. Il est donc pratiquement et statistiquement impensable qu'il se soit ainsi exhibé dans un parc si vaste, ayant, de plus, de graves problèmes d'agoraphobie génétique.

Un des survivants, car il y eut trois morts, dit se souvenir d'avoir aperçu un paquet d'yeux grouillants, rien de plus. En partant de ce témoignage, Roselyne Larose se dit convaincue d'avoir bel et bien affaire à un «schmoll volant», cet étrange animal muni de «quatre cents yeux, deux cents pour voir au loin, deux cents autres pour lire le journal.»

Pour l'instant, on ne parle plus d'Emilie Andrinople; l'information étant exagérément centrée sur l'identité du monstre suspect. Elle continue de feuilleter les journaux; la nuit s'installe à son insu. Depuis qu'elle est à la recherche du spectaculaire, elle a abandonné lectures sérieuses, réflexions théoriques et marches solitaires où, normalement, elle aimait faire rebondir ses idées sur les crêtes des collines. Elle est totalement devenue frite sauce fromage noyée dans les lipides événementiels.

Pour se changer les idées, elle sort; quand on lui parle, on la croirait absente. Elle voit pourtant des gens qu'elle aime bien, mais aussitôt que le bonsoir est dit, plus rien ne s'en suit. Elle ne raffole pas de ces longues conversations mises bout à bout sur le plateau déjà plein de ces phrases amuse-gueules garnies de «oh!comment vas-tu?». Elle aimerait que personne ne parle; elle s'imagine, qu'ainsi, tout changerait, en commençant par la séduction qu'elle trouve trop sémantique.

Mais ce soir, elle n'a pas le temps de cogiter ainsi de

midi à quatorze heures sur ses relations est-ouest. Elle s'arrête, délaisse le journal d'hier qu'elle était en train de lire, et elle pense subitement à demain.

Avant, demain, c'était Il Il Il; aujourd'hui, demain, c'est de moins en moins lui, de plus en plus autrement en même temps que de plus en plus pareil. Je me contredis, mais en amour, aussitôt que l'on affirme, on se voit dans l'obligation de nier, de réaffirmer différemment sans jamais pouvoir confirmer. L'amour ce n'est pas comme demain on prend le train à cinq heures moins dix.

Crimes passionnés, amour organisé, organigramme d'un coup de foudre, courrier du coeur, cortège de fleurs, il l'aime, dans la trentaine, dizaine de différences et calcul différentiel, l'amour s'étire d'une bout à l'autre du journal.

Souvent, on s'aime longtemps; puis sans raison vraiment apparente, l'amour dévie. On en a pour quelques jours à se tenir à distance, à se poser des questions, à se refaire une trajectoire. Et peu à peu l'ellipse s'étire jusqu'à ce que l'un se mette à graviter autour de l'autre en traçant une nouvelle orbite. Alors tout recommence, planète de l'autre entre les jambes.

Et de l'amour à l'astrophysique, nous passons à l'astronomie. Du télescope franco-canadien des îles Hawaii, nous observons l'amour aux coefficients de dilatation extrêmement variés. Miroir primaire, plan de renvoi, miroir

convexe, ces reflets lui rappellent les yeux du monstre de Jéricho qui viennent de traverser le champ interstellaire de sa matière grise. Mince couche de tain, elle se souvient maintenant de son air absent.

Elle ne devait pas parler du monstre de Jéricho, mais avec lui, c'est toujours ainsi; il arrive, se faufile entre les mots et disparaît. Elle n'a presque plus rien à dire ni sur l'amour ni sur l'hiver ni sur les journaux ni sur elle-même; elle s'endort. Je sors les mille et un morceaux en plastique d'un stégosaure qui semble plus difficile à assembler que je ne l'avais prévu. Je colle et remonte jusqu'à l'ère secondaire; je me perds en parcourant des périodes inondées par des mers grouillantes de bélemnites, ces mollusques céphalopodes, très proches voisins de la pieuvre.

Jusqu'à date dans cette histoire, les mers sont sans importance; on entrevoit l'Atlantique au détour d'une avenue lors de son voyage à New York et puis, c'est tout, les mers se retirent comme à la fin du secondaire. En face, il y a bien le fleuve, les glaces, mais cet amas d'hiver nous ramène en plein quaternaire; d'ailleurs, je crois qu'elle est en pleine période de glaciation. Elle voudrait que les phrases bougent, s'animent, que les monstres déchirent l'avant-scène de son récit; mais tout est arrêté, figé, blocs erratiques, pour combien de temps?

Trois millions d'années passèrent dans ses rêves accompagnés de mouvements eustatiques et de grands déplacements,

puis elle se réveilla avec un très grand désir pris au fond de son cirque glaciaire: la mer.

Elle croyait que la mer allait tout régler, tout balayer, tout emporter, mais il fallait s'y rendre. De plus, quelle mer voulait-elle? Elle ouvrit son dictionnaire à la page des mers et elle fut surprise de n'y trouver qu'une brève description sans importance alors qu'elle s'attendait à ce qu'on lui donne une liste de toutes les mers, leur étendue et leur géographie... Mais par un hasard encore inexplicable, elle tomba sur la mer de Tasman qu'elle n'avait encore jamais vue. Il fallait donc, dans les plus brefs délais, réserver un aller et retour pour Sydney.

En réalité, ce n'était pas si simple; elle savait que l'Australie était aux antipodes d'où elle était; cela représentait donc une somme d'argent assez fabuleuse et de plus, l'Australie allait-elle ressembler à cette australie maudite qu'elle avait brièvement survolée lors de son acromégalie?

Tout se mit donc à devenir impossible. Impossible de partir ainsi du jour au lendemain parce que, d'une part, je devais rester disponible au travail selon les principes stéréophoniques de l'assurance-chômage; parce que, d'autre part, je n'avais plus le goût de m'exiler. On se réveille avec un grand désir, puis la journée passe; le désir s'assoupit, fatigué d'avoir passé la nuit à courir d'un rêve à l'autre, c'est ainsi.

Je voudrais un peu de printemps, juste un après-midi, pour pouvoir tremper les mots dans les flaques d'eau et puis, après,



on retournerait à l'hiver blanc. Un deux à quatre, spécial soleil, changer de manteau, enlever la tuque, mais février persiste, s'entête à poursuivre le cours normal de son existence.

Je voudrais un peu de tragique, un peu de panique, dans mon train-train quotidien qui ne déraille presque jamais depuis quelques temps; un attentat, de la dynamite qui me secouerait, me dérèglerait, me projèterait contre le pare-choc d'un camion-citerne... Je compte jusqu'à dix; rien n'arrive: impossible.

Je voudrais la mer, un coup de tonnerre, une montgolfière, suivre un corsaire sans jamais regarder en arrière, mais on dirait que mes jambes sont prises dans le marbre de l'hiver. Je voudrais qu'on m'épingale sur la corde à linge pour me faire venter, pour m'aérer, pour me changer les idées: impossible.

Du haut de mes trente-sept ans, je plonge dans le présent comme à trois ans on se jette dans le vide sans savoir vraiment où l'on aboutira ni comment. Quelqu'un court autour de moi; plus loin les balançoires, mais je reste là, inconsciente, comme si je venais de me frapper la tête. Je suis peut-être dans le coma, je ne le sais pas. Je voudrais des arbres, il faudrait les décrire: impossible, n'en parlons plus. Quelqu'un court, ses jambes sont longues; où va-t-il? Je me perds, il fait noir, je...

Depuis une semaine déjà qu'elle est étendue sur son lit

sans parler, sans jamais se retourner, sans bouger ne serait-ce que le petit doigt. On l'a retrouvée allongée par terre dans le parc attenant à l'hippodrome. Que faisait-elle là? Personne ne le sait encore. Un coureur dit l'avoir bel et bien vue plonger dans le vide du haut de la glissoire, mais elle ne semblait pas s'être fait mal; la neige fraîche et abondante ayant en quelque sorte amorti le choc. Toujours selon les dires du coureur, elle se serait relevée comme si de rien n'était et il aurait continué à courir sans se soucier.

Elle portait son manteau gris d'automne au beau milieu de l'hiver. Dans la poche droite de son manteau, on a retrouvé un petit bout de papier froissé sur lequel était écrit: «Géomètre de l'événement, cartographie du présent, tracée de lignes de fuite, mille plateaux d'expérience.»

Apparemment, ce serait Roselyne Larose qui l'aurait trouvée en effectuant ses recherches. Depuis elle téléphone souvent; tantôt me demandant son signe astrologique; tantôt me rappelant, pour la dix millième fois, dans quelle circonstance elle l'avait trouvée. Elle me dit avoir été frappée par la dilatation excessive de ses paupières et par cette main droite fermée sur elle-même et qui, jusqu'à date, est restée ainsi, renfermant on ne sait trop quoi. Talisman? objet précieux? ou peut-être rien? ou est-ce simplement un dernier lien avec le réel qu'elle tiendrait solidement de peur de tomber dans le vide d'une quelconque dérive?

Le médecin a parlé d'un certain désordre hormonal, mais, pour l'instant, il ne se prononce pas davantage. Il lui a prescrit des «dors longtemps jusqu'à cent ans», mais Roselyne Larose nous a conseillé de ne rien lui donner, car après tout elle n' a que trente-sept ans.

De temps en temps, elle entrouvre ses paupières, mais chaque fois sa main se crispe, les paupières font demi-tour comme si la lumière lui donnait le vertige. On dirait qu'elle est restée coincée entre deux mondes ou c'est moi qui est à l'affût du psychotique alors que je devrais tenter l'explication zoologique comme elle l'a toujours fait.

Quinze jours et autant de nuits suivirent: rien de nouveau. Je dis qu'elle dort, qui sait? J'ai presque fini de monter mon stégosaure. Hier, elle a reçu une boîte de chocolat de la part du barbare, à vous d'y comprendre quelque chose.

Les personnages apparaissent, s'attardent, disparaissent, reviennent et repartent. Certains changent d'une fois à l'autre, d'autres restent toujours les mêmes comme ce barbare fidèle tendre et délicat. Que c'est vague comme personnage! Je n'en garde pas un souvenir plus précis, attentive que j'étais, à l'époque, à essayer de suivre la romancière, de la décrire et de monter la gamme de ses émotions.

Elle dort, c'est tout ce que je peux dire d'elle; me voilà en quelque sorte obligée de parler de moi-même, de prendre la parole en mon propre nom, de fouiller dans ma mémoire, car mon

présent est arrêté.

Je n'irai pas jusqu'à remonter à ma naissance, car il faudrait prendre l'autobus, transférer, attendre un train, dormir dans les gares et je craindrais que vous manquiez le début. Mais ma mémoire a pris les devants; où suis-je donc rendue? Les murs sont en contre-plaqué brun foncé; je suis sans doute dans le salon familial à côté du fauteuil à bascule, lui aussi brun foncé. Que du plastique pratique, lavable, pas cher, monte les pieds en l'air en un tour de rein. Pas de sabre, pas de médaille, pas de victoire accrochée au mur; rien que le brun résigné du contre-plaqué s'étalant de tout son long et contrastant avec l'enthousiasme du tapis à grosses fleurs rouges presque sensuelles si cela n'avait pas été de leurs corolles oranges, criardes, impertinentes, intransigeantes.

Je vous ennuie, mais le salon était ainsi, presque funèbre surtout quand mon père s'est mis à vouloir vivre les derniers moments de sa vie dans son fauteuil à bascule entre les menthes, sa chatte blanche, le cobalt et les films de cow-boy, la main sur les hanches et son impossible pouvoir dire.

Je m'épuise à patauger ainsi dans le passé, c'est une manie. Quand je ne suis pas en train de parler de ma préhistoire, je marmonne des noms de mammoth et de dinosaure; la paléontologie m'emporte, plus rien n'existe.

«Morote-seoi-nage», ce soir, me voilà en contact direct avec mon corps. Le grand muscle dorsal s'étire, se contracte

excessivement; effroi des côtes flottantes, je voudrais continuer, mais mon diaphragme reste coincé, me coupe le souffle. Je salue mon partenaire, me réfugie dans un coin, me cramponne tant bien que mal à mes hanches. Le plancher de la salle de judo s'incline; les kimonos des combattants se transforment en un amas de voiles blanches dans les brouillards de la Manche, puis tout revient à la normale ou presque. Je replace mon cargo, un slave-nippon-suisse-beauceron ceinture noire se penche vers moi; je n'entends rien de ce qu'il dit tellement je suis encore au large, mais d'un simple coup de tête penché sur le côté, il me ramène graduellement vers la côte.

Coup de tête penché sur le côté, tendre et délicat comme le barbare l'est, sans plus ni moins de précisions. Je manque de souplesse, j'attaque, je me contracte et j'en ai ensuite pour quelques jours à ne plus pouvoir me pencher. Mon corps conteste, existe encore, vectoriel et direct.

## CHAPITRE 9

[...] remonter des enchainements parfois très longs de causes et d'effets me semble aussi fou que de chercher à construire une tour qui arrive jusqu'au ciel.

Umberto Eco

Quinze heures, Roselyne Larose entre dans la maison avec le barbare qu'elle a connu en menant son enquête. Quinze heures quinze, le barbare sort une boîte de chocolat. Quinze heures trente, ils décident d'attendre que quinze heures quarante-cinq arrive. Quinze heures quarante-cinq, elle sort de son sac à main rose un calepin noir, puis elle me demande en sortant un stylo: «Qui donc a fait sortir les autruches de l'australie maudite que le fakir range toujours sous son lit à clous?»

La phrase éclate partout dans la maison; Rémi la saisit et la répète jusqu'à seize heures; je ne sais toujours pas quoi répondre. Roselyne Larose comprend l'ambiguïté de sa question; elle sort alors un tube de pâte à dentifrice et une brosse à dents qu'elle tient nerveusement dans sa main en racontant ce qui était arrivé.

D'abord, Emilie Andrinople a été retrouvée, elle aussi, inconsciente dans le parc attenant à l'hippodrome. Depuis, elle est dans un état de léthargie complète. Apparemment, le matin

du 24 février, on l'aurait vue se balancer vêtue de son maillot de bain à flamants roses. Les balançoires ainsi que la glissoire, du haut de laquelle s'est jetée la romancière, sont regroupées dans un coin isolé à l'abri des bruits du boulevard qui longe le côté ouest du parc. On l'aurait retrouvée par terre dans la neige, la main droite fermée sur elle-même.

Décidément, cette histoire commençait à me glacer la calotte crânienne. Qui allait être la prochaine victime? Lentement, on plongeait dans un genre de roman à double clés policières à tendance poético-protozoaire où le mystère côtoie brosse à dents, dentifrice et tragédie biologique.

Etrangement, inexplicablement, le coureur était encore mêlé à cette histoire. Il aurait vu Emilie Andrinople se jeter en bas d'une des balançoires, puis elle se serait relevée, ainsi de suite... Même scénario, mêmes déroulements auxquels il avait eu affaire, quelques semaines auparavant, avec la romancière.

Le coureur était-il l'unique témoin? La romancière tomba vers seize heures alors qu'Emilie Andrinople tomba vers midi et, dans les deux cas, il était toujours là par hasard; courait-il ainsi à longueur de journée? Qui était-il? Ce sont là trois des mille et une questions que se posa Roselyne Larose jusqu'à dix-huit heures, puis elle alla se brosser les dents.

Entre dix-huit heures et dix-neuf heures trente Roselyne Larose continua de décortiquer les événements avec toute la tenacité et l'objectivité d'une scientifique. Ses yeux,

normalement exorbitants, semblaient maintenant sur le point d'être éjectés tellement la complexité de ce drame lui mettait le nerf optique à bout.

Pour faire baisser la tension, elle devait donc se contenter de hocher la tête et de se brosser énergiquement les dents. Une forme de technique de brossage transcendantal qui lui permettait ainsi d'atteindre un état mental propice à la réflexion absolue. De fait, m'expliqua-t-elle, le bruit de la brosse à dents dans la bouche se propage jusqu'au cerveau en une sorte d'écho bénéfique qui élimine sonorité émotive et autres résonances subjectives qui nous empêchent si souvent de percevoir les faits tels qu'ils le sont vraiment.

Vingt heures, je me décide; je jette deux tasses de macaroni dans de l'eau bouillante salée et rape le fromage en restant attentive aux dires de Roselyne Larose. Le barbare est songeur; on dirait qu'il n'est presque plus là. Dans ses yeux, je vois des steppes arides et, brusquement, je déboule dans le passé jusqu'en l'an 378 où les barbares Wisigoths triomphent à Andrinople... Comme tout s'entrecroise! D'où vient ce barbare? Est-il turc comme Emilie Andrinople? Mais à grands coups de paroles tranchantes Roselyne Larose me coupe du passé et me découpe le présent en hypothèses de tous genres.

Selon elle, si on venait à bout de savoir ce qui avait pu se passer entre le jour où Emilie Andrinople fut libérée et le jour où on l'a trouva inconsciente; si seulement on réussissait



(elle se répétait) à découvrir ce qu'elle avait pu faire entre ces deux dates, alors on comprendrait tout.

Vingt heures trente, je n'en peux plus de ne rien comprendre, je mets la cassette de la Traviata. Tessiture de treize à quatorze notes, voix de ténor, coup de queue de castor et soprano, je prépare la salade; personne ne parle, la romancière dort toujours.

En de pareil cas, la romancière aurait su créer une atmosphère plus légère, plus détendue. Elle aurait pris le temps de mettre une nappe et de la décrire. Elle aurait sorti les coupes à vin pour se donner l'occasion de parler du cristal, puis elle se serait alors empressée de nous montrer ce tube en verre transparent renfermant une unique, mais fascinante bulle d'air.

Le vin nous aurait peut-être conduit à Venise; rampes, voûtes et ruelles en verre trempé, presque îles en bouteilles, «vaporetto», perles et lumières éparpillées sur le toit des dômes croissant sous les serres de l'Adriatique. Et telle que je la connais, elle serait déjà en train de nous expliquer le pourquoi de la silice, du sable et de la dolomie, en pensant à ce professeur de verre au crâne presque aussi luisant que ces dômes croissant sous les serres de l'Adriatique.

Je pourrais leur interpréter le Baron tzigane de Strauss, mais je suis trop préoccupée par leur présence. Le barbare ne s'est pas encore levé depuis son arrivée; il se mouche comme

pour attirer mon attention; en l'espace d'un regard, je saisis qu'il s'ennuie d'Emilie Andrinople. Il se fait tard; je suggère qu'on aille remettre Rémi dans la volière, car la température s'est adoucie.

En nous voyant arriver, le drépanornis fait presque *un* signe de la croix du bout de la queue, puis il s'enferme dans une sorte de petite boîte chapelle où il passe la presque totalité de son temps. Ce soir, les outardes sont nombreuses; Roselyne Larose est fortement impressionnée par leur degré de domestication. Elle dit n'avoir jamais vu des outardes aussi peu nomades.

Elle sort son calepin noir, note la longueur des pattes, le diamètre du cou, puis elle énumère les principales anomalies comportementales qu'elle a observées, ces dernières années, chez les oiseaux. Elle continue, ouvre de larges parenthèses qu'elle ne referme jamais, s'embrouille en parlant de la génétique des populations, cite Dobzhansky et finit sa longue mélodie en bifurquant vers le sujet épineux des monstres qui, selon elle, sont un sous-produit de notre technologie biologique, elle-même, laminée par les cylindres de nos désirs atrophiés.

J'écoutais Roselyne Larose et j'avais le sensation que plus rien n'existait; à l'entendre parler, on se ~~serait cru~~ plongée en une ère dépoétisée. Pourtant, on fait toujours l'amour, on enfante comme avant. Ils sont enfin partis; le chasse-neige vient de passer. J'ouvre la télévision pour m'assurer que les

pôles sont encore en place. Le monde est normal ou presque.

Je me sens seule, loin, à mi-chemin du réel. Cette histoire tourne en roman écologique... Si seulement la romancière pouvait revenir à son état normal! Il y avait trop de personnages, trop d'animaux de tous genres, trop de faits divers; j'aurais voulu, pour un instant, sortir de cet enchevêtrement baroque, retrouver le calme du gothique ordonné, mais: impossible.

Tout se mit donc à devenir impossible pendant quelques jours. Impossible de partir, impossible d'oublier, impossible de me rendre à mon cours de judo. J'avais de fortes bouffées de chaleur et graduellement je me rendais compte qu'il m'arrivait exactement ce qui, sans doute, était arrivé à la romancière, puis à Emilie Andrinople. Que devais-je faire pour éviter de chavirer dans l'impossible?

Ecrire, écrire à toute vitesse, laisser l'émotion bousculer le crayon, forcer la main droite à se déplacer continuellement pour éviter qu'elle ne se referme sur elle-même, allonger les phrases dans l'unique but de rester éveillée; s'il le faut écrire n'importe quoi, jusqu'à ce que cette crise passe, aille se jeter ailleurs.

Ecrire sans corriger, écrire mon nom en lettres moulées, écrire mon sexe en italique, m'imprimer, me paginer, me lire, me consulter, me refermer et finir ma vie comme une momie bandant ses lettres sur une tablette d'une bibliothèque.

Manger trois boîtes de crayons de cire pour atteindre le spectre de la couleur; dans le prisme d'un mal de coeur, apparaît un coureur sans nom, sans âge. Il court, je cours après lui, mais les mots me poursuivent. Il ralentit; je le dépasse poussée dans le dos par un paragraphe qui ne veut rien savoir de l'amour et des barres fixes.

Hydrogène et amour calorifuge, les tropiques m'envahissent encore; je me déboutonne de la main gauche en continuant d'écrire de la main droite, je délire sur le papier pour éviter de m'arrêter.

J'ai des alluvions prises dans mes émotions à cause de la mousson qui est passée sans que je n'entende ses pluies tomber. Et tout d'un coup: l'été! Les routes à paver, l'hiver à gratter; le toit de ma pagode s'écroule. Débris et bras de bouddhas, je bats le fer de la main gauche tandis que mon hémisphère droit s'étouffe. La matière grise éclabousse jusque sur le trottoir où court toujours le coureur.

Je redresse le sex-appeal de mon décor et puis tout disparaît. Je redeviens moitié fruit, trois quarts pectine; j'ai la chair de poule, j'oscille, je ne tiens plus le temps, ma grande aiguille piétine, je crache les secondes, je tombe, je m'accroche à une mappemonde, je ricoche sur le bord d'un continent, un océan me glisse entre les jambes, tout m'échappe. Je m'agrippe à une cordillère, me déchire le muscle de l'éminence thénar et sans vraiment savoir d'où il vient, le

coureur réapparaît. Agile, il traverse un lavis en noir et blanc, enjambe une averse, patauge dans une rizière, je le suis; pourvu que je parvienne à rester à la surface...

Surface polie du chrome du grille-pain, je me colle le nez sur le métal encore chaud. Mes yeux, ma bouche, mes joues fondent et m'étirent la face d'est en ouest. Planète de chair en expansion, je m'éloigne, redresse l'axe de mon sourire, la journée fut longue à parcourir. Depuis qu'il fait noir, j'ai moins chaud, j'ai moins la sensation d'être sur le point de de de... je ne sais trop quoi. Je mange une rôtie, m'ennuie.

Je ne dois pas dormir ce soir ni demain ni après demain, car j'ai peur de m'endormir pour toujours comme Emilie Andrinople et la romancière. Je m'émiette sur le divan, mais le plus difficile c'est de penser à rien, d'être là dans sa peau comme de l'encre dans le réservoir d'un stylo qui n'écrit rien.

Mais il me faut écrire, rayer le passé, rompre, couper ce cordon le long duquel se noue une série d'intrigues se nourrissant d'un placenta de faits divers. Laisser le «ce qui est arrivé» se disperser au lieu de le faire revenir sur lui-même et de chercher à le retenir à de trop longues chaînes de causalités.

Puis une niche, un soir, un chien jappe au bout de sa chaîne. Il vient de finir d'écrire son premier roman policier; vous l'avez sans doute deviné, c'est un chien policier. Il est épuisé; un coureur passe, le flatte, le détache, ils partent.

Dans un parc, ils rencontrent une romancière; le chien lui mord la main droite dans laquelle elle tenait une suite sans fin d'événements...

Je sursaute, je m'étais presque endormie, je ne me relis pas, je n'ai plus le goût de revenir sur mes pas. Je croque une pomme; le matin se lève. Aujourd'hui que m'arrivera-t-il qu'hier ne m'est jamais arrivé?

## CHAPITRE 10

[...] à tout défaire, pour  
regarder ensuite tout se refaire  
sur un autre plan ou à une autre  
guise [...]

Marguerite Yourcenar

Bouquet de fleurs à ma droite, un autre lit à ma gauche, chambre 212 et draps blancs, une infirmière entre, ferme les rideaux de la fenêtre, prend ma température, me demande si mon nom de famille s'écrit avec deux T. Le thermomètre dans ma bouche m'empêche de répondre oui; je fais signe de la tête en tentant de sortir ma main droite et de lever deux de mes doigts pour bien lui montrer que Trottier prend deux T, mais je constate alors qu'une aiguille de seringue est plantée très loin dans la chair de mon bras et aussitôt j'aperçois la cosmique bouteille de sérum.

Pourtant, cela ne m'alarme pas, car l'important c'est que je m'appelle toujours Eva Trottier comme avant. L'infirmière inscrit des chiffres à mon dossier et je constate alors que nous sommes au mois de mars, le 12, alors qu'il n'y pas si longtemps de cela, nous étions en février, mais peu importe. L'infirmière relève mon lit, je me sens bien, elle s'en va, le lit à côté est vide.

Sur la table de chevet, une brosse à dents encore dans sa

boîte d'emballage et un tube de dentifrice sans marques de pouce et d'index, sans bourrelets, encore tout gonflé dans l'esthétique gaine de plastique qui l'entoure. Plus loin, une cassette et un magnétophone; j'allonge le bras gauche et m'empare de la cassette. Face A: chants turcs de Thrace, face B: «La chatte métamorphosée en femme» d'Offenbach suivie de «La fiancée du scaphandrier» de Claude Terrasse.

Et comme j'allais peser sur le bouton «play», Emilie Andrinople entre au bras du barbare. Elle a terriblement maigrie, mais elle n'a rien perdu de son pouvoir d'élocution rapide. Les mots fusent de toutes parts. Elle parle de ce coma dans lequel elle plongeait pendant quelques semaines; coma diabétique provoqué par une consommation excessive de chocolat. Elle parle, elle parle... Monsieur Hypothalamus a dû, lui aussi, passer du sucré au salé et depuis il a changé d'éclairage... Roselyne Larose devrait me rendre visite sous peu... Le fakir avait oublié de refermer l'australie maudite et ce pourquoi les autruches... Tout le monde croyait que les écuyères les avaient retournées... Mais enfin... La nouvelle écuyère a fait des progrès, mais Cuchillo était sans contredit l'homme le plus macho, le plus... Et puis elle avait recommencé à travailler sur la piste... Nouveaux plans d'aménagement... Projet de cathédrale de sable... Les phrases entrent, sortent, passent sous le lit reviennent gonfler mon oreiller et trébuchent contre le goûtte-à-goûtte du sérum.

Elle est maintenant assise sur le bord de mon lit. Elle



n'a pas beaucoup changé, le barbare l'enlace, mais elle ne diminue ni accélère son débit; elle continue. Elle repartirait donc à zéro; hier elle a reçu deux tonnes de sable fin et, cette fois-ci, le fakir a décidé d'installer des garde-fous autour de l'enceinte afin d'éviter que la catastrophe, qui eut lieu en plein hiver concave, ne se reproduise.

Catastrophe en plein hiver concave? Je ne comprends pas très bien; je serre ma main, la laisse poursuivre. Tout aurait été ravagé; les châteaux, qui demandent plus d'une journée de travail, se seraient écroulés en une fraction de seconde sous les pattes du monstre de Jéricho traumatisé par la foule. Dans sa fureur, elle aurait juste eu le temps de faire sa valise et de s'enfuir. Elle aurait erré; le soir très tard, elle aurait sonné au 3670 Berri; elle aurait rencontré la romancière et ses amis; elle ne leur aurait rien raconté; elle se souvient des frites qu'ils auraient mangées ensemble; avait-on retrouvé sa djellaba?

Le passé m'écrase; je me sens maintenant fiévreuse. L'infirmière, en passant pour annoncer la fin des visites, prend conscience de l'état dans lequel je suis, elle me secoue et puis encore une fois, plus rien.

Petit matin, le médecin est formel: éviter de consommer plus de 0.05 milligrammes de passé par jour, laisser les choses arrivées puis s'en aller. Il m'est strictement interdit de me demander : «Qu'est ce qui est arrivé?», sinon, encore une fois,

je me ferai étouffer par les sangles de cette question comme la romancière s'était elle-même fait étrangler par cette assassine ritournelle : «Qui donc a fait sortir les autruches...», mais le médecin s'arrête en constatant qu'il vient de m'injecter plus de 2.00 grammes de passé; il m'impose le repos absolu pour le reste de la journée.

Revue, journaux, civières, sirènes et sarraux blancs, petits tubes en verre remplis de sang et corridor couleur crème solaire, je calcule la vitesse moyenne de déplacement des infirmières en comptant le nombre de pas effectués en une minute, puis je divise le total obtenu par la longueur de la jambe à partir du malléole externe.

J'écoute les chants turcs de Thrace, fais semblant de rester dans le présent, revois des champs ou plutôt des rizières, tellement tout est vert, et, bien entendu, je tombe sur le coureur. Il court toujours, il semble ne jamais s'être arrêté depuis...depuis cette fameuse journée où tout devint impossible. Faisait-il chaud? Faisait-il froid? La musique m'arrache à mes pensées; la porte s'ouvre.

L'infirmière est suivie d'une dame dans la soixantaine, mi-châtain, mi-rouquine, teinte, repeinte, valise sous le bras, c'est Lola. Lola que j'avais presque oubliée; Lola, la mère de la romancière, vient à nouveau d'être hospitalisée pour son psoriasis. Elle occupera ce lit près de la fenêtre où les rayons du soleil osent à peine descendre.

Prises de sang, stéthoscope, onguent, je voudrais lui parler d'autre chose que de la pluie, du beau temps, du printemps; d'autre chose que son manque de vitamine B12, que son nouvel appartement, que son médecin, mais on dirait qu'elle est ailleurs en même temps que dans son lit.

Séquelle de cette séquestration du corps, elle n'a pas encore parlé de sa fille. Elle sait pourtant que je la connais; elle sait aussi qui je suis pour m'avoir vue à plusieurs reprises avec elle et, d'ailleurs, je l'ai entendue me nommer au téléphone. Elle téléphone beaucoup, à une telle en haut de chez elle, souvent à sa soeur, longtemps à une autre, mais elle n'a encore jamais téléphoné à sa fille et vice versa.

Les jours passent à qui mieux mieux. J'arpente le corridor et les masques verts des chirurgiens me donnent mal au ventre comme ces cônes trop sucrés de crème glacée aux pistaches que l'on mange seulement en été. D'ailleurs tout ici est glacé, réfrigéré: eau pour boire, planchers cirés, frigide diagnostic, banquise d'uniformes blancs, sans parler de ceux qui partent vers les grands congélateurs. Mon présent est arrêté, lourd; j'ai de la difficulté à le faire bouger.

Lola se pare, s'excite; elle attend une grande visite : sa fille, la romancière. Tamanrasset, Tamanrasset, je me serre l'oasis entre les cuisses et résiste à cette envie soudaine de lui demander «qu'est-ce qui était arrivé?», mais vaut mieux, pour ma santé ainsi que celle de ce roman, rester dans le

présent. Mascara, parfum, perruque bien ajustée, déshabillé maintes fois remplacé, cartes de prompt rétablissement soigneusement étalées sur le bureau et cet inlassable glissement des pantoufles qui vont de la fenêtre à la porte de la chambre, de la porte de la chambre à l'ascenseur.

J'essaie de réfléchir sur ce qu'est une véritable mère; inflexible fidélité que j'admire, mais on a beau me répéter qu'il faut perpétuer, que de toute façon on ne peut pas y échapper, que c'est biologiquement normal, que l'affectivité, que la douleur de l'accouchement, qu'on n'est plus jamais seule, que les dents qui poussent, que la petite main, que le geste magique, que le petit train, que les lendemains, qu'il faut bien, qu'elle fait bien, qu'on peut être tout à la fois, que l'un n'empêche pas l'autre, que le vide s'épuise, que l'automne est moins gris, que la pomme est plus croquante, qu'on n'a plus besoin de faire de l'exercice, qu'on n'a plus envie de partir, que les seins grossissent, que c'est fantastique et didactique... on a beau me le répéter... on a beau me le répéter.

Je regarde le nombril des femmes dans ce magazine que Lola a acheté et je constate qu'ils se ressemblent tous: lignes se précipitant dans le ventre étourdi par la chair; Lola s'impatiente. Elle voudrait que sa fille soit là, à côté d'elle ou même dans son ventre à la portée de la main. Robe-soleil, boléro amovible, Bain-les-Bains en France, plus rien ne l'intéresse; elle est en orbite autour d'un point fixe : sa

fille.

Elle a commencé trop tôt à l'attendre; dès dix-sept heures elle croyait que sa fille allait arriver alors que les visiteurs n'arrivent pas avant dix-neuf heures. Déjà elle désespère sans raison; il neige trop, sa fille ne viendra pas. Elle replace sa montre autour de son poignet ridé par les secondes butant inlassablement contre le temps; elle a tant de choses à lui raconter, aura-t-elle assez de ces quelques heures pour tout lui dire?

De la neige encore de la neige, la romancière en profiterait pour ouvrir une parenthèse sur ses amours, parce que la neige, disait-elle, transforme la moindre petite prairie en territoire neutre et alors on tolère mieux l'autre. Mais jusqu'à quel point doit-on tolérer l'autre? L'amour se calcule-t-il? Peut-on l'additionner? Et quand on se met ainsi à le comptabiliser, n'est-il pas préférable de multiplier le tout par zéro et de recommencer?

Je me souviens maintenant où elle en était rendue avec ses amours, mais c'est étrange, car tous ces souvenirs ne m'occasionnent aucun vertige, pas le moindre malaise, alors que si je me mets à penser au monstre de Jéricho... j'efface, j'annule, prends du recul, tate mon pouls et regarde la neige tomber.

Pas plus de .05 milligrammes de passé par jour, mais je crois que le médecin, en pauvre grammairien qu'il est, n'a pas

su distinguer les trois types cliniques du passé : le passé simple, le passé antérieur et le passé composé. Le passé composé m'affecte beaucoup, convulsions, étourdissements et profonds déséquilibres du métabolisme, n'en parlons plus. Le passé simple est déjà moins nocif, il est plus paléontologique; je peux me permettre de l'entrouvrir, de laisser s'évader le coureur dans cette faune préhistorique où tout s'agite. Le passé antérieur, d'après le dictionnaire, est un temps marqué par un passé qui eut lieu avant un autre fait passé, dans ce temps où la romancière était encore légère, pas encombrée d'indices, d'alibis, de causes, de suspects, avant qu'elle ne devienne cette détective aux yeux rivés dans le zinc d'un polar solidement soudé aux parois de son genre.

Je m'enivre de distinctions; je suis devenue somnolente à vouloir ainsi catégoriser le passé alors que le présent est là, à deux doigts de la main, le futur un peu plus loin.

La romancière viendra-t-elle ou ne viendra-t-elle pas? A-t-elle continué à écrire de son côté pendant que j'étais à demi-portion vivante? Arrivera-t-elle avant la fin de ce chapitre? Et si elle allait ne jamais revenir ou ne plus jamais vouloir écrire?

Des milliers d'oies blanches de questions tournent en rond dans les battures de l'attente; je m'étends sur mon lit. Je vois passer quelques ponctuels visiteurs, j'entends les portes de l'ascenseur s'ouvrir, puis se refermer. Paupières baissées,

Je me construis des rêves. J'écris sur un pare-brise; les mots s'écrasent sur le verre au fur et à mesure que la vitesse augmente; d'autres lettres, à peine finies d'être tracées, glissent, s'accrochent aux essuie-glace pour une seconde, puis disparaissent.

J'entends rouler le chariot contenant jus de raisins et biscuits secs, mais je continue, je ne lâche pas le volant d'une auto vif-argent à toit ouvrant où l'air s'engouffre, nous étouffe. Nous, c'est la romancière, moi et Lola qui, tant bien que mal, tente de tenir en place ce toupet qui avait l'assurance d'un vrai.

Ce n'est que rêve construit, je le sais; les ponts vont s'écrouler et on roulera dans la mer. On, c'est maintenant Emilie Andrinople vêtue de son maillot de bain à flamants roses, la romancière et Lola qui se croit rendue en Floride tellement la mer est vraie. Puis sans prévenir, Lola plonge dans le soleil; Emilie Andrinople écrit sur le sable le mot «fin»; la romancière embobine la pellicule d'un film qui pour la dixième fois recommence. Plan rapproché sur le volant, la route tombe dans le vide et le mot «fin» revient; les spectateurs se lèvent et sortent, mais la romancière projette le film à nouveau. Travelling sur la route, contre-plongées sur la jambe qui freine, Lola qui se regarde dans le rétroviseur, des doigts tendus sur le tableau de bord de cette auto vif-argent, des Kilomètres-heures éclaboussent l'écran; en arrière-plan la mer.

Mais ce n'est que rêve construit ou alors je me suis vraiment endormie. La porte s'ouvre; une infirmière entre. Quelle heure est-il? Trois heures du matin! Lola dort. La romancière serait-elle venue sans que je ne m'en aperçoive? Le jus de raisins et les biscuits sont encore sur ma table de chevet. Je me souviens maintenant du bruit du chariot, mais ensuite, à force de me construire des rêves, je me suis sûrement endormie.

Tourne à gauche, replace l'oreiller, ramène les jambes contre le ventre, reviens sur le dos, je n'ai plus sommeil. Je me lève sans faire de bruit, cherche mes pantoufles, bute contre le fauteuil, tend les bras vers l'avant, puis j'entrouvre les rideaux et colle mon nez contre la vitre. Peu à peu des gouttes de pluie s'accumulent une à une, puis c'est la bousculade, elles se ruent, se heurtent, s'allongent et viennent brouiller les deux mètres carrés de nuit que j'ai devant moi. Buildings et lumières de lampadaires s'évaporent, se dissolvent.

Je ne suis pas mélancolique ni désespérée; je suis là accoudée à la fenêtre, arrêtée comme un parcomètre ne comptant plus le temps. Dans ma tête, un orchestre entame la Traviata; des perles, des boules de verre roulent, s'éparpillent sur un tapis gris et long à n'en plus finir.



## CHAPITRE 11

Ce que j'ai par la fiction, je l'ai, mais à condition de l'être, et l'être par où je l'approche est ce qui me dessaisit de moi et de tout être [...]

Maurice Blanchot

Lola n'avait pas oublié de me dire qu'elle allait être transférée en dermatologie. Deux jours plus tard Eva sortait de l'hôpital. Elle est là à côté de moi; songeuse, elle attend peut-être que je lui cède la place, mais je crois qu'Eva n'a plus le goût de me raconter. Elle est tellement ancrée dans l'absence que je me demande si ce n'est pas moi qui devrais la dire. Il y a si longtemps que je n'ai pas écrit que je voudrais prendre en main toutes les pages qu'il reste d'ici jusqu'à la fin; comme s'il devait y avoir une fin.

A ce simple mot, Eva revient à elle-même et insiste pour qu'il y ait une vraie fin, une fin spectaculaire, un genre d'opéra-fin avec éclairage, costumes, décors, puis les rideaux se fermeraient, le lecteur resterait assis, reviendrait à la première page, car il ne se souviendrait plus qui a commencé quoi et pourquoi.

Eva s'excite, ajoute des escaliers sur la scène et des autruches exécutant une chorégraphie de ballet-jazz... Je la

laisse se précipiter sur cette fin pour laquelle je n'ai actuellement aucun intérêt. Le printemps agite ses degrés celsius. Mes amours sont au plus bas d'une échelle qui monte vers à peu près rien. Je pourrais en parler longuement, distiller les mésententes, mais l'amour revient toujours à la même histoire.

Eva vient de partir; elle a recommencé ses cours de judo. Les rôles ont bien changé, c'est moi maintenant qui la propulse dans le récit. Hier, j'ai lu ce qu'elle a écrit pendant ma longue léthargie. J'avale quelques amers comprimés pour rétablir mon équilibre hormonal et j'évite de me poser de ces questions qui me feraient tomber dans la ronde des «qui donc a fait quoi?», trois fois passera et tire la bobinette, la chevillette cherra.

Assise sur la galerie, face contre le soleil, j'entends les outardes; je me ferme les yeux et vois passer, sur la bande noire de mon imaginaire, des hordes de «schmolls volants». Le téléphone sonne, je m'injecte dans la cuisine et réponds.

Un cri, un rire, comment ça va? c'est l'écuyère! Je ne comprends rien de ce qu'elle dit; Cuchillo aiguisé son sabre sur chaque phrase qu'elle fait tourner à vitesse folle dans l'appareil. Quand? demain! pour souper? qu'est-ce que tu dis? et puis, c'est tout.

En une minute de conversation, l'écuyère a eu le temps de me traiter de grosse valise, de Boeing obèse, de pouding-chômeur

et d'hippopotame sourd. Humour? rancune? je ne le saurais jamais. Aime-t-elle les femmes? les déteste-t-elle? nous boude-t-elle parce qu'on vient à bout de s'aimer malgré tout? J'oublie, j'efface.

Le vent est tombé. J'ajuste ma bicyclette et pars; je pédale en ne pensant plus à rien. Long cortège de neige, des oiseaux explosent à tout bout de champ. Je ne sais plus écrire, je décris au lieu d'inscrire, je sombre dans la banalité du printemps.

Elle ralentit, elle s'éteint presque, elle devrait penser à la fin plutôt que de s'éparpiller ainsi; d'ailleurs, j'ai déjà loué le théâtre de L'Autruche bleue: fosse d'orchestre, loge présidentielle, balcons, projecteurs de poursuite, trappe d'apparitions et rideau de fond; il ne manque plus que la fin.

Manifestement, Eva me pousse dans le dos. Elle voudrait que j'invente une fin où je me jetterais à corps perdu du haut de la dernière page à la manière d'un Beethoven ramassant tous les quatuors et les étalant d'un seul coup sur la portée; je n'y parviendrais jamais.

Je préférerais qu'il n'y ait pas de fin ou qu'il y en ait une, mais sans éclat, sans bouchons de bouteilles de champagne retombant dans les décolletés des dames de la première rangée. J'aimerais que les lecteurs s'endorment et que, pendant leur sommeil, Eva, les autres, les mots et moi, nous disparaissions. Sur la pointe des pieds on traverserait les steppes sablonneuses

de leurs rêves en traçant, du bout des doigts, des lettres cunéiformes et des flèches allant dans toutes les directions.

Quelle idée! Et si un des lecteurs allait ne pas pouvoir s'endormir, qu'arriverait-il? Il jetterait le livre sur la table ou en bas d'un lit ou il se jetterait lui-même dans un autre livre plus excitant.

Eva voudrait que, d'un coup de main magistral, on en finisse, mais je n'ai vraiment pas la tête à cela. Mon rapport d'impôt traîne depuis des semaines sur ma liste de choses à faire; la poussière s'est accumulée sur cette table d'où je vous écris et puis, demain, le souper chez l'écuyère et pourquoi ce roman devrait-il finir au moment même où je commence à reprendre de la vitesse. Mais Eva insiste, conseille, argumente; on dirait qu'elle attend une réponse. Je lui suggère de préparer un dessert, n'en parlons plus... elle a compris.

Lendemain matin, vent dehors. Sous les couvertures, une jambe contre la sienne, une main sur sa hanche, Il Il Il est juste à côté de moi. Il est revenu sain et sauf de cette bataille sans merci, de cette échauffourée entre le noir et le blanc de son oeuvre.

Il Il Il, ses mains, son cou, on s'étire l'un dans l'autre. Café, céréales et jus d'orange, c'est dimanche. A l'horizon, des oies blanches s'envolent côte à côte, se parlent à tue-tête, s'énervent, se regroupent, s'ajustent, se consultent puis redescendent au sol en un seul mouvement. Serrées les unes

contre les autres, on dirait une longue bande de neige s'agrippant aux labours. Je décris mal; les citadins n'y comprendront rien, mais toutes ces meutes blanches me traversent, me précipitent dans les restes de mon fin fond d'hominien. Puis, les oies blanches ont passé au-dessus de la maison; elles ont obliqué vers le nord, certaines se sont trompées, sont revenues et reparties.

Il pleut, j'aurais le goût de flâner à perpétuité, mais l'écuyère et Cuchillo nous attendent. On prendra Eva en passant, on achètera du vin, on parlera d'eux, on se taira, on vérifiera l'adresse, on ne trouvera pas, on s'informerà, on ouvrira les portières, on frappera, on se regardera et en une fraction de seconde on sera projeté dans une pièce par la très grande hospitalité de l'écuyère.

Tel que prévu ou presque, l'écuyère me lance dans les bras de Cuchillo qui a le regard aussi tranchant que cette série de longs couteaux accrochés au mur derrière lui. Il voudrait m'entraîner vers la cuisine pour me montrer son nouveau couteau électrique, mais aussitôt je bute contre le barbare; et juste comme j'allais finir de lui dire comment j'étais surprise de le voir, des mains surgissent derrière ma nuque et viennent se déposer sur mes yeux. Je tente de me dégager, mais elle insiste; c'est Emilie Andrinople, j'en suis certaine. Mais comment fait-elle pour se taire aussi longtemps et comment ferais-je pour m'en sortir? Je bouge, je recule, mais elle appuie ses doigts tellement fort sur mes paupières que je ne vois plus que

des amas de cercles et de points grouillants fusant de l'humeur aqueuse quelque peu exacerbée.

J'envoie des noms à tout hasard : la reine Nefertiti, Marie Curie, Indira Gandhi, Marguerite Duras en personne, mais rien ne l'arrête. Elle continue, elle insiste davantage, elle me tire dans une pièce, puis sans avertir, elle me pousse dans la lumière crue d'un salon éclairé au néon; les bouts des souliers blancs du barbare viennent se plaquer violemment contre ma rétine et aussitôt une musique grecque, genre farandole étourdissante, sort d'une radio portative à haut-parleurs intégrés. Emilie Andrinople commence alors à parler, je n'entends rien de ce qu'elle dit; la musique me désintègre.

Aussi impoli que cela puisse paraître, je n'ai pas pu résister à la tentation de lui ouvrir les yeux et de me mettre les mains sur les oreilles; je n'en pouvais plus. Toute cette musique indigeste de souvlaki, la voix d'Emilie... un peu plus et j'allais chavirer, me retrouver dans la partie minée de moi-même et j'aurais alors éclaté.

Frappée par la sémologie de mes gestes, Emilie Andrinople s'est brusquement arrêtée de parler. Je pensais que tous les châteaux de sable, qu'elle avait entassés dans sa tête, allaient s'écrouler, mais le barbare lui mit une main sur l'épaule; elle me regarda étrangement, puis elle recommença de plus belle. Le barbare eut alors la gentillesse d'éteindre la radio.

Elle parla alors de manivelles, de processus compensatoires

et des sauvages labyrinthes du silence. Elle passa en revue les médecines, prothèses et pays qu'elle visita. Art-thérapie, bhagavad-gita, Lourdes, électrochoc, eau lourde, jeûne, elle avait tout essayé; elle pouvait réussir à entendre que le sable. Elle se remit à parler du désert de Sechura où elle aimerait tant vivre.

De la poche droite de sa jupe, elle sortit une poignée de sable qu'elle transféra d'une main à l'autre, ainsi de suite. Elle se tut le temps qu'elle fit passer le sable entre ses doigts et cetera. Je ne l'avais jamais vue aussi calme. Quand l'écuyère entra dans le salon en tutu punk et souliers très pointus, Emile remit le sable dans sa poche et se jeta sur elle. Des verbes, des adjectifs, des tourbillons d'adverbes volèrent dans tous les sens; je sortis lentement du salon.

Roselyne Larose allait-elle venir comme elle l'avait promis? Dans la petite pièce aux murs littéralement couverts d'armes à lames, Cuchillo ouvre un coffre en métal blanc avec trois serrures sur le côté. Il Il Il est fasciné par le contenu de ce coffre dont le couvercle relevé m'empêche de voir ce qui l'attire tant. Et comme je m'apprête à allonger le cou, Cuchillo referme le couvercle; on sonne à la porte.

Yeux sortis de la tête comme toujours, Roselyne Larose entre; on l'entoure. Elle s'assoit et commence à nous parler de sa dernière expédition qu'elle a effectuée dans les îles Sverdrup en compagnie d'éminents savants de la faune nordique.

Emilie a glissé sa main dans sa poche; chaque grain de sable a sa petite histoire, ses déplacements, sa mer à raconter. Cuchillo se nettoie les ongles avec un de ces petits canifs qui contient tous les à-côtés sophistiqués d'un salon de beauté, ou presque.

Avec Roselyne Larose, fallait s'attendre à voir surgir d'énormes ours blancs mi-loup, mi-glace, mi-inuit, mi-réel. Eva déjà questionne et la conversation glisse, lentement comme une banquise, vers ces pôles d'interrogation sur l'existence des monstres et autres bêtes déjà répertoriées. Mais grâce à l'intervention de l'écuyère, nous passons des monstres aux phantasmes longue date et autres dragons pervers... Cuchillo rit à gorge déployée, secouant violemment la notoriété scientifique de notre tératologue.

La conversation devient confuse et bruyante; Roselyne Larose s'étend avec assurance dans les bras d'une théorie compliquée sur la dégénérescence des fougères à spores. L'écuyère, avec toute l'arrogance qu'on lui connaît, lui conseille l'utilisation régulière de doses d'espoir en suppositoire, puis elle effectue un grand écart qui nous ramène dans la cuisine.

L'écuyère n'a pas fini d'avaler sa dernière bouchée de pizza que, déjà, elle nous propose une sortie. Un bar, quelque part, jeux de lumière ésotérique et autre gymnastique acoustique, le gérant fête on ne sait trop quoi. Les coupes de



vin se remplissent, se vident, sont remplies à nouveau. Il Il Il est assis à côté de moi; Roselyne Larose s'est déboutonnée pour l'occasion; le barbare et Emilie ont disparu. Cuchillo tente de fendre en quatre les cheveux d'une grande blonde accoudée à ce long comptoir où les habitués dégagent leur solitude.

Je ne parviens pas à oublier cette semaine qu'Il Il Il vient de passer à essayer de vouloir me dissoudre. Pourtant, on était revenu à notre état normal; on avait jase... mais comme une coupure à l'index, au moment où l'on pense qu'elle va se refermer, il suffit d'un petit mouvement distrait trop près d'une surface et tout recommence: peroxyde, diachylon, douleur et précaution.

Eva est assise dans un coin où la lumière s'allume, s'éteint à intervalles réguliers. Selon les dires de l'écuyère, Eva discute avec un metteur en scène qui n'a de particulier que la tournure et l'envergure du geste. Mains qui frôlent, doigts qui insistent, plus la soirée s'allonge, plus Eva sourit, s'emballe, écoute.

Les paroles montent jusqu'au plafond, puis redescendent dans la bière qui converge dans la bouche qu'un convoi de mots dispersent à nouveau. Quelqu'un s'approche, tente le dialogue, entrouvre les lourdes portes de mon transept... mais, je m'excuse, non, vraiment, je n'ai rien à dire! Pourtant j'aurais pu parler de mes arcs-boutants, de ces peupliers qui entourent

ma façade ouest, mais ce soir-là, je n'avais pas envie d'être du style gothique bavard. Je devais ressembler à un silencieux contrefort d'une église du Moyen Age. J'avais juste le goût de rester là, immobile au beau milieu d'un vingtième siècle sollicitant.

## CHAPITRE 12

[...] s'acheminer vers une fin de plus en plus définitive, qui consistera à ne laisser qu'un résidu, un ensemble de traces à lire [...]

Philippe Sollers

Il Il Il m'a embrassée comme avant. Les grenouilles ont jailli des étangs, je les entends. Tard dans les parcs le soir, les bicyclettes vont et viennent, frôlent l'interdit à cheval sur la nuit .

Le printemps m'engloutit; qu'est-ce qu'un roman? Je fais semblant de ne pas entendre cette question que je me pose; courbée vers l'avant, je pédale. Strates de vitesse, plateau d'accélération, je viens d'atteindre un certain nirvana d'efficacité. Le paysage me transcende, me transforme en énergie cinétique qui n'a rien de mystique. Tout mon sang se déverse dans mes jambes. La roue avant écrase la côte qui descend. Si ce n'était que du vent, je serais déjà rendue là où je ne sais plus où je vais.

Qu'est-ce qu'un roman? J'entends encore Eva me le demander. Je fais couler l'eau du robinet; je choisis le plus grand des verres, celui de la bière en fût, je le remplis d'eau qui vient des tuyaux, qui vient de l'aqueduc, qui vient des filtres, qui

vient de je ne sais trop où. Je bois lentement en la regardant, puis lui demande clairement où elle veut en venir.

«Mais... à la fin!», s'exclame-t-elle en levant les bras comme une diva répétant une scène tragique. Je ne réponds rien; je remplis le bain d'eau qui vient des tuyaux, qui vient de l'aqueduc, qui vient des filtres, qui vient de je ne sais plus trop où.

Sauna d'indifférence, Eva prétend que je ne suis pas une romancière et que, que, que... qu'elle constate qu'elle n'a plus aucune importance dans ce roman qui tend incontestablement à devenir un journal de banlieue qui ne s'attarde qu'à meubler un ego-bungalow et que, que, que... tous mes mots sont hypothéqués d'avance et qu'elle me souhaite un jardin, un petit chien poète parlant, une cour asphaltée et des voisins qui lisent.

Elle continue, elle m'installe dans le sous-sol sombre de mon ego-bungalow, elle me fait écrire toujours le même livre, elle fait exploser une bombe atomique, elle me fait mourir sans qu'il n'y ait de fin à ce livre qui, qui, qui... elle reprend son souffle; elle est visiblement fâchée.

Si elle avait su que j'étais du type éternel, elle n'aurait jamais accepté de me raconter. Elle voudrait passer le plus rapidement possible à un autre livre plus expéditif. Elle claque la porte; une minute plus tard, elle revient en ajoutant que je suis une terroriste parce que je ne veux pas mettre fin à, à, à... et que si, si, si... elle n'était pas aussi

consciencieuse, elle mettrait le feu à mon imaginaire pour que tous les personnages de tous les romans qu'un jour je devrais écrire, sortent d'un coup en un chapitre fatal, mais final. Ensuite, elle se perd dans sa colère; elle espère que les pieds d'alouette, que j'ai semés la semaine derrière, ne sortent jamais, puis elle me quitte.

Reviendra-t-elle? J'ai déjà mal à l'épaule; j'ai la sensation d'avoir reçu un paquet de petites flèches pointues renfermant un étrange poison qui me fait tourner en rond dans la cage carrée des émotions.

Cette fin est devenue pour Eva une véritable toccata que j'essaie d'extraire de mon circuit de Papez; mais, côté cour, côté lointain, des silhouettes pointent du doigt Roselyne Larose qui accuse le fakir d'avoir tenté de dresser illégalement le monstre de Jéricho qui s'est enfui et cetera, et cetera... ce serait la fin, le rideau se fermerait, le lecteur resterait assis, reviendrait à la première page, car il ne se souviendrait plus qui a commencé quoi et pourquoi.

Clavecín jouant toujours le même refrain, je suis étourdie. La porte s'ouvre, «Le couroucou de Cuba est revenu, le couroucou de Cuba est revenu!», Eva m'entraîne dans la volière comme s'il n'y avait rien eu entre nous deux. A-t-il passé par Cienfuegos? A-t-il vu des iguanes? Les toucans existent-ils vraiment? Et les volcans? Finalement, on a passé la soirée à traverser la sierra Maestra, à parcourir à pieds des sentiers menant au sommet des

tropiques... que nous arrivait-il?

Ce matin, la bouche encore pleine de mangues, penchée au-dessus de ma machine à écrire, je tombe dans le piège facile d'une fin tragique : billet d'avion, temple toltèque, une romancière, une marche, un faux pas, une pierre renversée, un nid de scorpions, une cheville blanche, des morsures mortelles, un roman inachevé; ou alors, une tarentule qui la nuit descend, prend son temps et pique et part. Mais cela fait trop fiction tous ces scorpions; j'appelle Lola.

Elle devait partir pour la Floride, mais elle ne part plus. Elle me parle d'une telle qui vient de partir pour la famille, partir, partir... en avril, tout le monde veut partir. Elle a consulté une tireuse de cartes, \$15. pour trois minutes de vérité sur l'avenir. Elle lui a prédit une série de palpitations amoureuses sans plus de précisions. Comme le destin est toujours une urgence pour Lola, le lendemain, une agence matrimoniale lui fournit trois noms d'homme pour \$10., ainsi de suite, sans compter les lampions pour effacer le passé et les comprimés pour compresser le présent.

XXXXXX

Il Il Il est revenu tard le soir; j'aurais voulu sortir, me transvider dans la ville, me faire secouer par les passants, les phares et les auvents. J'aurais voulu me poster, m'oblitérer, m'expédier par avion, mais j'étais là, à quarante kilomètres de tout débarcadère, m'étendant sur mon sort comme une longue piste

d'aéroport. J'aurais pu partir, marcher longtemps, mais je savais qu'au bout il y aurait ce pont interdit aux piétons, tout s'écroulerait et il pleuvrait en plus. J'étais, en quelque sorte, dans l'obligation de rester dans ma grotte tentant de consoler mon cyclope en le promenant d'un bout à l'autre du rang.

Je rageais contre qui, contre quoi, je ne sais plus. C'était un dimanche de temps gris empesé par l'amidon gluant d'un jour férié. Je marchais, écrasant les insectes sans assister à leurs obsèques, jetant par terre l'horizon.

J'aurais voulu que Cuchillo soit là pour me trancher et me ranger dans une de ces petites boîtes d'allumettes qu'on achète, qu'on met dans sa poche, qu'on promène, qu'on échappe en descendant du train, qu'on ramasse mais qu'on oublie sur le coin d'une table entre un cendrier et une tasse de café.

J'aurais voulu, j'aurais voulu qu'on m'allume au plus sacrant. J'attendais que l'on fasse tout pour moi, que l'on me transforme en briquet pour pouvoir cracher du feu au visage des gens. J'avais un goût de soufre dans la gorge; des tentes en nylon brûlaient dans mon larynx.

J'aurais voulu, j'aurais voulu une conflagration dans mon corps et plus je voulais, plus cette inflammation de l'épaule gauche m'irritait, retentissait comme une sirène dans la chair de mon bras.

J'aurais voulu, j'aurais voulu déménager en ville pour que les pyromanes viennent mettre le feu à mon appartement pour me forcer à errer dans les rues sans pied-à-terre, à marcher sur les braises des igloos incendiés dans ces quartiers Inuit ravagés par l'explosion d'un gaz blanc et fuyant.

J'aurais voulu, j'aurais voulu, danser le «go-go» sur une pierre tombale pour y frotter mes semelles de granit jusqu'à ce qu'elles m'enflamment... ça sent le brûlé; c'est le différentiel de notre Toyota qui chauffe. Vers la ville, on se dirige. Echelle pivotante de 45 mètres dans l'hypophyse, je redescends tranquillement. Il Il Il a la voix remplie de bornes-fontaines. Je me calme, on arrose cette longue flambée de mots.

Le lendemain, des vents du pôle roulent l'hiver dans les parterres où les jonquilles se tortillent dans les ventres des plates-bandes. On a déplié la carte géographique, j'ai pointé du doigt le parc de la Mauricie, puis le pare-brise a déroulé des lacs encore glacés. Sentiers qui montent, on a fait des vœux. J'ai pris une pièce de monnaie d'une cent, je l'ai fait rouler dans la paume de ma main, j'ai fouillé parmi mes désirs les plus pressants, puis je l'ai lancée dans le lac en fermant les yeux et en espérant que cela soit aussi efficace qu'une étoile filante.

A partir de ce moment, les événements se sont mis à se dérouler à une vitesse vertigineuse. Fallait changer d'auto, fallait remplir des formulaires, fallait sortir le linge d'été,



fallait semer, fallait reprendre notre souffle, fallait commencer à penser à travailler, fallait, fallait...

La vie n'est que gribouillis et puis et puis et puis... retombées radioactives et lait homogénéisé, la nuit je rêve à la guerre, la tête sous l'oreiller. J'attends que les bombes tombent et explosent, mais des hélicoptères se promènent dans la cour; plan d'évacuation numéro 1, je ferme les yeux de peur de les perdre, mes globules se battent contre des milliers de particules invisibles... 30 avril, il neige; quel rêve!

Eva n'a pas choisi une très belle journée pour monter à cette tour à côté de la volière. Le metteur en scène la suit; c'est ainsi depuis qu'ils se sont rencontrés dans ce bar où il lui aurait récité des extraits de «De l'amour» de Stendhal. Je les regarde grimper; tache rouge oscillant vers la droite, amas de tissus noirs gonflés par le vent, ils ne portent que du rouge et du noir.

Apparemment, il lui aurait brossé un tableau très compliqué des principaux courants littéraires et théâtraux du vingtième siècle. Notre roman, qu'il n'a d'ailleurs pas encore lu, sera sans doute un sous-produit d'un délirium tremens basé sur une écriture viscérale telle que définie par Marcel Moreau. Il est aussi certain que notre roman se terminera dans un bain de sang sur fond noir; il est obsédé par ces deux couleurs qu'il trouve, comme il le dit, «sensuocytologicocosmiques».

Eva n'est plus reconnaissable; rouge à lèvres et paletot

noir déboutonné, elle se couche tard, fréquente ce bar et ne va plus à ces cours de judo. Elle m'évite, fuit mon regard, me dédaigne, serrée dans cette gaine qu'elle porte sous une jupe rouge presque aussi courte que le tutu punk de l'écuyère. Elle n'écrit plus, ne s'intéresse qu'à lui, qui, d'ailleurs, s'appelle Julien.

Riz pilaf instantané, algues séchées et autres denrées post-modernistes, ils voudraient rester là-haut pour quelques jours ou plus. Ils ont demandé qu'on ne les dérange pas. J'essaie de les oublier, je jette un coup d'oeil désespéré au jardin en friche, ramasse quelques éclats de voix tombant de la tour et frissonne.

Pourquoi Eva m'ignore-t-elle ainsi? Pourquoi Julien a-t-il dit que notre roman allait se terminer dans un bain de sang? Qui sera la victime? J'entre et me débranche. Je m'allonge sur le divan, remue quelques pages d'un magazine, mais des cargos remplis d'uranium, des montres au quartz défilent sur la place rouge de ma plate-forme cérébrale; Il Il Il arrive.

Où va-t-on? Que fait-on? Marathon de questions, on apporte le tire-bouchon. D'où vient ce fleuve? Pourquoi ce quai? Les particules radioactives nous enivrent, nous givrent les gènes. Combien de Rem nous transpercent? On ne le sait pas. La radio transvide toujours les mêmes informations: Ukraine, centrale nucléaire en feu, radio Moscou, 30 kilomètres de l'épicentre, pas de problème, on enchaîne, les images se déchainent. On

essaie de diluer, mais le vent vient de l'Est.

Le soir même, Eva et Julien sont redescendus de la tour, confits par le froid, l'altitude et la solitude. Ils ont tout vu, silos et convois transsibériens jusqu'aux confins du Mékong. Ils n'avaient pas le goût de parler d'eux, ni de la théorie des quanta ni de l'ozone ni du noir ni du rouge. Le vent venait toujours de l'Est.

## CHAPITRE 13

Terminer le roman en tant que RECIT est un problème rhétorique qui consiste à reprendre l'idéologème clos du signe qui l'a ouvert. Terminer le roman en tant que fait littéraire [...] (c'est) prendre la parole non pour témoigner d'un événement [...] mais pour s'attribuer la propriété du discours [...]

Julia Kristeva

Carte postale de Roselyne Larosé, îles Galapagos, elle observe le cormoran aptère. Elle espère pouvoir retourner à Guayaquil où, dans les marais grouillants de l'Equateur, elle aurait, invraisemblablement, vu trois «schmolls volants» qui, rappelons-le, ont «quatre cents yeux, deux cents pour voir au loin, deux cents pour lire le journal». Quel journal lisent-ils? où le lisent-ils? dans les clairières infestées de fourmilières ou dans les sous-bois remplis d'anacondas et autres «analphabètes»? elle n'en dit pas plus long. Viennent ensuite les prospectus publicitaires, l'enveloppe brune du compte de téléphone, puis, en dernier lieu, une enveloppe blanche adressée à Eva et à moi.

Madame Eva Trottier,  
Madame la Romancière,

Nous tenons à vous informer que la salle sera libre à partir de

huit heures le 12 mai. Comme madame Trottier nous l'a demandé, deux techniciens seront sur place toute la journée. Veuillez prendre note que, selon la clause 3 de votre contrat, vous devez aviser notre compagnie de tous bris survenant au cours du montage et de la représentation.

Bien à vous

Le théâtre de l'Autruche bleue

Je savais qu'Eva avait réservé la salle du théâtre de l'Autruche bleue, mais elle ne m'avait jamais dit qu'elle avait signé un contrat auquel je semble maintenant liée. Indifférente, je me perds dans le vide comme une sonde spatiale qui ne revient jamais... advienne que pourra, ce sera la fin.

9 mai, rien de spécial; 10 mai, pas de téléphone de la part d'Eva ; 11 mai, j'attends; 12 mai, théâtre de l'Autruche bleue, le technicien s'affaire dans son troupeau de clés sans me regarder, puis il ouvre portes des loges, porte de la cabine de son, porte de la régie en me conseillant de ne pas toucher au jeu d'orgue de l'éclairage. Il poursuit en parlant de son jardin, du prix des semis, de leur piètre qualité et surtout, il ne faut pas semer trop profond.

«Eva»... il cherche son nom de famille en dépliant un bout de papier. « Eva Trottier a téléphoné hier, elle devrait passer vers les onze heures et... », je ne l'écoute plus. Des autos, des missiles, des motos, des Boeings, des javelots, des

curseurs, des rotoculteurs passent, me bousculent, me renversent et m'éparpillent sur la scène. Projecteur de poursuite, j'aurais le goût de partir parce qu'Eva s'en vient; parce que je la boude; parce qu'elle ne m'a pas téléphoné; parce qu'elle m'a ignorée; parce que je l'avais oubliée; parce que je ne veux plus qu'elle fasse partie de ce roman; parce qu'elle n'est plus Eva; parce ce que, parce que...

La salle est vide; le technicien a disparu. Ensuite tout s'est déroulé comme dans un rêve, sans queue ni tête. Cuchillo vêtu de noir; Eva dans les loges, trois fois dans les miroirs sans me regarder; Julien criant après Emilie Andrinople qui ne comprenait pas pourquoi elle ne devait pas aller au-delà des limites scéniques de la fausse porte, et puis, la musique, les chants turcs... ce deux-pièces rouge sur le cintre, pour qui était-il? J'étais curieuse, mais à la fois déçue, car pourquoi Cuchillo devait-il faire partie de la fin?

19 heures 45 minutes, la représentation est à 20 heures; la salle n'est pas pleine, mais pas vide non plus. L'écuyère est assise à la première rangée pensant qu'à la dernière minute on allait lui donner un rôle de première importance. Elle porte un extravagant chapeau encombrant qui cache la moitié de la scène à ce spectateur assis derrière elle et qui ressemble à cet optométriste du chapitre deux. Plus loin, le fakir relève et replace ses boas. A l'extrême gauche de la salle, monsieur Hypothalamus tient dans sa main gauche une lampe de poche pour éclairer nos derniers chapitres qu'il n'a pas encore lus ou

qu'il relit. Il y aussi tous les autres, de l'infirmière au barbare en passant par le slave-nippon-suisse-beauceron.

Puis il y a moi, la romancière, coincée, figée, en attente, ne sachant plus quoi écrire tellement tout est arrêté à cette page où tous sont arrivés après avoir traversé des paragraphes de mots. Je me sens blanche et vide comme un dimanche. Prise de vue sur la tour Chrysler; un cargo remonte l'Hudson et je constate que la mer est absente, que l'hiver, qu'un certain trottoir, qu'une serre, qu'un divan, qu'une rizière, , qu'une langue, qu'un regard manquent.

Je m'assois et m'enfonce dans le velours rouge vin d'un fauteuil. Mes mains palpent et trient ce qu'elles rencontrent dans le fond des poches de mon manteau. Un élastique, un bouton rose à quatre trous, mes doigts s'agitent et voudraient saisir rive, banquise et givre, gratte-ciel, concorde et bombes, Joconde, albatros et mauves, Wallonie, wapiti et wagon-lit; quel étrange souvenir-sensation! On tire les rideaux; je me croise les doigts en espérant que la fin ne soit pas une croisière dans les fjords du passé.

Château de sable, mâchicoulis, pont-levis et créneaux occupent solennellement la scène; Emilie Andrinople s'est surpassée. Murs d'enceinte et silence, le sable est nivelé, moulé, soigneusement ciselé sans parler des reflets du sable tapi et des fragiles tours; l'effet monte à la gorge. Personne n'applaudit, même si on en a envie; personne n'ose bouger;

chacun retient son souffle de peur que tout se termine à l'instant même où tout commence.

Le château se suffit à lui-même comme l'écriture dans un roman et pourtant, on attend. On attend que le rideau se referme ou qu'un chevalier passe, se gonfle le thorax en catapultant cette phrase: «Qui chevauche si vite dans la nuit et dans le vent?», mais rien n'arrive de tout cela.

Dans la pénombre de la salle, des têtes commencent à pivoter comme si un vent d'insatisfaction venait de se lever. L'éclairage baisse lentement, rassurant l'assistance. Sur le rideau de fond, un film commence, agite des doigts tendus sur le tableau de bord d'une auto vif-argent. Des kilomètres-heure s'emparent de l'écran; en arrière-plan, la mer. La route monte et tombe dans le vide; le mot «fin» nous éclabousse.

Le film allait-il recommencer une dizaine de fois? Lola allait-elle plonger dans le soleil? Nous étions à mi-chemin du déjà dit. «Peu importe!» clame Eva cachée derrière la fausse porte située à l'extrême droite du proscénium. Dans un deux-pièces rouge, elle sort enfin et claque la porte si fort que tours et murs d'enceinte du château s'effondrent; le tragique nage dans des flaques rouges de lumière. Cuchillo entre comme un faux Roméo et poignarde l'éclairage; c'est le noir total.

Je retiens mon souffle, j'attends que le rideau se ferme, que le lecteur ne se souvienne plus qui a commencé quoi et pourquoi, qu'il revienne à la première page, mais il fait



toujours noir sur la scène et dans la salle. J'ai le choix, ou je sors ou j'insiste. Je sors; enfin tout est fini et tout recommence autrement.

Demain, on annonce l'été. Trésors de Chine, ticket et réservations, linceul de jade de la princesse Douwann et brûle-parfums Boshanlu, les lilas fleurissent à peine. Apporté de Perse en Europe centrale par Busbec, ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, le lilas s'est répandu très vite dans tous les jardins. Je deviens botanique, petit pois qui pousse et bateau-mouche.

FIN

## DERNIER SURVOL

Ecrire au jour le jour, sans plan. S'installer à la toujours même table devant cette fenêtre tantôt givrée ou tantôt remplie de soleil tombant dans la seizième heure d'un après-midi presque fini. Ecrire, transvider des images, laisser décanter une idée, brasser l'éprouvette du quotidien, mettre en culture une émotion, puis attendre quelques minutes avant de choisir un verbe parmi tant d'autres, le conjuguer, l'effacer, ainsi de suite, transmutant les mots en matière-langage.

Mais comme Kérouac et toute cette lignée d'écrivains américains, j'étais pressée; je n'avais plus le goût de peser les mots sur les petits plateaux en or d'une balance linguistique. Je voulais plutôt jongler avec les mots, les échapper, les faire tourner dans l'atmosphère en me déplaçant continuellement pour en trouver d'autres, chemin faisant, remplaçant ceux que je perdais. Je ne voulais plus m'attarder à mesurer la métaphore, à chauffer chaque syllabe, à transcender l'intuition à la lueur du dictionnaire; lentement donc, je diminuai le nombre de ces opérations moyenâgeuses, puis j'actionnai les turbines de la machine-écriture jusqu'à ce que le texte devienne courant continu.

Plus j'électrifiais mon processus de création, plus mon texte prenait de la vitesse, plus il avait tendance à se donner,

à s'éparpiller aux quatre vents de ce bégaiement nucléaire étourdissant, déchirant la matière narrative, mais lui assurant toujours un minimum de masse, de continuité et d'incertitude aussi.

Ainsi, un matin, on se lève, on s'installe à la toujours même table, puis on explique son écriture par ces images de l'atome qui véhiculent notre siècle. Le lendemain, à cause de la neige ou du verglas (allez donc savoir pourquoi), l'écriture n'est plus que granite immobile dans le silence du précambrien. «L'écriture est faite d'agitation motrice et de catatonie» (1).

Ecriture atomique à l'américaine; moyenâgeuse, travaillée, transvidée; précambrienne, elliptique, rejoignant presque l'art minimal, mais aussi moderne comme l'était ce début du vingtième siècle entrant dans la vitesse pétaradante des «mots en liberté» de Marinetti. Rétroviseur retournant pêle-mêle personnages et décors; surgissements d'événements surréalistes dans le pare-brise de l'inconscient; pédales disposées au plancher par Supervielle, l'une «la claire permettant d'aller jusqu'à la transparence,(l'autre) l'obscur allant jusqu'à l'opacité» (2), puis toute cette vélocité futuriste, pas celle des atomes plus abstraite, mais celle qui transforme la réalité en réel.

J'avais donc besoin d'une très grande vitesse postmoderne

---

1.Deleuze et Parnet, Dialogues, p. 90.

2.Supervielle, Naissances, p. 60.

pour m'inscrire dans la matière, d'une moyenne à 50 kilomètres à l'heure des années folles pour transcrire, transformer ce qui arrivait de part et d'autre de la route, d'une très petite pour pouvoir reprendre mon souffle et me laisser choir dans la chair de la langue et, enfin, j'avais besoin d'arrêt où plus rien n'a d'importance.

Finalement, je ne cherchais pas tant à atteindre une vitesse, qu'à passer de l'une à l'autre, allant d'un territoire à l'autre au volant de ces machines du dire et du parcourir. Mais je n'ai pas toujours actionné le levier d'embrayage à la bonne vitesse ce qui provoqua des ratés, des distorsions qui secoueront l'arrière-train de ce véhicule où les lecteurs viendront éventuellement prendre place. Certains diront que ces changements de vitesse brusques sont déconcertants, mais intéressants surtout quand ils ne sont pas trop violents et qu'ils n'engendrent pas de dislocations de la cohérence vertébrale du récit; d'autres, habitués à la linéarité d'un voyage classique, se rendront jusqu'à ce chapitre 4, puis, aussitôt que le récit commencera à s'affoler en frôlant les précipices du déréel sous les contrecoups des différentiels, ils descendront et je perdrai alors un lecteur.

Mais l'écriture est-elle à ce point abstraite qu'il faille absolument recourir à la métaphore si l'on veut réussir à l'expliquer? Ces changements de vitesse ne sont-ils pas que de simples moments d'hésitation où l'on cherche par où s'en sortir, où l'on tourne en rond dans une idée pour ensuite se décider et

filer ou trébucher à nouveau? C'est ainsi quand on veut tout dire, ses attentes, ses piétinements, ses décollages et atterrissages, mais doit-on tout dire? Ai-je tout dit?

Oui, j'ai dit les crampes dans le ventre, ces pauses dans le corps; mais bien souvent, amours, déceptions, euphories et quotidien devenaient, sous l'effet de la vitesse, châteaux de sable qui s'écroulent ou griffes de monstres me traversant, comme si ce que je voulais dire se transformait dans la trajectoire de l'écriture, prenant des formes insoupçonnées, transportant ou ne retenant que l'affect, la riposte.

La question n'étant donc pas de tout dire, mais de réagir à tout, de s'envoler dans le couroucou de Cuba parce qu'on est poursuivi par la fin, de s'attarder dans un personnage quand on attend un événement, un dénouement ou simplement parce que ce personnage vient de la Turquie et que ce mot lancé sur le papier a déclenché une panoplie d'odeurs et de couleurs.

Pour écrire ainsi, je savais qu'il ne me fallait pas de plan (3), pas d'histoire totalitaire à raconter; me restait-il donc qu'à remplir «mon verre à ras le bord, en oubliant de vous servir vous lecteur?» (4). Je fus polie, je sortis de ces fines coupes de cristal, puis, sans prévenir, je vous servis de ces

---

3.Christiane Rochefort, Journal de printemps, p. 39: «Si j'avais un plan, je ne trouverais sûrement plus mes mots. Et puis je m'ennuierais. Du reste je m'évaderaï sûrement».

4.Supervielle, Naissances, p. 61.

alcools bruts que généralement on offre dans ces petits verres à liqueurs alcoolisées de la nouvelle ou du conte fantastique. Et plus je m'enivrais d'écriture, plus je ~~prenais~~ soin de vous verser un peu d'ordre, de réel et de continuité, comme l'on met un peu d'eau dans son vin, jusqu'à ce que, à votre tour, vous vous soyez enivrés de cette poésie distillée dans l'alambic du dire et jusqu'à ce que vous n'ayez plus aucun souci pour ce qui était arrivé ou allait arriver.

Mais il y a toujours un «mais»; quand on expérimente, on perd de cette objectivité, de cette position du lecteur, on entre aux petites heures et dans l'excitation poétique du moment, on danse n'importe comment avec le texte et tout alors devient sens dessus dessous, à moins que le lecteur ne soit, lui aussi, dans cet état d'anomalité. Il a donc fallu que j'amène le lecteur à boire en ma compagnie en l'installant confortablement dans les trois premiers chapitres et que, par la suite, j'accepte de lui servir d'un peu de ce qu'il désire, c'est-à-dire d'un minimum de cohérence pour qu'il y ait gaieté poétique réciproque.

Ainsi, un matin, on se lève, on s'installe à la toujours même table, puis on se lance la balle dans ce jeu sans fin d'un texte qui s'amuse à sauter le sens à cloche-pied ou à tourner sur lui-même les yeux fermés pour le plaisir d'étourdir les mots. Le lendemain, on s'aperçoit, au détour d'une nouvelle lecture, qu'on vient d'écrire un roman parce que justement

Kristeva (5) définit la «forme» romanesque comme étant un jeu qui, selon Blanchot, «s'est donné pour tâche, à force de discrétion et de joyeuse nullité, d'oublier ce que d'autres dégradent en l'appelant l'essentiel» (6).

«Joyeuse nullité [...], mobilité vide [...], le roman apparaît comme quelque chose qui devient un processus» (7). Je suis donc partie avec un désir d'écriture rhizomatique comme postulat de base; je l'ai expérimenté pendant six mois et, au bout des lignes, je peux conclure qu'un roman s'est développé parce que ce fut le seul genre qui a su s'ouvrir à ce type d'écriture que les autres genres (tolérés à l'intérieur même du roman) tentèrent de combattre constamment.

Et de baliste en bélier, même à l'abri des limites sans fin de la forme romanesque, l'écriture a dû, en plus, se débattre pour réussir à maintenir un équilibre entre le dire et le parcourir, ce «double statut du roman» (8). Et si historiquement parlant, le roman a tenté de s'arracher à la structure du symbole (XVe et XVIe siècle), puis plus tard à celle du signe (9), c'est qu'il a toujours voulu ECRIRE LE SILENCE.

---

5.Cf. Kristeva, Le texte du roman, p. 17.

6.Blanchot cité par Kristeva, ibid., p. 17.

7.Ibid., p. 17.

8.Ibid., p. 52.

9.Cf. Kristeva, ibid., pp. 103-104.

## REFERENCES

- ALLEN, Woody, Opus 1 et 2. Dieu, Shakespeare et Moi. Pour en finir une bonne fois pour toutes avec la culture, Paris, Editions Solar, 1979, 459 pp.
- BARTHES, Roland, Le bruissement de la langue, essais critiques IV, Paris 6e, Editions du Seuil, 1984, 413 pp.
- BLANCHOT, Maurice, Le livre à venir, Paris 7e, Editions Gallimard, 1963, coll. «n.r.f.», 308 pp.
- BURGOS, Jean, Pour une poétique de l'imaginaire, Paris 6e, Editions du Seuil, 1982, coll. «Pierres vives», 410 pp.
- BURROUGHS, William S., Essais, Editions Christian Bourgeois, 1981, coll. «Les derniers mots» dirigée par Gerard-Georges Lemaire, t. 1, 265 pp.
- CALVINO, Italo, La machine littérature, essais, traduit de l'italien par Michel Orcel et François Wahl, Paris 6e, Editions du Seuil, 1984 pour la traduction française, coll.«Pierres vives», 250 pp.
- CALVINO, Italo, Si par une nuit d'hiver un voyageur, roman traduit de l'italien par Danielle Sallenave et François Wahl, Paris 6e, Editions du Seuil, 1981 pour la traduction française, 277 pp.
- DELEUZE, Gilles et Claire PARNET, Dialogues, Paris, Editions Flammarion, 1977, coll. «Dialogues» dirigée par Antoine Gallien, 177 pp.
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI, Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie, Editions de Minuit, 1980, coll. «Critique», 645 pp.
- DURAND, Gilbert, Les structures anthropologiques de



- l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale, Paris, Editions Bordas, 1969, coll. «Etudes», 550 pp.
- ECO, Umberto, Le nom de la rose, traduit de l'italien par Jean-Noël Schifano, Paris, Editions Grasset, coll. «Le livre de poche classique», n. 5859, 633 pp.
- GINSBURG, Alain, Howl and others poems. Kaddish, Editions Bourgeois, 1956, coll. «10-18», n. 1402, domaine étranger, 310 pp.
- GOETHE, Poèmes, traduits par Etienne May et présentés par Pierre Garnier, Paris 5e, Editions André Silvaire, 1964, coll. «Bilingue. Grands poètes étrangers», 159 pp.
- KRISTEVA, Julia, Le texte du roman. Approche sémiologique d'une structure discursive transformationnelle, The Hague, Paris, Editions Mouton, 209 pp.
- MORIN, Edgar, La méthode 1. La nature de la nature, Paris 6e, Editions du Seuil, 1977, 399 pp.
- RICHARD, Jean-Pierre, Poésie et profondeur, Paris 6e, Editions du Seuil, 1955, coll. «Points», série «Littérature», n. 71, 253 pp.
- ROBBE-GRILLET, Alain, Pour un nouveau roman, Paris, Editions de Minuit, 1963, coll. «Idées n.r.f.» n. 45, 183 pp.
- ROCHEFORT, Christiane, Journal de printemps. Récit d'un livre, Montréal, Editions l'Etincelle, 1977, ce livre est paru en 1970 aux Editions Bernard Grasset sous le titre «C'est bizarre l'écriture», 97 pp.
- SCARPETTA, Guy, L'impureté, Paris, Editions Bernard Grasset, 1985, coll. «Figures» dirigée par Bernard-Henri Levy, 390 pp.
- SOLLERS, Philippe, L'écriture et l'expérience des limites, Paris 6e, Editions du Seuil, 1968, coll. «Points Littérature», n. 24, 190 pp.
- SUPERVIELLE, Jules, Le forçat innocent, poèmes, Paris, Editions

Gallimard, 9e édition, 1930, 185 pp.

SUPERVIELLE, Jules, Naissances, poèmes suivis de En songeant à un art poétique, Paris, Editions Gallimard, 1951, 71 pp.

SUPERVIELLE, Jules, Oublieuse mémoire, Editions Gallimard, 4e édition, 1949, coll. «Métamorphoses», 175 pp.

VALERY, Paul, Monsieur Teste, Editions Gallimard, 1946, nouvelle édition augmentée de fragments inédits, coll. «Idées Littérature», 125 pp.

YOURCENAR, Marguerite, L'oeuvre au noir, Paris, Editions Gallimard, 1968, coll. «Le livre de poche», n.3127, 381 pp.

#### REVUE

GUILMETTE, Armand, «Le mouvement du texte hors des formes; Passacaille et Un testament bizarre», dans Etudes littéraires, vol. 19, 1986-1987, n. 3, pp. 63-80.